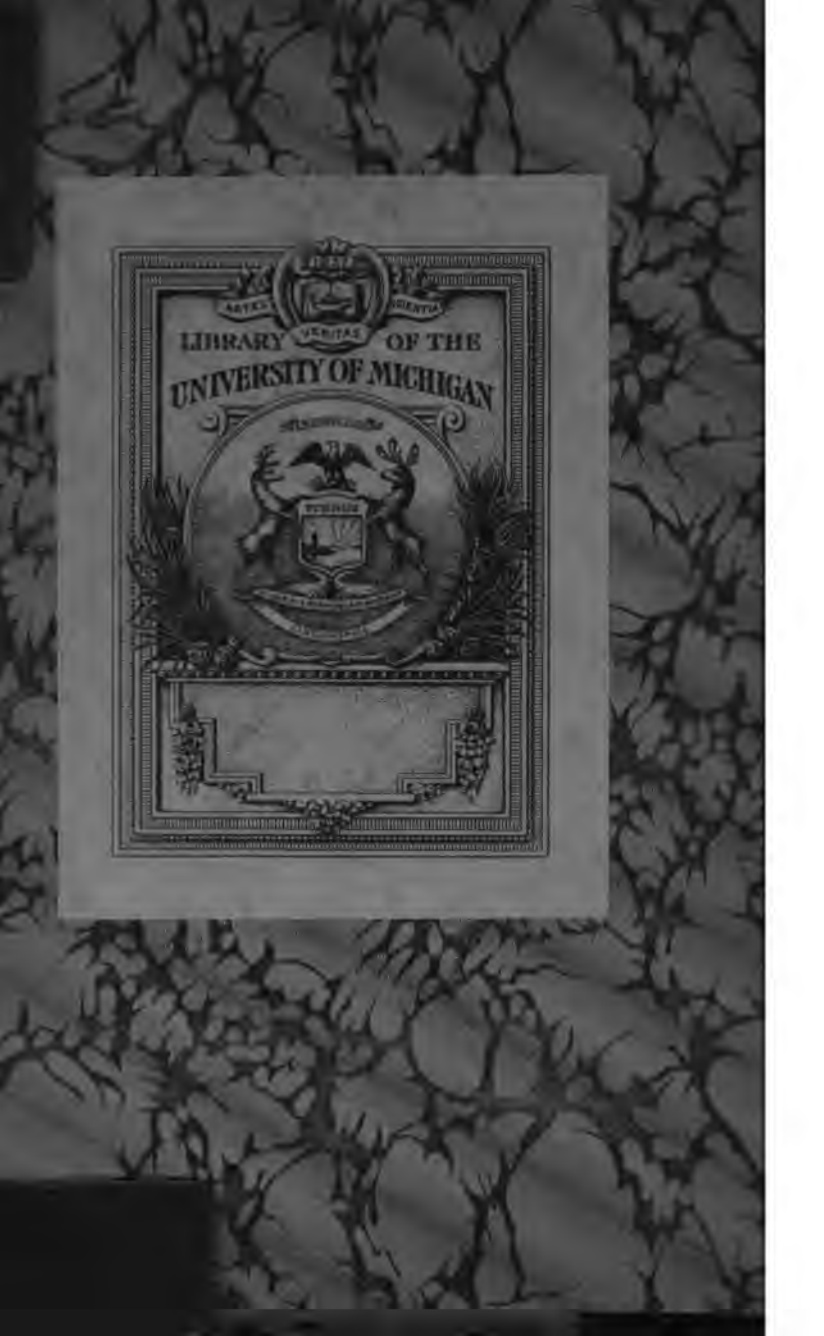
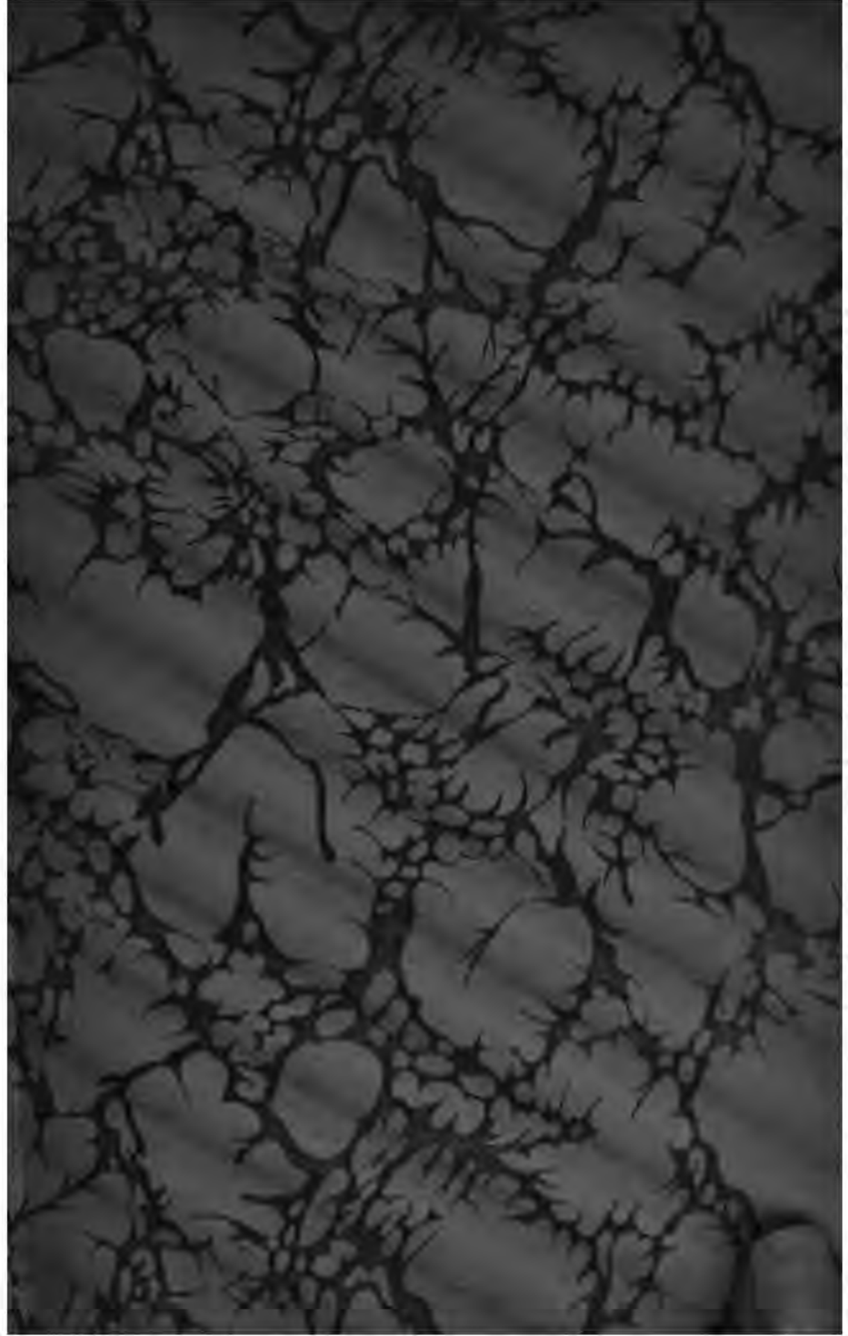
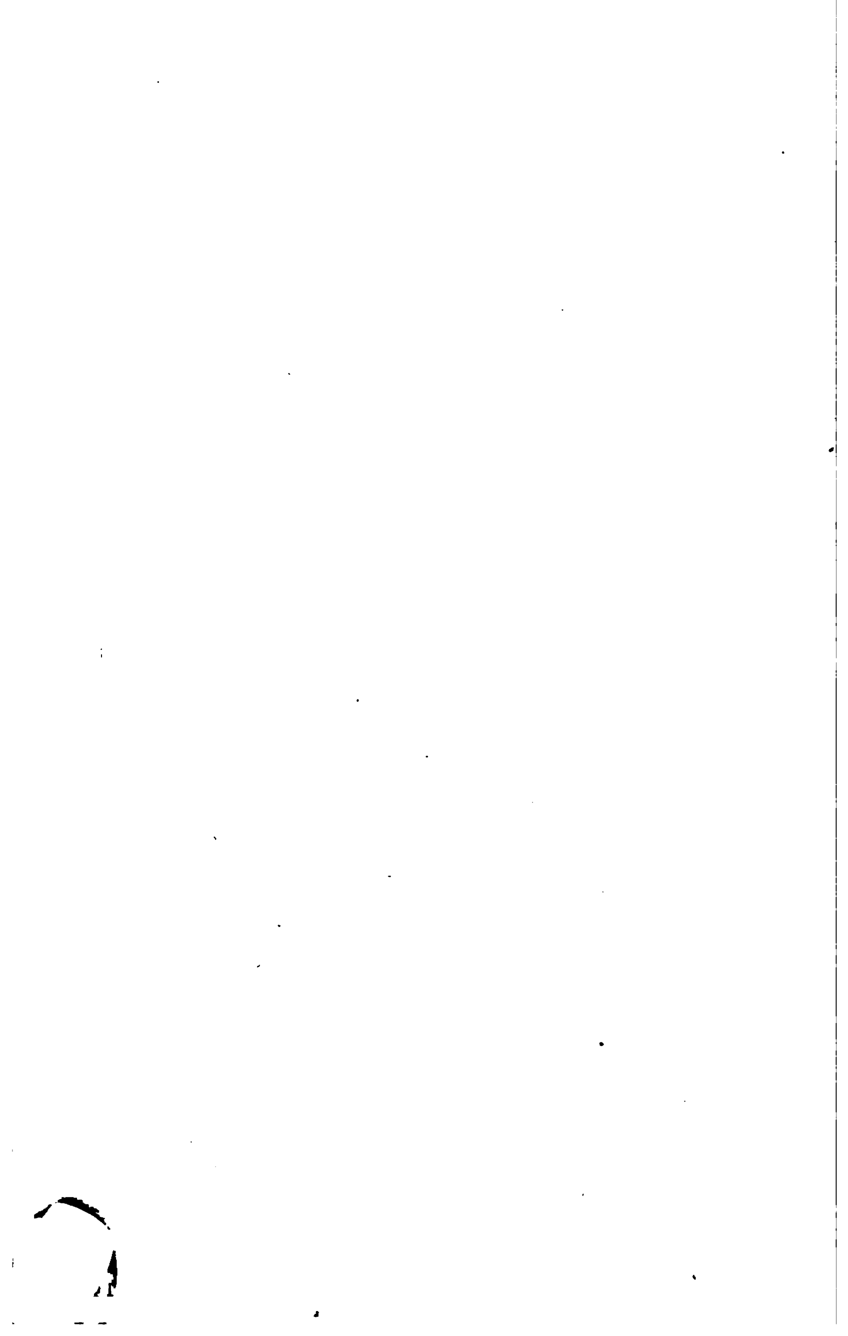
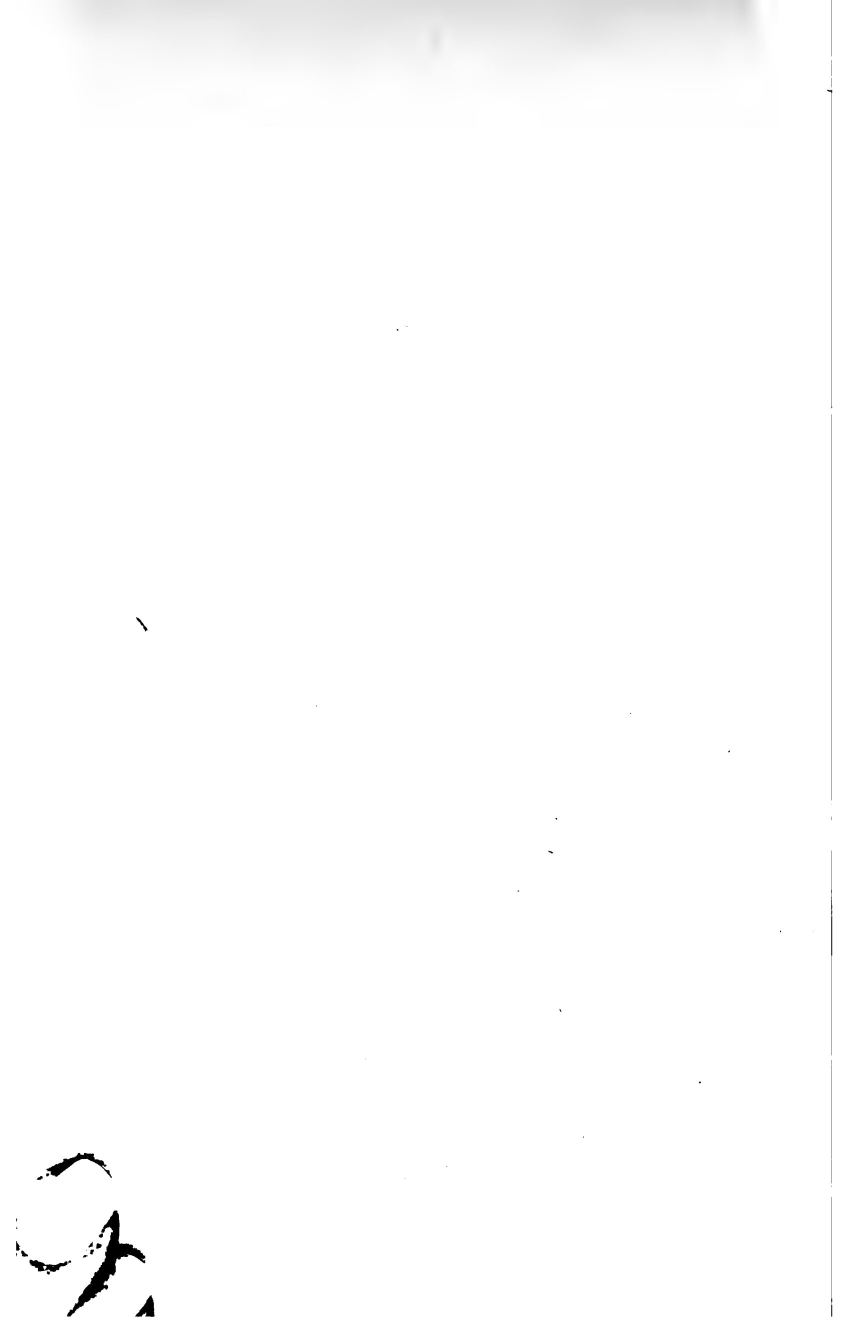



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN









Il a été tiré de cet ouvrage
50 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,
à Voiron, numérotés de 1 à 50.

MÉNAGES

D'APRÈS GUERRE



DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. **Vie héroïque de Guynemer.**
La Chanson de Vaux-Douaumont. — **I. Les Derniers Jours du fort de Vaux** (9 mars-7 juin 1916).
La Chanson de Vaux-Douaumont. — **II. Les Captifs délivrés** (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Sur le Rhin. — Le Plessis-de-Roye.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Bataille devant Souville.

(Renaissance du Livre.)

ROMANS ET NOUVELLES

***La Nouvelle Croisade des enfants.**
La Vie recommence : **La Résurrection de la chair.**
La Vie recommence : **La Chair et l'esprit.**
Ménages d'après guerre.
La Maison.
L'Amour en fuite.
***La Petite Mademoiselle.**
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.
Une honnête femme.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

ESSAIS DE CRITIQUE

Jules Lemaître. *Sa vie et son œuvre.*
Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913. 1913-1919. 1919-1921.) — 5 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.
Les Amants d'Annecy, édition de luxe.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes. (Librairie Perrin.)
Les Amants de Genève, édition de luxe. *(Épuisé.)*

(Librairie Dorbon aîné.)

Voici l'heure des âmes. (Beauchesne.)
Au Pays des amours de Lamartine, édition de luxe.

(Rey, à Grenoble.)

Le Mariage hier et aujourd'hui.

(Flammarion, édit.)

THÉATRE

L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel Denarié.

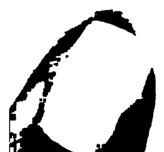
(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MÉNAGES D'APRÈS GUERRE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e



EN GUISE DE PRÉFACE

MŒURS D'APRÈS-GUERRE

Je suis entré au Palais de justice de la ville voisine. L'automne me retient chaque année à la campagne, et la distance qui me sépare de cette petite capitale n'est pas grande. Il faut entrer, de temps à autre, au Palais de justice, même si l'on n'y est pas convié, et surtout si l'on n'y est pas convié, car, dès que l'on y est convié, on manque aussitôt d'impartialité et l'observation s'en ressent. Le Palais de justice est encore un des lieux du monde où l'on suit le mieux le mouvement des mœurs. Le concierge me reconnut, bien que j'aie quitté le barreau depuis vingt ans déjà. Quand je lui demandai où était la salle des audiences correctionnelles, il s'étonna, et même il me considéra avec sévérité :

— Comment! vous ne le savez pas? C'est

vrai que vous ne plaidez plus depuis bien longtemps. On ne vous voit plus : qu'est-ce que vous faites donc?

Je tentai de lui expliquer que je faisais autre chose, mais je vis bien que mes explications ne me rendaient pas son estime. Pour ce professionnel, seuls comptaient les gens de robe. Je gravis donc l'escalier sous son regard dédaigneux, et je poussai la porte de la salle d'audience. Une bouffée de chaleur humaine me vint au visage. C'était une audience chargée : on y expédiait à toute vitesse un gibier de vacances, braconniers sans permis de chasse, fraudeurs de lait, disputes de cabaret, vols villageois. Le président bousculait pêle-mêle les inculpés, les témoins et les avocats. Je me souvins d'une caricature qui montrait un de ces présidents pressés de police correctionnelle se penchant vers la barre et avertissant un téméraire stagiaire, déjà prêt à commencer une plaidoirie pour un banal délit de vagabondage : — Pas de plaidoirie, pas de prison?... L'avocat avait la sagesse de se rasseoir sur ce marché. Son client était épargné, et le tribunal avait gagné dix minutes. Gare aux avocats qui croient en leur parole! Le silence

peut être plus efficace. Mais un avocat ne parle pas toujours pour son client. Il en est qui se sont fait une réputation d'éloquence en obtenant pour leur client le maximum.

Il me parut que les mœurs s'étaient quelque peu durcies depuis la guerre. Pour un rien on avait échangé des coups. Les causes des querelles étaient dérisoires. Accoutumés à manier le fusil ou la grenade, les démobilisés sont parfois sans patience. Il me parut encore qu'une grande confusion s'était produite entre le tien et le mien : la notion du bien d'autrui était en voie de se perdre. Manquait-on de pommes de terre? on prenait celles du voisin. On passait sur son champ, on écrasait ses cultures pour s'épargner un bout de chemin. Évidemment, il faudra quelque temps encore pour remettre un peu d'ordre dans ces habitudes de vie en commun. La justice, pour sa part, en remet non sans brusquerie : elle moud ses jugements comme une batteuse ses grains, avec régularité et à la vapeur. Il me parut encore qu'elle inspirait une terreur salutaire et efficace.

L'huissier appela enfin une affaire plus grave. Oh! à peine plus grave, et même, à tout prendre, une affaire intime, sans conséquences

sociales apparentes. Une jeune fille avait jeté un bol de vitriol sur son fiancé. Rassurez-vous! Celui-ci n'avait eu que ses habits brûlés, et la jeune fille avait eu les meilleures raisons du monde pour se muer en lance-flamme. *Les meilleures raisons du monde n'excusent pas, je le sais, un geste aussi vif, et je n'entends point l'absoudre : mais les circonstances atténuantes foisonnaient. D'une famille très honorable de cultivateurs, elle avait été demandée en mariage par ce garçon. Comme il était très jeune et mobilisé, les parents avaient estimé prudent de renvoyer le mariage et d'attendre la fin de la guerre. Les jeunes gens s'aimaient, se l'écrivaient, se le disaient pendant les permissions. Ils se le disaient même beaucoup, et de très près. La jeune fille était en extase devant ce soldat qui se conduisait bien et méritait la croix de guerre. Elle se fût jetée au feu pour lui. Il ne lui en demandait pas tant. Vint l'armistice : il fit partie des contingents qui entrèrent en Alsace. L'accueil de l'Alsace le grisa : ce n'étaient que fêtes, danses, plaisirs et joies. Sa jeunesse n'y résista pas : il rompit brusquement avec le passé qui l'attendait dans son pays, qui l'attendait avec patience et adora-*

tion, et il rejeta sa fiancée brutalement. Quand il fut démobilisé, celle-ci essaya de le revoir : il l'éconduisit sans délicatesse, elle avait cessé de plaire, il le lui signifiait et reprenait sa liberté. C'est alors qu'exaspérée dans son amour fidèle, désespérée, elle avait résolu de se venger d'un abandon qui brisait sa vie.

Si vous voulez savoir la suite, après une plaidoirie sobre, claire, persuasive, le tribunal condamna la coupable à une amende avec la loi Bérenger. Malgré la plaidoirie il écarta la prison qui eût atteint dans son honneur toute une famille, et il fit l'application de cette admirable loi de sursis qui assure une gloire bienfaisante au nom de ce sénateur Bérenger, jadis flétri du surnom de Père la Pudeur par quelques artistes excités à qui il faut souhaiter une renommée aussi haute. Il me parut que le tribunal avait bien jugé. Et peut-être jugeait-il aussi bien, même lorsqu'il se lançait à toute allure à travers les affaires correctionnelles. Une ancienne expérience le guidait. Vingt ou trente ans de pratique expliquaient sa rapidité.

Je sortis de l'audience avec l'avocat. Comme je le félicitais du résultat obtenu, il écarta les compliments dont il n'a cure et généralisa la

question. J'appris de lui, si je l'ignorais, que les ruptures sont aujourd'hui fréquentes, et non seulement ruptures de fiançailles, mais ruptures de mariage, divorces, séparations, ou simplement habitudes de vie à part. Les tribunaux civils en voient grossir le flot, et les plaignants et les plaignantes encombrent les cabinets de consultation, rebelles aux paroles conciliantes, aux conseils pacifiques. La guerre a créé un état de mœurs sans patience, sans concessions mutuelles, sans douceur. Ceux qui en sont revenus supportent mal d'être contrariés : ils veulent être servis, comme des divinités domestiques. Beaucoup n'ont pas retrouvé avec plaisir leur foyer, dont ils avaient perdu l'habitude quotidienne. Ils ont entrevu, dans leur vie errante, d'autres milieux, souvent non meilleurs, mais différents, et que le souvenir, parfois aussi dangereux que le désir, couvre de ses mirages. Un officier, familier avec ses hommes, nous citait un jour le mot de l'un de ses soldats qui revenait de permission et à qui il demandait, s'informant de la santé qui lui était chère : — Comment avez-vous trouvé votre femme? — Laide, répliqua l'autre. Il ne l'avait pas remarqué auparavant. A force de

rouler d'un pays à l'autre, les hommes ont observé, comparé, jugé. Ils sont revenus avec un bagage plus lourd, et à la lassitude, à la fatigue physique est venue s'ajouter une sorte d'inquiétude intellectuelle et morale.

De son côté la femme n'est plus la même. Celle qui est restée au foyer a dû gouverner seule. La charge a été lourde et l'a fait plier au début. Elle s'y est dressée par un effort admirable. Combien de cultivateurs et de commerçants ont été surpris, au retour, de constater qu'ils avaient été remplacés par leur femme, et que la maison n'en avait pas souffert! Mais cette autorité qu'elle a exercée, elle s'y est attachée, elle y tient, elle aura grand'peine à y renoncer. Elle aussi, elle a réfléchi, observé, comparé. En somme, l'homme s'était donné comme un être supérieur, seul capable de conduire les affaires extérieures et l'écartant jalousement de son domaine. Si elle avait pu le suppléer, elle avait cessé de le croire indispensable, cessé d'admettre sa supériorité dans la vie. Il y avait maintenant deux maîtres au logis, et partant il n'y avait plus que des conflits d'autorité.

Mais toutes les femmes n'étaient pas restées au foyer. Beaucoup avaient cherché ailleurs,

les unes leur gagne-pain, les autres une occupation qui correspondît à leur appétit de dévouement et qui, en même temps, les contraignît à se distraire de leurs angoisses personnelles. L'usine et l'hôpital en reçurent ainsi un grand nombre. L'ouvrière d'usine, bien rétribuée, a arrangé son existence et s'est accommodée de sa liberté hors des heures de travail : elle se soucie peu de la perdre. L'infirmière, hors de la discipline de l'hôpital, a pris tout pareillement l'habitude de n'appartenir qu'à sa seule volonté. Elle entend sortir, rentrer, aller, venir sans donner d'explications. La confiance lui est due après tant d'années de services. Le résultat est que chacun a tiré de son côté. La vie commune, la véritable vie du foyer, en a grandement souffert. Et même hors des cas de divorce et de séparation, combien ne remarque-t-on pas de ces ménages disposés à toujours invoquer, pour vivre à part, des obligations professionnelles, la difficulté de trouver un appartement, la nécessité de fréquentes absences; ou Madame s'abrite derrière des complications domestiques, la santé des enfants, etc. On se fera des visites, mais on ne cohabitera pas...

Certes, il ne convient point de pousser au

noir ce tableau. Combien de foyers, au contraire, se sont reconstitués dans la joie! Combien se font de mariages heureux! Et même ne vit-on pas davantage chez soi? Une troupe excitée et bruyante de nouveaux riches et d'étrangers a changé l'aspect de nos grandes villes, spécialement de Paris, leur donne un faux air de stations balnéaires. Mais, si l'on sait regarder, ne découvre-t-on pas toute une société qui, supportant bravement la vie chère, tire d'elle-même plus de ressources et accommode son intérieur pour y demeurer mieux et plus souvent?

Cependant l'observateur des mœurs ne pouvait négliger le spectacle de ces mœurs d'après-guerre.

— Nous sommes des témoins, me disait mon maître et ami Paul Bourget en parlant de l'art du romancier, des témoins à qui il n'est pas interdit de chercher les causes.

Dans ce petit livre, le lecteur trouvera quelques images du monde qui a recommencé de vivre après la guerre sans pouvoir immédiatement retrouver son assiette et qui s'agite encore aujourd'hui, cherchant son équilibre...

H^y B.

Le Maupas, octobre 1920.

LES

CLOCHES INTÉRIEURES

Au comte Greyfié de Bellecombe,
maire de Brides.



I

LE RETOUR A LA MONTAGNE

J'ai voulu renouer la chaîne après cinq ans, revoir mes vieilles amies éternelles, les montagnes de Savoie, et les revoir au lieu même de nos adieux.

Le 1er août 1914, je redescendais du col de Chavière en Maurienne sur Pralognan de Tarentaise, afin de savoir les nouvelles qui, de la plaine, ne m'arrivaient plus. Un alpiniste, d'habitude, ne lit pas les journaux. Mais cette fois, j'avais consenti les plus grands sacrifices : dans l'inquiétude des événements, j'avais abrégé mon programme, renoncé à gravir la fine aiguille de Polset. Demandez à tous les alpinistes si ce n'étaient pas là d'importantes concessions au malaise national. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi, je me souviens. Le ciel était si pur qu'on ne pouvait croire décemment aux agitations d'en bas. Devant moi, la vallée s'emplissait, comme une large coupe, de la lumière du soleil. L'air

vibrait, et cette vibration donnait aux formes des monts comme une apparence de mouvement. Véritablement, elles semblaient s'étirer, se dilater sous l'action de la chaleur, s'offrir à celle-ci dans un besoin presque humain de bien-être, d'expansion. Dans le fond, les eaux du Doron menaient leur grand bruit monotone sur quoi se détachaient, comme un chant sur l'orchestre, les bruits plus rapprochés de la campagne, les notes stridentes des cigales, le crissement d'une faulx. Car un long vieux paysan fauchait ses foins. En août, on fauche les foins dans la montagne quand les blés sont mûrs dans la plaine. Je vois encore sa silhouette arc-boutée et l'oscillation des hautes herbes avant de choir. Une femme venait au torrent pour y laver un peu de linge. Ils étaient, à eux deux, les seuls habitants visibles de tout le village dont j'approchais. La cloche, la cloche unique et légère de Pralognan, se mit à sonner. Elle tintait si doucement qu'à peine dominait-elle le tumulte des eaux. Mais elle insistait. Je m'arrêtai pour l'écouter. Sa sonnerie n'était pas assez joyeuse pour annoncer un baptême ou un mariage, pas assez triste pour un mort. Je cherchai des yeux si quelque chalet brûlait. Et brusquement j'entendis son appel.



Il ne s'agissait plus d'événements privés. Le faucheur, lui aussi, avait suspendu son travail. Redressé, l'oreille tendue, la bouche ouverte, il aspirait la tragique musique. Qu'allait-il faire? Rentrer chez lui, avertir ses enfants? Il parut hésiter, puis il regarda la prairie qui restait à faucher, se pencha et reprit sa tâche. Pourquoi se dérangerait-il, puisqu'il n'était plus bon qu'à travailler? Au bord de l'eau, la femme s'était agenouillée pour laver. Je la vis se couvrir la figure des deux mains. Son corps se courba, et la tête appuya aux genoux. Elle était toute secouée, comme une feuille morte sous l'orage. Ainsi ployée et tremblante, elle paraissait une si petite chose. A cause du torrent, je n'entendis pas ses sanglots. Comme les larmes de cette femme dans la rivière, les pauvres douleurs individuelles, déjà, se perdaient dans l'immense angoisse collective. Et ce sont les deux images que j'ai emportées de ma descente des Alpes avant de rejoindre l'armée, les deux images humaines, parce que le rocher bleu de l'aiguille de Polset émergeant des glaces et des neiges, lorsque je me retournai pour emporter dans les yeux mes chères montagnes, riait et chantait dans la lumière.

Je suis venu cette année un peu plus tard

dans la saison, quand septembre déjà raccourcissait les jours. A Pralognan, j'ai ramassé, en passant, mon guide habituel, Joseph Faveraz.

— La guerre ne vous a pas trop réduit, monsieur Charlieu, m'a-t-il déclaré.

J'ai compris que, m'évaluant pour les risques de son métier, il m'estimait vieilli.

— Rassurez-vous, lui ai-je répondu en riant, nous nous contenterons cette fois, pour recommencer, du col de la Grande-Casse et nous redescendrons sur Champagny. Après cette course d'essai, nous ferons mieux : l'aiguille de Polset ou la Glière.

Lui-même s'est voûté et sa barbe noire a grisonné. En raison de son âge, il a été mobilisé à l'intérieur à la garde des voies ferrées, et il a perdu à la guerre un fils dont il ne parle jamais : je sais qu'après ce deuil il voulut passer dans un régiment actif, qu'il y tomba malade, fut évacué et réformé. Miné en dedans, il n'est pas si solide qu'on le croirait sur l'apparence. Il était jadis très recherché des voyageurs parce qu'il est prudent et fort de muscles et parce que ses fréquentations lui ont donné une certaine politesse qui, parfois même, ne manque pas de majesté. J'avais, de plus, découvert en lui un

philosophe désabusé qui, mis en confiance, me faisait part de son expérience des hommes. Je soupçonnais sa plaie secrète, mais ne suis nullement certain de l'avoir découverte : à force de conduire des caravanes sur les glaciers de Chasseforêt, de l'Arpont, du Pelvoz ou de la Grande-Casse, il a conçu d'autres manières de vivre et de penser. Volontiers, les familles en villégiature à Pralognan, sur sa réputation, lui confiaient avant la guerre les jeunes femmes ou les jeunes filles à leurs premières ascensions. Il y a, chez lui, du déclassé, ce qui, peut-être, lui facilitera, dans ses nouvelles courses, l'observation de nos mœurs d'après-guerre où tout est bouleversé et mêlé : du moins j'explique ainsi la sorte de poésie ironique et amère qui donne du ton à sa conversation dans l'intimité. La guerre l'a-t-elle appauvri? Son chalet m'a paru malpropre et en désordre. Sa femme, autrefois, criarde et de méchante humeur, le tenait avec plus de soin. Qu'est-elle devenue? Je ne l'ai pas aperçue, et l'on prétend qu'il l'a renvoyée.

Du sentier qui monte à la Vanoise, on voit s'ouvrir au-dessous de soi le val de Chavière. J'y cherchai des yeux, machinalement, dans les prairies qui bordent le chemin, mon fau-

cheur d'il y a cinq années. Mes yeux avaient gardé intacte son empreinte et celle de la jeune laveuse en larmes au bord du torrent. Il n'y avait personne et les foins étaient fauchés. Je m'étais retourné pour regarder. Nous venions de dépasser une dame en deuil, sans doute une touriste de Pralognan qui cueillait des fleurs. Elle avait relevé à demi son voile, à travers lequel riaient les mauves soldanelles, les aconits bleus et les blanches reines-des-prés. Son visage pâle et déjà flétri, d'où la joie, dès longtemps, avait dû se retirer comme la mer de ces anciens rivages qui en demeurent arides, contrastait si singulièrement avec l'éclatante brassée de fleurs de Savoie qu'elle portait et dont les couleurs traversaient le voile noir, que nous la regardâmes, mon guide et moi, avec l'attention que l'on porte d'habitude aux jeunes femmes ou aux jeunes filles. D'une voix chantante, elle interpella mon compagnon :

— Eh ! bien, Faveraz, vous ne me reconnaissez plus?

Faveraz, plus sensible que je ne l'eusse pensé, ne prononça pas de paroles banales :

— Ah ! pauvre dame, dit-il, le malheur ne vous a pas changée. Vous nous aimez toujours.

Ce *nous*, je le compris, s'adressait aux montagnes qui nous servaient de toile de fond, à la flore alpestre qui foisonnait dans les prairies, à la voix des torrents, à l'air salubre dont nous avions la chair vivifiée, à tout cet ensemble de choses qui nous environnait, qui entrait en nous par tous les sens, par la vue, par l'ouïe, par l'odorat. Un peu surprise du tour qu'il donnait d'emblée à leur dialogue, elle rougit, et le visage aride en fut transformé un instant comme, au *retour de lumière*, — phénomène bien connu des alpinistes, — le peuvent être les hauts monts déjà possédés par l'ombre. Elle répéta :

— Oui, le malheur ne change pas.

Sans familiarité, presque avec déférence, le guide se rapprocha et demanda :

— Où sont-*ils*?

— Le petit, celui que vous aviez conduit à la Grande-Casse, vous rappelez-vous? est dans les Vosges, à Mandray, près de Saint-Dié. Le père est à Moosch en Alsace. Dieu a exaucé son vœu de soldat.

Elle parlait des cimetières comme on parle des garnisons. Je devinai que son mari était officier de carrière, que son fils avait dû tomber tout au début, dans les combats sanglants livrés par les chasseurs pour Saint-

Dié. Elle donna même ce détail douloureux :

— Je n'ai pas pu retrouver la tombe du petit. On l'a enterré avec presque toute sa section.

Et avec un sourire si triste, elle ajouta :

— Vous voyez : je suis revenue. Chaque été, nous passions ici les vacances, tous les trois. Et je ramasse encore des fleurs.

Mais elle les avait toutes laissées tomber. Nous continuâmes notre chemin. Étais-je donc, moi aussi, revenu pour emporter cette image plus cruelle que celles du grand jour des cloches? Lorsque nous l'eûmes perdue de vue, Faveraz me commenta notre rencontre :

— Quand son mari et son fils partaient en courses avec moi, la pauvre dame se tournait les sangs. Elle leur en faisait, des recommandations ! On était sûr, au retour, de la rencontrer sur le sentier où elle attendait depuis des heures, guettant les caravanes, et toute blanche comme aujourd'hui, et comme aujourd'hui des fleurs dans les mains. Seulement, cette fois, *ils* ne sont pas revenus.

Nous couchâmes au refuge Félix-Faure qui est au bord du lac Long et au pied de l'imposante Grande-Casse, reine de la Tarentaise. Le lendemain matin, après avoir vu la clarté de la lune lutter contre l'aube rose et or et,

vaincue, s'enfuir devant elle avec la discrétion d'un fantôme, comme les flèches du soleil levant atteignaient un à un les sommets, nous franchîmes le col qui est pareil à une grande brèche remplie de ciel bleu entre les rochers rouges de Lépena et les froids glaciers suspendus à la face nord de la Grande-Casse. Enivré de tant de beauté retrouvée, il me semblait que la nature immuable m'avait, dans sa force intacte, rajeuni de six années. Une humiliation m'était réservée pour la punition de mon orgueil qui se croyait déjà maître du temps.

A la descente de la longue moraine qui aboutit au lac de la Glière, par une malchance ou par une maladresse due à la raideur de mes jambes désaccoutumées de la montagne, je me foulai le pied droit. Faveraz me jeta un regard de commisération dont je me sentis confus. Ma saison des Alpes, déjà tardive, était compromise irrémédiablement.

— Attendez, lui dis-je, n'y a-t-il pas, à Champagny-le-Haut, un rebouteur, une espèce de sorcier qui vous remet les membres en place avec son pouce aidé de quelques maléfices? Autrefois, il y en avait un.

— Charvoz? il n'y est plus.

— Tué?

— Non. Pas même blessé. C'était un vieux, au moins quarante-cinq ans. Il est bien rentré, mais quand il a vu que sa femme l'avait remplacé, il s'en est allé, personne ne sait où.

Qu'il s'en fût allé, peu m'importait, du moment que sa femme l'avait remplacé. Quand on gît au bas d'une moraine avec un pied tordu, on ne se préoccupe guère des aventures conjugales d'un rebouteur, mais on pense à sa propre guérison.

— Et sa femme, que vaut-elle?

— Autant que lui.

— Alors, cherchez-moi un mulet et menez-moi chez elle.

Il me transporta, avant de m'abandonner momentanément, sur la rive opposée du lac, au bord d'une source fraîche. Là, je déballai mes provisions et déjeunai en face du spectacle que m'offraient deux fois, dans le ciel et dans l'eau qui la reflétait, l'assemblée majestueuse de la Grande-Motte, de la Grande-Casse, des Aiguilles de Lépena et de la Glière. Mon guide revint, trop tôt pour mon agrément, avec un mulet sur lequel il me hissa, non sans peine, et nous gagnâmes dans cet équipage Champagny-le-Haut, simple groupement, autour d'une chapelle, de quelques

chalets couverts, non de tuiles ni d'ardoises, mais de ces lamelles de bois incrustées les unes dans les autres qu'on appelle en Savoie des *tavillons.*

Ma sorcière était noire et noueuse et sentait le vin. L'autorité de son pouce était grande. Elle me fit crier en appuyant sur la cheville froissée, mais elle connaissait le jeu des muscles. Après quoi, elle composa un étrange bouillon avec de l'eau-de-vie, du gros sel, du vinaigre et une certaine herbe dite *herbe à Robert*, que j'aime à croire cueillie au clair de lune, un soir de sabbat. J'attendais qu'elle se livrât à des incantations. Elle regardait, elle reniflait sa marmite avec tant de convoitise que je crus que, cédant à son penchant, elle en avalerait tout d'un coup le contenu. Et quand ce fut à point, elle y fit mariner mon pied.

— Alors, pas de diableries?

— C'est bon pour les femmes.

Je lui demandai, pendant ces orageuses séances au cours desquelles tantôt elle bondissait sur le membre malade et tantôt le mettait à la cuisson, comment elle avait appris le métier :

— Voilà, m'expliqua-t-elle sans embarras. Mon mari était parti à la guerre, avec tout

l'argent. Il y avait les enfants, et de la terre, juste de quoi tenir un mouton. Le mouton se casse une patte. Je me rappelle comment faisait mon homme et avec un carton, une planchette et de la ficelle, je fais tout pareillement. Après, je me suis essayé sur un parent.

— Sur un parent?

— Oui, un vieux. Les vieux, c'est plus récalcitrant. Tout de même, ça a réussi. Alors tous ceux qui se servaient chez mon homme sont venus se servir chez moi.

— Mais votre homme est revenu?

— Pour son malheur. Quand il a vu tout ce trafic, et que les gens ne lui confiaient plus ni leurs bras, ni leurs pieds, ni leurs côtes parce qu'ils avaient pris l'habitude de me les apporter, alors, ça l'a dégoûté et il est parti.

— Mais il reviendra?

— Oh ! non. Autant vaut qu'il ne revienne pas. Pendant la guerre, on a bien appris à s'en passer. On est plus tranquille.

— Oui, conclut Faveraz qui écoutait, après comme avant la guerre, c'est tout comme. Les hommes et les femmes tirent chacun de son côté. Et même un peu plus aujourd'hui qu'hier.

— Vous avez quitté votre femme, lui

décocha la sorcière. Voilà ce que c'est que de ne plus la voir tous les jours.

Ainsi j'appris la solitude de mon guide. La guerre avait-elle donc dissocié les ménages? Après s'être perdus dans la vie collective, les pauvres hommes revenaient-ils donc sans retard à leurs petites aventures individuelles sans plus se soucier de l'avenir commun? Était-il vrai que, ne se supportant plus, les maris et les femmes voulussent vivre *chacun de son côté?* Sans le savoir, la philosophie amère de Faveraz rejoignait, presque dans les mêmes termes, l'affreuse prophétie d'Alfred de Vigny que je cite de mémoire au risque d'en modifier, non le sens, mais l'un ou l'autre vers :

> Et se jetant, de loin, un regard irrité,
> Les deux sexes mourront, chacun de son côté...

Mon guide, me voyant en sécurité, me dit adieu pour s'aller mettre à la disposition d'autres voyageurs.

Cependant j'avais écrit à l'hôtel de la Paix à Brides pour demander une voiture. A Brides, je trouverais médecin et masseur. Non sans peine, — car la route en lacets qui domine les gorges où roule le torrent est mauvaise et dangereuse de Champagny-le-Haut à Bozel, — un automobile me vint

quérir et m'emporta. Je débarquai à Brides, qui est une charmante station thermale à l'entrée du val de Tarentaise, vers deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire à l'heure où les baigneurs, ayant absorbé leur tasse de café, ne savent plus quoi devenir et guettent les moindres événements pour s'en distraire.

L'hôtel de la Paix est hors du village qu'il domine, qu'il écrase de l'importance de ses maçonneries, de ses galeries, de ses vérandas, de ses toitures. Il semble s'appuyer à la montagne, toucher les sapinières et les châtaigneries, et sa terrasse, au-dessus de jardins montants, commande tout le joli vallon boisé jusqu'aux glaciers de la Vanoise qui le ferment. Or, cette terrasse était bondée de baigneurs qui digéraient en causant, dégustant ou jouant au bridge, lorsque mon véhicule me déposa. Je ne pus embrasser d'un coup d'œil toute cette clientèle qui braquait ses regards sur moi : à peine si je distinguai deux ou trois grosses dames bariolées, sans doute en traitement pour maigrir, qui me parurent inspecter sans bienveillance ma tenue de montagne et mon mince bagage composé d'un sac tyrolien, d'un paquet de cordes et d'un piolet : — Qu'est-ce encore que cet alpiniste qui fait ses ascensions en

automobile? — Ainsi interprétai-je leurs figures hostiles.

Cependant j'avais interpellé le portier afin qu'il m'aidât à descendre à terre et à gravir l'escalier. Mais, dès que j'apparus sur le marchepied, le pied bandé et clopinant, les attitudes changèrent instantanément. J'étais l'accident, c'est-à-dire quelque chose d'imprévu, d'intéressant, d'attrayant, de sympathique. Le chasseur était venu s'adjoindre au portier qui convoquait un secours d'urgence, rassemblant des garçons porteurs de plateaux, des sommeliers, des valets de chambre, des grooms d'ascenseur. J'avançais péniblement à travers ce grouillant personnel qui paralysait ma marche, quand une dame, une jeune dame blonde, vêtue de blanc, le visage épanoui, un de ces beaux visages clairs qui mettent tout de suite en joie et confiance avant même qu'on en ait détaillé les traits, s'étant levée de la terrasse, prit d'emblée, avec une autorité surprenante, le commandement du cortège. Elle licencia les contingents inutiles, plaça à ma gauche l'adroit portier, et à ma droite, du côté faible qu'elle avait immédiatement repéré, un athlétique portefaix par qui je me sentis soulevé comme une malle vide. L'ordre régnait en un

clin d'œil où le désordre produisait ses habituels effets qui sont de ralentir les opérations. Cependant, elle s'excusait :

— Il aurait fallu une civière, ou tout au moins un brancard. Mais, dans ces hôtels de l'arrière, on n'a rien prévu.

Déjà, elle intervenait dans mon logement :

— Comment? une chambre au second étage? Vous n'y pensez pas. Au premier, au premier. Donnez-lui la mienne au besoin.

J'eus toutes les peines du monde à refuser une offre aussi obligeante. Avec l'ascenseur, il n'y a plus d'étages. Elle s'informa de ma « blessure ».

— Oh! protestai-je : une foulure, une simple foulure.

— Cela demande à être surveillé de très près. Nous allons défaire immédiatement le bandage.

Et se tournant vers le chasseur inutilisé :

— Allez au plus vite chercher Perthuis à l'établissement des Bains. Perthuis est le premier des masseurs.

Triomphant de toute résistance, elle me contraignit à lui livrer mon pied. Elle-même, avec une virtuosité incomparable, défit la bande Velpeau, la roula, voulut sans aide et sans retard m'ôter les traces verdâtres que

laissait imprimées sur la peau l'emplâtre de la sorcière de Champagny.

— C'est *l'herbe à Robert*, tentai-je de lui insinuer, Robert le Diable.

Mais elle ignorait l'herbe à Robert et ne daignait même pas s'en informer. Sans aucun souci de sa belle robe blanche et malgré mes objurgations, elle me lavait et palpait d'une main si légère que ma cheville, tant douloureuse au toucher, sentait à peine le contact de ses doigts. Le pouce de l'autre avait moins de ménagements. Je ne sais par quelles manœuvres, — telle une magicienne, — elle s'était procuré de l'eau-de-vie camphrée, du linge et du papier gommé. A moins qu'elle n'eût toute une pharmacie dans sa chambre, à l'étage au-dessous. Le Perthuis commandé arrivait tout suant, soufflant, s'épongeant, répandant d'ailleurs une haleine empoisonnée qui ne laissait aucun doute sur ses habitudes d'intempérance. Je remarquai avec effroi sa face d'alcoolique et ses bras velus. Il n'avait pas pris le temps de mettre sa veste, afin d'obéir plus vite aux ordres, et il avait l'air d'une nouvelle recrue tremblant devant son caporal. Aussitôt il reçut les instructions les plus précises et les plus minutieuses sur le massage énergique et délicat ensemble, —

tenez, comme ceci, — auquel il se devrait livrer deux fois par jour. Quant au diagnostic, il me fut distribué en fin de séance :

— Votre sorcière n'a pas mal travaillé. Les muscles sont en place. Avec des massages, vous marcherez dans moins de quinze jours.

Elle avait déployé une telle activité, se baissant, se relevant, disparaissant, reparaissant, montrant, expliquant, payant d'exemple, que j'avais à peine eu le temps de la regarder. Et ce ne fut que lorsqu'elle prit congé de moi que je la vis *en plein*, si je puis dire : grande, bien faite, la taille ample, un beau teint de santé, des yeux noirs dans cette fraîcheur de printemps, et surtout, surtout, une expression de vie, de plaisir à vivre, agir, commander.

— Maintenant, me dit-elle, vous n'avez plus besoin de moi.

Et je compris à une moue subite à quel point elle regrettait que je n'eusse plus besoin d'elle.

« Je pourrais me fouler l'autre pied, » étais-je disposé à lui offrir dans un élan de gratitude. Mais déjà elle s'était éclipsée. Je restai en tête-à-tête avec Perthuis, qui semblait peu bavard et perdu dans les fumées de sa boisson :

— Qui est-ce? lui demandai-je.

— C'est la dame.

Il n'en savait pas davantage. Il ignorait son nom. Deux ou trois fois elle avait éprouvé ses services, toujours pour autrui, et l'en avait récompensé :

— Elle est exigeante, mais avec elle, au moins, on sait ce qu'on a à faire.

Comme il me parlait de très près — mon pied étant bandé et chaussé d'une pantoufle — je lui fis part de ma découverte :

— Perthuis, mon ami, vous massez comme vous buvez : fort et sec.

Et comme il avait dit : *c'est la dame*, il me répliqua :

— C'est la guerre.

II

MON INFIRMIÈRE

Je vécus dans ma chambre les jours qui suivirent. On me portait mes repas comme à un prisonnier. Ma porte-fenêtre et mon balcon donnant sur les glaciers de la Vanoise, je ne connaissais pas l'ennui. Avec mes jumelles, je cherchais des voies d'accès pour gravir le Grand Bec dont le dôme apparaît comme un petit Mont-Blanc au fond du vallon, ou la Becca Motta, moins élevée, à sa gauche, ou la pointe de Vallonet à sa droite, un peu plus en arrière, et plus neigeuse. Mais le mauvais temps vint m'enlever cette distraction. Il tira le rideau devant la représentation que me donnaient mes chères montagnes. Il est vrai que la pluie même a son charme, trop souvent méconnu. En restreignant notre horizon, elle nous permet de découvrir bien des coins que nous avions dédaignés : ce toit de tuiles brunes, ce calvaire à la croisée des chemins, ces peupliers qui portent les nuages

bas comme les hampes portent les drapeaux. Elle lisse les prairies ainsi que les oiseaux leurs plumes. Et les prairies ainsi léchées deviennent douces aux yeux comme un velours. Elle donne ensemble une impression d'intimité et d'abandon : on se sent loin de tout, oublié, et l'on cherche près de soi les tendresses absentes. Je pensais à la dame de Pralognan : la pluie devait l'isoler davantage encore, l'enfermer dans ses souvenirs : mais souffrir de son bonheur perdu, n'est-ce pas encore une sorte de bonheur?

Une fée qui n'était point mystérieuse, mais qui ne se montrait pas, m'entourait de soins attentifs. Je recevais des livres, tous, romans ou essais, relatifs à la guerre, *les Croix de bois*, chronique véridique de Roland Dorgelès, *l'Absence* de René Dumesnil, où la rupture d'un jeune ménage est douloureusement analysée, *l'Effort français*, cette admirable chanson de geste que Joseph Bédier a consacrée à notre armée, et spécialement à l'infanterie, et je touchais encore de ces exquis chocolats roulés en boules qu'on appelle des truffes de Savoie. La *dame* de Perthuis, de loin, traitait son malade. Puis, le soleil ayant reparu un beau matin, je poussai un cri de joie à ma fenêtre : dans le jour clair, tout le paysage

s'était renouvelé. Sur le massif de la Vanoise, la neige était tombée très bas, presque jusqu'au bas des pentes, presque jusqu'à Bozel. Entre les épaulements noirs des contreforts du Jovet et des contreforts de la Loze, le Grand Bec, assisté de ses deux acolytes, la Becca Motta et la pointe de Vallonet, faisait figure de roi. Son manteau blanc, qui se déployait jusque par-dessus les sapinières, le revêtait d'une grandeur auguste. Il était aussi beau, aussi grandiose, aussi puissant, bien que moins élancé, que la Jungfrau vue d'Interlaken. Les premiers plans sombres mettaient en valeur son éclat brillant qui miroitait. Il semblait porter d'immenses étendues de glaciers et des névés éternels. Le rideau avait été baissé pour un changement de décor. Et ce décor tout neuf était livré au public sans avertissement.

Je fus si enthousiasmé de ce spectacle, — et ma fenêtre me livrait un air si vif dont mes poumons s'emplissaient avec délices, comme si j'étais moi-même au sommet du Grand Bec, — que je résolus de tenter un effort et de descendre au restaurant pour le déjeuner, sans le secours de personne. Grâce au massage qui achevait l'œuvre de la sorcière, je pouvais me tenir sur mes jambes. J'essayai de mar-

cher : je marchais. L'appui d'une canne me suffirait. J'avais fait venir des habits et je consacrai mes loisirs à ma toilette : une cravate violette à pois mauves, ornée d'une opale montée en épingle, me parut du plus heureux effet, et capable de désarmer l'hostilité que m'avait value, à l'arrivée, mon accoutrement d'alpiniste. Mais quand j'apparus dans le hall, bien droit, bien campé, un peu raidi et sévère, un peu pâli par l'effort, marchant lentement, il est vrai, et à tout petits pas, tout de même marchant seul, appuyé, le moins possible, sur une canne, une très jolie canne, cherchant des regards approbateurs, des sympathies après ma réclusion forcée, je trouvai à ma profonde stupéfaction la vaste pièce déserte. Désert pareillement le salon de lecture. Déserte, la terrasse qui donnait sur la majesté royale du Grand Bec. Ah ! çà, qu'étaient devenus tous ces gens qui encombraient l'hôtel à mon arrivée et paraissaient en sortir par toutes les issues? Je devais être en retard. Tout le monde, sans doute, avait gagné la salle à manger. Or, dans la salle à manger, il n'y avait qu'un très petit nombre de places occupées. Elles formaient des îlots séparés dans l'étendue vide. Je n'eus pas de peine à obtenir une place au bord de

la baie vitrée dont le voisinage et la vue sont si convoitées.

— Il n'y a donc plus personne? demandai-je au maître d'hôtel.

— On s'en va, on s'en va, soupira celui-ci en faisant le geste de me retenir. La pluie a mis le monde en fuite. Et voilà le soleil qui ne sert plus à rien.

C'est le phénomène qui se produit régulièrement en septembre dans les stations de montagne. Une semaine, une demi-semaine de mauvais temps chasse baigneurs et touristes. Et quand le ciel lavé et rafraîchi brille à nouveau, par ces incomparables journées d'automne, plus riches de ton, plus ardentes, plus voluptueuses que les plus belles de l'été, il ne reste plus, pour jouir d'elles, que quelques attardés, sous l'œil désolé du personnel qui ne songe plus, lui aussi, qu'à fermer et s'en aller.

Je n'avais pas grande chance dans ma recherche de société. Comme j'achevais les hors-d'œuvre, une dame vint s'asseoir à une petite table assez éloignée de la mienne, mais, comme elle me faisait face, j'eus tout le loisir de la dévisager. Les traits tirés, la figure terne, elle paraissait beaucoup s'ennuyer. Elle avait un visage agréable, mais sans expression. Ses yeux ne quittaient l'assiette

que pour se poser sur un livre qui ne devait pas la captiver beaucoup, à en juger sur sa mine. Où donc avais-je déjà vu ces traits-là? Elle devait ressembler à quelque personne de ma connaissance. Et mes souvenirs se précisèrent tout à coup :

« Suis-je stupide! C'est la *dame*, comme dit Perthuis. C'est mon infirmière. »

Comment pouvait-elle être changée au point de m'avoir laissé dans le doute? Je l'avais vue en mouvement, se dépensant, dirigeant, ordonnant : il faut une troupe et une bataille pour qu'un chef fasse figure de chef. L'action lui donnait un rayonnement qu'elle n'avait plus au repos. Réellement, on eût dit une autre femme.

Je tentai de lui adresser un salut de politesse, puis un sourire de gratitude et de complicité. Elle parut ne comprendre ni l'un ni l'autre. Son regard s'était posé sur moi, une seconde, avec la plus parfaite indifférence. Évidemment j'étais pour elle un inconnu. Elle m'avait oublié. Chose plus rare, et presque inhumaine, elle avait oublié les services qu'elle m'avait rendus. C'était à n'y rien comprendre quand je compris brusquement. Parbleu, ma physionomie ne lui disait rien, ne lui rappelait rien. Je ne représentais

à ses yeux qu'un éclopé, un blessé, un client. Ah ! je pouvais perdre toute illusion sur l'intérêt qu'on portait à ma personne. Et cependant les livres sur la guerre, les truffes de Savoie, c'était bien à ma personne qu'ils étaient adressés. Ce raisonnement me rendit quelque espoir. Mais un second sourire ne fut pas mieux agréé que le premier.

Je me levai de table assez vexé et, ma foulure, après l'immobilité du repas, me tiraillant la mémoire par une lancinante douleur, je dus m'appuyer davantage sur ma canne. Aussitôt, du visage terne et maussade, partirent dans ma direction une multitude de flèches d'or, — sourires, regards, mouvements de la tête blonde. J'étais repéré, fêté, choyé. On tirait en mon honneur un feu d'artifice. Et ce même visage transformé resplendissait comme la neige fraîche sur les glaciers de la Vanoise après le mauvais temps. Je marchai vers elle, et je vis bien que ma marche un peu incertaine était l'objet d'une sollicitude empressée.

— Je viens, madame, vous présenter votre malade : Étienne Charlieu, avocat à Chambéry l'hiver, alpiniste l'été.

— Et soldat pendant la guerre, voulut-elle bien compléter en faisant parler ma boutonnière. Vous êtes donc guéri?

Pour lui être agréable j'assurai que je ne l'étais point, et je constatai immédiatement que le coup avait porté et qu'elle en éprouvait de la joie. Une moue charmante accompagna ses reproches :

— Pourquoi ne pas m'avoir appelée? Cent fois j'ai voulu vous rendre visite. Je ne l'ai pas osé. Dans ces hôtels, il y a tant de préjugés, tant de convenances ! Mais vous auriez dû réclamer votre infirmière.

— Je ne savais pas son nom.

— Madame Lhuys. Claude Lhuys.

Ce nom court et ce prénom masculin lui seyaient à merveille. Claude : cette syllabe à peine allongée la coiffait d'une façon virile, comme ce béret blanc qu'elle portait un peu sur l'oreille et qui ne parvenait pas à cacher toute la belle chevelure blonde. Cependant je vantai le travail de Perthuis qui me permettrait, d'ici deux ou trois jours, de brèves promenades. Aussitôt elle déclara :

— Je vous accompagnerai. Vous vous appuierez sur mon bras.

J'espérais vaguement son offre, et c'est pourquoi j'avais fait allusion à ces promenades. Décidément ce jour de septembre était radieux et je pris congé sur une aussi aimable perspective. La joie me portait si

bien que je ne boitais plus en m'éloignant de sa table. Mais, par délicatesse, je fis semblant.

L'après-midi, quand le rouge et taciturne Perthuis entra dans ma chambre, pour sa séance du soir, prévenue, elle le suivait. Bon gré, mal gré, il me fallut exhiber mon pied. Elle y prenait un intérêt que j'estimais trop vif et aux dépens de l'effet que je désirais de produire. Mais elle le palpait, le maniait, le manipulait dans tous les sens avec une dextérité, une douceur et une autorité incomparables. Elle finit par le secouer rondement et l'abandonna avec brusquerie :

— Allons ! allons ! cela va très bien. Ne faites pas le paresseux. Vous pouvez marcher. Pas trop longtemps pour commencer, mais dans quelques jours vous irez à la gorge aux pigeons. Et la marche vous tiendra lieu de massage.

Elle me parlait comme un médecin-major qui refuse à un blessé un congé de convalescence et le renvoie instantanément à son corps de troupe. J'en étais un peu suffoqué, moins toutefois que Perthuis à qui cette algarade semblait ôter le pain de la bouche.

— Monsieur n'a presque plus besoin de vous, assura-t-elle sans pitié en se tournant de son côté. Un massage tous les deux jours,

c'est maintenant plus que suffisant, et à la fin de la semaine vous pourrez cesser tout à fait.

Pour achever ce malheureux Perthuis déjà tout déconfit, désemparé et pantois, une tierce personne s'introduisit, sans crier gare, dans l'appartement et, se dirigeant droit sur lui dans une offensive redoutable, employa le plus rude langage à invectiver contre lui. C'était une paysanne osseuse, sèche et ridée, brûlée de soleil et consumée de travail, comme celles qui dans les champs ont peiné tout l'été et qui, à force de montrer l'activité des fourmis, en ont pris le corps noir et étiré, tout en pattes laborieuses. Dans ce torrent d'imprécations que nous ne pûmes endiguer, malgré deux ou trois essais de barrage assez mal accueillis et aussitôt emportés, nous parvînmes à comprendre que la femme de Perthuis lui reprochait ses absences et ses libations. Il ne voulait plus revenir au métier d'autrefois, il préférait frotter les messieurs et les dames de la haute, comme si c'était là manières de chrétien, il méprisait sa femme et ses enfants, il méprisait la terre qui lui appartenait et qui avait appartenu à ses parents avant lui, il dépensait au cabaret tout ce qu'il gagnait, avec des copains, à parler de leur jeu de mas-

sacre pendant lequel les femmes avaient sué sang et eau pour tenir propres les champs et la marmaille. Une éloquence sauvage animait ces apostrophes de misère conjugale, et soudainement la diatribe fusa en ce cri de détresse :

— Et moi, je suis à bout, et il y a tous les labours d'automne.

Après quoi, l'accusatrice se retira comme elle était venue, sans annonce. Nous l'entendîmes qui descendait l'escalier en pleurant et criant. Comment avait-elle trompé la vigilance du portier pour venir faire cette scène dans un hôtel aussi bien achalandé? Cela sentait le désarroi du départ. Cependant elle nous avait apitoyés, ma visiteuse et moi, par l'accent de vérité et de douleur qui soulevait ses invectives. Mme Lhuys, la première, plaida sa cause :

— Perthuis, mon ami, vous avez le temps, maintenant, d'aller labourer. La saison de Brides est finie. Votre femme a raison.

Le masseur nous considéra tour à tour avec une mine de détresse. Pendant l'averse il n'avait pas fléchi. Mais voilà que nous passions dans le camp opposé :

— Elle fait trop de boucan, protesta-t-il avec énergie. Les femmes, ça ne doit pas s'entendre dans une maison.

Et son patois lui revenant dans la colère, il ajouta ce proverbe :

— *E vaut mieu n'épena à ton pied que na croai fenna à ton laudié.*

Je traduisis pour Mme Lhuys : *Mieux vaut une épine à ton pied qu'une méchante femme à ton foyer.*

D'où pouvait venir la solennité nouvelle que ce Perthuis, si peu loquace d'habitude, déposait dans ses apophtegmes? Mme Lhuys en dut soupçonner l'origine dans quelque trait de courage inconnu qu'elle voulut tirer au clair, car elle demanda :

— Ces dernières années, où étiez-vous?

— A la guerre.

— Je le pense bien... Mais où, dans quels secteurs, sur quelles parties du front?

— Partout.

Cette fois, Mme Lhuys s'irrita de ces réponses laconiques, familières pourtant aux anciens combattants qui ne détestent rien autant que de parler de la guerre à ceux qui ne l'ont pas faite et ne consentent à entrer en conversation sur ce vaste sujet qu'avec les camarades retrouvés ou les collègues de la même arme. Un fantassin ne s'entretient pas volontiers avec un artilleur, tout au plus avec un homme du génie au courant, du moins, de la vie de sape.

— Perthuis, mon ami, lui dit-elle courroucée, — et la colère qui l'enflammait donnait plus de couleur à ses joues, plus de pointe à son regard, — ce sont là des réponses bonnes pour votre femme. Elle est restée sur vos champs qu'elle a d'ailleurs bravement cultivés et n'est pas au courant des choses. Mais vous avez affaire ici à des gens qui en ont vu autant que vous. Sachez que j'ai été bombardée à Moosch en Alsace à la fin de 1915, à Blercourt, près de Verdun, en 1916, à Braisnes, au sud de l'Aisne, en 1917, à Ressons-sur-Matz et ensuite à Épernay en 1918. A Blercourt, nous avons eu trois infirmières tuées, dont l'infirmière-major.

Sans doute elle se complaisait dans cette énumération que le trépas de l'infortunée infirmière-major complétait le mieux du monde. Mais comme elle avait raison de s'y complaire ! Les narines frémissantes aspiraient encore l'odeur de la poudre qui monte aussitôt des éclatements et qu'on renifle presque avec joie, parce qu'elle est le signe qu'on est bien vivant et en possession de tous ses sens. Ses yeux lançaient des éclairs. Elle regrettait, comme une amazone, le temps des batailles. Un obus lancé d'une batterie lourde installée dans la vallée de l'Isère, — non pas,

certes, un de ces mesquins projectiles qui se contentent d'écornifler les toitures, mais un bon 150 ou, mieux encore, un de ces 210 ou de ces 305 qui soufflent des maisons entières, — serait tombé sur le grand hôtel de la Paix, tout flambant neuf et si plaisant à l'œil, et eût écrabouillé, dans un grand fracas de vitres, de poutres et de pierres, ses murs blancs, ses galeries, ses coquettes terrasses, qu'elle en aurait supporté aisément la secousse, pourvu toutefois qu'elle fût épargnée. Mais les propriétaires-gérants ne s'en fussent point consolés.

Déjà Perthuis repentant confessait, comme un coupable ses fautes, ses diverses villégiatures militaires : il avait *fait* la retraite de la Marne, l'Yser, l'offensive de Champagne et Salonique où il avait été promu infirmier et s'était formé et perfectionné dans l'art du massage. Salonique l'autorisait à répondre : *partout*, quand on lui demandait où il avait servi. Il dut subir par surcroît un interrogatoire serré et fournir la preuve qu'il n'était pas de ces vantards qui accaparent la gloire d'autrui. Au cours de cette enquête, il eut un cri du cœur :

— Excusez-moi, madame, je ne sais parler qu'au café.

Réhabilité, il reçut des étrennes et cette simple recommandation, assez différente de l'admonestation de tout à l'heure :

— Allez, mon brave Perthuis, et soyez patient avec votre femme. Vous comprenez, elle ne comprend pas.

Lui parti, nous restâmes, Mme Lhuys et moi, en tête-à-tête. Mais je la mis sur l'affaire de Blercourt où l'infirmière-major avait succombé à ses blessures. A tout hasard, et sans penser à diminuer les mérites de cette héroïne, je posai une question :

— Avait-elle des enfants?

— Deux, en bas âge.

— Peut-être aurait-elle mieux fait de rester auprès d'eux.

Mme Lhuys, sur cette réflexion, me regarda, indignée. Était-ce bien un soldat qui parlait ainsi?

— Les enfants, répliqua-t-elle d'un ton péremptoire, ne doivent pas nous empêcher de remplir notre vie. Notre vie est à nous et au pays.

— Et le mari?

— Le mari? Un petit homme insignifiant, un de ces hommes à qui il n'arrive jamais rien. Il était mobilisé dans les gares.

Je m'informai de son nom : M. Vimelle, le

capitaine Vimelle, commissaire de gare à Longpont, sur la ligne de Villers-Cotterets à Soissons, mais je l'avais connu ! Je l'avais connu dans des circonstances assez particulières pour ne pouvoir l'oublier. Un petit homme chétif, malingre, déjà âgé, qui savait se redresser et prendre ses responsabilités. Avec un calme et un sang-froid parfaits, il évacuait sa gare sous le feu de l'ennemi, lors de l'avance allemande au delà de l'Aisne à la fin de mai 1918. Il entendait ne rien laisser en arrière. Et quand il eut renvoyé tout son personnel, il resta pour renseigner sur les approvisionnements les troupes qui retraitaient, les officiers d'état-major de ce 11e corps qui devait si heureusement, sous le commandement du général de Maud'huy, interdire au Boche l'accès de la forêt de Villers-Cotterets. Il resta tant et si bien qu'il ne s'en alla qu'avec les derniers soldats.

Elle m'écoutait, surprise de cet éloge, et peu disposée à s'y associer.

— On ne l'a pourtant pas décoré.

— Oh ! il ne doit pas être de ceux qu'on décore. Il n'a, d'ailleurs, rien fait d'exceptionnel, mais il a fait tout ce qu'il avait à faire. Et peut-être eût-il joué un autre rôle si sa femme ne lui avait laissé une charge aussi

lourde. Car je me souviens de ce détail : il avait auprès de lui ses deux enfants, et il ne les mit en route qu'après avoir assuré l'exécution de tous ses ordres d'évacuation et, me les montrant, il s'en excusa : — Comme ils n'ont plus que moi au monde, je les avais installés ici.

Mme Lhuys n'insista pas sur ce sujet. Elle tenait pour l'infirmière-major dont je n'avais pas assez, à son gré, célébré les mérites. Et je compris, une fois de plus, que, dans la guerre, une infinité de petits drames individuels s'étaient blottis comme des oiseaux dans un arbre ébranlé par la tempête.

Nous revînmes, par un tour naturel, sur le ménage Perthuis. Mais, avec un illogisme parfait, elle blâma, cette fois, les épouses qui ne se subordonnaient point à leur mari.

— Les femmes ne sont pas raisonnables. Un mari qui revient de la guerre doit être traité chez lui comme une divinité domestique.

S'aperçut-elle de la contradiction où elle entrait, mais elle ajouta :

— Sauf, bien entendu, si sa femme en revient aussi.

Je devinai à cette restriction un conflit personnel dont je devais être, dans la suite, le

confident, et même le double confident, bien malgré moi, car je n'attendais point de cette rencontre les résultats imprévus qu'elle me devait apporter. Mais il suffit d'une réflexion pour provoquer en moi une curiosité nouvelle, quasi passionnée, à l'égard de mon infirmière. Je ne savais rien d'elle. Était-elle veuve? Ses toilettes claires en écartaient l'idée. Avait-elle un mari quelque part qui la délaissait ou qu'elle délaissait? Quel était son âge? Vingt-cinq ou vingt-six ans, pas trente à coup sûr : en pleine floraison, en plein épanouissement de force et de jeunesse. Elle était là, dans ma chambre, dans la chambre d'un jeune homme, — mettons d'un homme encore jeune, — sans que la moindre pensée d'une familiarité, d'une audace quelconque ou d'une démarche irrégulière l'eût même effleurée. Elle commandait non pas seulement le respect, mais cette sorte d'amitié franche et résolue qui écarte d'emblée tous les petits manèges habituels entre homme et femme, coquetterie, flirt, désir de plaire, artifices de conversation. Certes, sa belle carnation, sa grâce vigoureuse, sa santé resplendissante inspiraient le désir. Mais il s'y ajoutait je ne sais quelle pudeur de gêner un si libre et harmonieux développement, si peu disposé lui-même à subir le

moindre joug, et une si transparente honnêteté.

Quel avait été le cours de ses pensées pendant notre silence? A coup sûr, elle n'avait point songé qu'elle était seule, avec moi, dans ma chambre; mais ce cours avait dû être singulier, à en juger par la question qu'elle me posa :

— Que s'est-il passé en vous le jour de la mobilisation?

Je lui racontai ma descente du col de Chavière sur Pralognan, mon arrêt dans la prairie quand la cloche avait sonné, la vision du faucheur qui, après avoir écouté, s'était remis au travail, celle de la laveuse accroupie au bord du torrent. Ce n'est pas assez dire qu'elle m'écoutait : elle buvait mes paroles, à mon vif étonnement, car je ne cultivais point l'élo quence hors du barreau.

— Oui, dit-elle, à la campagne on entend les cloches. Mais les cloches n'ont sonné que pour les hommes.

— Les femmes qui restaient connaissaient un sort plus ingrat.

— Elles ne savaient pas ce qu'elles devaient faire, tandis que les hommes le savaient.

— Attendre.

— Attendre : on n'attend pas quatre ou cinq ans. Elles devaient vivre, elles aussi, pour le pays.

Et sur le seuil de ma porte, comme elle me conviait à une promenade pour le lendemain, — une courte promenade jusqu'à la source, — elle constata, non sans une secrète complaisance :

— Moi, je n'ai pas entendu les cloches, et, tout de même, j'ai servi.

S'attribuait-elle plus de mérite dans son service volontaire, ou réclamait-elle, comme si elle n'était pas assurée de l'obtenir, une approbation que je ne lui marchandais point? Il me parut qu'il y avait en elle quelque sujet d'inquiétude dont le secret, déjà, m'attirait.

III

L'ABSENCE EST LE PLUS GRAND DES MAUX

La gorge aux pigeons est le nom donné à une échancrure qui déchire, comme une belle robe, la prairie en pente au-dessus de Brides, sur les contreforts expirants du Jovet. Là coule un filet d'eau qui, lors de la fonte des neiges, se mue bien vite en torrent et vient ajouter sa voix à la clameur monotone du Doron qui remplit toute la vallée. Un sentier à flanc de coteau le franchit sur un pont de terre. Ce sentier est, sur la rive droite, la promenade favorite et même l'unique promenade des baigneurs de Brides qui, sur la rive gauche, ont à leur disposition les bois de Cythère et de la Corbassière et le joli chemin boisé de Villard-Lurin. Il s'agrafe à la vieille route de Moutiers, grimpe au-dessus des vignes qui semblent tomber presque à pic, entre dans la gorge, en ressort et va descendre plus loin sur la source. Comme il est à découvert, le soleil le chauffe un peu trop

l'été, mais à la fin de septembre les atteintes du soleil ne sont plus qu'agréables. Loin de les fuir, on les recherche. Un peu avant d'entrer dans la gorge, au pied d'une vieille croix de bois, penchée comme la tour de Pise, il y a un banc qui est bien exposé et d'où la vuë est un enchantement : en face de soi, l'épaisse forêt de la Corbassière, l'ouverture du val des Allues qui laisse deviner le col de la Lune, et, si l'on se tourne un peu à gauche, les coteaux verdoyants de Saint-Bon, la dent de Villard, enfin le massif de la Vanoise dont j'ai dit que la neige fraîche luisait comme un miroir au jour. Au couchant, cette neige rosée prenait des teintes de fleur d'amandier. On eût dit les printemps futurs en réserve dans quelque jardin céleste.

Cette gorge aux pigeons était devenue notre promenade quotidienne. D'habitude, elle réclame une heure. Nous la faisions durer deux ou trois heures. Mais le banc nous servait de lieu de repos. La première fois, Mme Lhuys avait exigé que je fisse usage de son bras. Mais, depuis lors, mon pied s'accoutumait à la marche, pourvu qu'elle fût lente et accompagnée. J'ajouterai en toute franchise qu'il ne me préoccupait guère. Il était le prétexte, la cause de cette heureuse amitié.

Il avait joué son rôle et rentrait dans l'ombre de la bottine que, desserrée, j'étais parvenu à chausser.

L'amitié, je ne puis vraiment décorer d'un autre nom le sentiment qui m'attachait à mon infirmière. Autrefois j'aurais vu dans cette amitié l'infériorité ou l'impuissance d'une passion éconduite, la maigre compensation d'un échec amoureux. Et voici que je la trouvais toute naturelle, si naturelle qu'il m'eût été impossible sans un effort de volonté de faire à Mme Lhuys, — pour un peu je dirais à mon amie Claude, — la moindre cour. Si je l'avais aimée, je crois que je l'aurais aimée sans songer à le lui dire. Elle en écartait la pensée, pour imposer, à sa place, la confiance d'une camaraderie sûre et loyale, celle que l'on met en ses compagnons d'armes. Et cependant elle demeurait bien femme néanmoins, dans l'ardeur qu'elle apportait à l'exposé et à la défense de ses convictions qu'elle confondait avec sa vie même, tandis que les hommes en font volontiers des systèmes intellectuels quand ce ne sont pas des divertissements.

Nous étions à peu près les maîtres du vallon. Peu à peu les hôtels se vidaient. Seul, l'hôtel de la Paix, à cause de son exposition,

gardait encore quelques baigneurs, recevait, pour un jour ou deux, les derniers touristes de Pralognan au bout du val, quand ils redescendaient pour aller prendre le train à Moutiers. La saison avait été brillante exceptionnellement : on parlait encore d'une princesse lointaine au profil romain, d'un commandant de corps d'armée intoxiqué par les gaz et miraculeusement guéri, d'une Excellence russe dont les journaux avaient annoncé à diverses reprises l'assassinat par les bolchevistes, et toujours sous un mode différent qui lui donnait le choix entre la strangulation et le lynchage, d'autres notabilités encore. Mais ces souvenirs étaient pareils aux carcasses de feux d'artifice qui ne ressuscitent pas l'apothéose. Et déjà un vigilant propriétaire s'informait avec sollicitude de ma guérison et de la date de mon départ, — j'allais dire de notre départ, comme s'il y avait un lien quelconque entre ma villégiature et celle de Mme Lhuys.

Au fait, pourquoi celle-ci demeurait-elle si longtemps à Brides? Elle ne faisait aucune allusion à son domicile habituel, tout comme si elle n'en avait pas et fût une de ces errantes qui se posent d'une ville à l'autre. Je m'aperçus que je ne savais rien d'elle, rien de plus

qu'au premier jour. Elle ne m'interrogeait pas davantage sur ma vie, ma profession, mon passé. Elle avait pour mon for intérieur, et elle imposait pour le sien, ce respect dont les Anglais nous donnent un exemple trop rarement suivi et qui, devant l'existence personnelle, s'arrête comme devant un tiroir dont le propriétaire seul doit avoir la clé. Et cependant, sans confidences, je croyais la connaître assez bien.

Devant la gorge aux pigeons, assise à côté de moi, et parfois se levant, ce qui me causait de grandes frayeurs à cause du précipice qui s'ouvrait devant nous, en sorte que je l'interrompais dans ses éloquentes récriminations, elle avait plus d'une fois rebattu le sujet qui lui tenait le plus à cœur : la situation des femmes après la guerre.

— On voudrait (qui *on?* fus-je souvent tenté de lui demander) que nous redevenions les compagnes d'autrefois, paisibles et accommodantes, ménagères et dociles, réduites, n'est-ce pas? au second plan dans un demi-servage dont ne nous peut tirer que l'esclavage auquel notre coquetterie et nos charmes réduiraient à leur tour notre mari. La guerre a changé tout cela. Et vous-mêmes, n'êtes-vous pas revenus différents?

En vain lui objectais-je que le cœur des hommes était si changeant que la guerre ne l'avait pu changer. Déjà elle reprenait avec plus de véhémence encore :

— Il y eut, dans la guerre, la période familiale. Cela a duré les six premiers mois, davantage ici et là j'en conviens. C'était le temps où les femmes n'avaient qu'une idée et qu'un but : remplacer leur mari, maintenir le foyer tel quel, cultiver la terre comme la femme de Perthuis, tenir les livres et commercer comme tant d'autres, ou simplement garder la maison afin que l'abent, au retour, retrouvât sa vie d'autrefois comme s'il ne l'avait jamais quittée.

— C'était le bon temps.

— Il ne pouvait pas durer. Les morts mêmes ne sont pas aussi exigeants que vous l'étiez. Ils autorisent à penser à soi, à organiser son existence d'une façon supportable. Après, il y eut la période religieuse. Celle-là, aussi, pour quelques-unes, s'est prolongée. Puisqu'on était désuni, puisqu'on n'avait plus de point d'appui, il fallait bien rechercher cet appui hors de soi.

— Au front, cette période a été comme une aube rafraîchissante après le noir hiver de 1915.

— Oui, mais cela, non plus, n'a pas duré, du moins pas pour toutes les femmes. C'était trop beau, hors du monde. Une folie de sacrifice nous possédait. Nous offrions nos jours pour les vôtres et pour le pays. Nous acceptions l'épreuve, nous apportions notre douleur à la grande douleur collective. Nous n'étions plus rien qu'une poussière humaine au pied de Dieu, qui sur elle marquait son empreinte. Et après une telle offrande, voilà que nous nous retrouvions de pauvres femmes affligées, avec un poids trop lourd sur nos épaules.

Combien elle avait dû aimer son mari, je le devinais sous la forme impersonnelle de cet aveu ; mais l'aimait-elle encore?

— Et puis, reprenait-elle, la séparation qu'on nous imposait était par trop impitoyable : onze mois, douze mois, sans voir son mari, avant que fût appliqué le régime des permissions. Je sais que bien des femmes ont triché et tourné des prescriptions trop rigoureuses. Les maîtresses franchissaient aisément le cordon qui séparait de la zone de l'arrière celle de l'avant, et aussi les femmes légitimes qui savaient prendre l'allure des maîtresses. Mais il en est qui tiennent davantage à leur dignité ou qui ne savent pas la perdre. Alors

il y eut la période d'affranchissement, de libération.

— De libération?

— Oui, ne trouvez pas le mot trop fort, ni injuste. Nous ne pouvions plus vivre de vous à de si grandes distances, ni de Dieu. Nous nous sommes adaptées.

Adaptées, oui, comme la sorcière de Champagny dont je lui racontai l'histoire et qui avait si bien appris le métier de rebouteur que le mari à son retour, se découvrant inutile, avait pris le parti de décamper. Mais cette aventure ne la dérida point, et même elle y releva des traces de mon mauvais esprit masculin.

— Vous plaisantez quand il n'y a pas matière à plaisanterie. La rupture de tant de ménages, l'impossibilité de vivre désormais ensemble, de supporter la vie commune, de se plier à une autorité qui n'est plus reconnue, et qui d'ailleurs n'est plus elle-même reconnaissable, tout cela n'est pas divertissant. Votre sorcier, à l'heure qu'il est, sans foyer et sans profession, est peut-être pendu de l'autre côté de la montagne à une branche de sapin.

Je vis bien, à ce dénouement imaginaire, que nous traitions de questions vitales, et que

mon interlocutrice ne me parlait que d'elle à travers cette lugubre hypothèse de pendaison. Mais en me parlant d'elle, voici qu'elle appelait à elle, après la sorcière de Champagny, la femme abandonnée de mon guide Faveraz et la femme du masseur Perthuis qui se lamentait d'être méprisée, elle, ses enfants, et — injure suprême — la terre même, par son homme, par la « divinité domestique » revenue du combat. La boutade de Faveraz me revint à la mémoire : *Les hommes et les femmes tirent chacun de son côté*, et avec elle les deux vers terribles d'Alfred de Vigny. Y avait-il donc, réellement, quelque chose de changé, et la guerre avait-elle eu cette puissance de dissociation?

— Nous nous sommes adaptées, expliqua Mme Lhuys. Nous avons vécu à notre manière, et ce fut le salut. Nous avons cherché à utiliser nos facultés, à les développer, à les perfectionner. Au lieu de rester dedans, à souffler sur les cendres d'un foyer éteint, nous sommes sorties.

— Comme Mme Benoiton.

— Mme Benoiton était une femme d'autrefois qui faisait des visites, qui faisait des relations, qui faisait la mode. Elle est aujourd'hui démodée. Les choses mondaines ne nous

intéressent plus, ou plutôt ne nous intéressent qu'à la façon d'un délassement. Des occupations plus absorbantes et plus relevées nous retiennent. Quand il y a tant de misères et d'injustices sociales, pouvons-nous demeurer confinées dans notre demeure, absorbées dans nos petites affaires? Est-ce impunément que nous avons vécu dans des hôpitaux et soigné des blessés sans nombre, anonymes, parfois défigurés, dont la masse sanglante était pour nous comme le visage meurtri de notre armée? Fondé, organisé, dirigé les œuvres pour les rapatriés, pour les réfugiés, pour les veuves, pour les orphelins, pour toute cette France nomade et sans forces qu'il fallait soutenir, guérir, porter? Comment voulez-vous que nous oubliions tout cela? Notre cœur s'est élargi. Non, il n'est plus le même. A votre retour, vous ne nous avez pas retrouvées telles que vous nous aviez laissées.

A l'émotion de son accent, je voyais défiler toute cette tragédie humaine engendrée par la guerre, la multitude des mutilés que j'avais si souvent contemplée dans les postes de secours, la multitude des errants que j'avais vue si pitoyable sur les routes de Verdun bombardée, sur les chemins de l'Aisne ou de l'Oise lors des deux ruées allemandes, celle de 1914

et celle de 1918. Comment, en effet, pouvoir supprimer tout cela, et recommencer la vie d'autrefois? Déjà elle reprenait l'offensive.

— Tandis que notre cœur s'élargissait ainsi, il semble que le vôtre se rétrécissait au contraire. L'habitude de la tranchée limitait votre horizon. Vous eussiez souhaité que nous vous attendissions en brodant comme Pénélope. Mais Pénélope se distrayait en se moquant des prétendants qui l'occupaient beaucoup plus qu'Ulysse.

— Il est même des Pénélope, dis-je, qui cédèrent aux prétendants.

— Oui, sans doute, — et elle eut une moue de dégoût, — car j'oubliais la période du plaisir qui n'a même pas eu la pudeur d'attendre la paix et qui a déchaîné cet été une véritable danse de Saint-Guy. Mais vous-mêmes, au front, comment avez-vous supporté l'absence? Quelle certitude avions-nous de votre fidélité? Nous vous avons vus revenir plus exigeants et plus rudes, l'humeur aigrie ou farouche, avides de confort comme si vos cagnas avaient été des palais, et votre cuisine la rôtisserie de Ragueneau, enfin, impatients surtout comme si vous n'aviez été sous les ordres de personne. Notre absence, pour les motifs les plus impérieux, les plus sacrés, vous

paraissait injurieuse. Il fallait toujours que nous fussions là. Vous critiquiez délibérément notre dévouement, notre générosité. Vous nous détourniez des plus nobles services, ceux des réfugiés, ceux des abandonnés, ceux des contagieux. Vous eussiez voulu nous avoir tout le temps à votre dévotion.

— N'étions-nous pas les divinités domestiques?

— Oui, aux yeux des épouses qui n'ont pas quitté la maison et ont pu continuer de vivre dans le cercle restreint de leurs occupations familiales, mais non de celles qui ont mené, elles aussi, la vie du front, la vraie vie, la vie collective. Et quand vous rencontrez des camarades, vous vous rattrapez avec eux du silence que vous gardez à votre foyer sur vos aventures, vos risques, vos sensations. Vous êtes de plain-pied avec eux, vous ne l'êtes plus avec nous.

— Il nous faudrait monter jusqu'à vous, et nous sommes fatigués.

— Oui, vous êtes semblables à ce Perthuis qui, lorsqu'on lui demande où il était, répond : *à la guerre*, et, si l'on insiste pour savoir où, vous jette au nez : *partout*.

— C'est peut-être que nous ne parlons bien qu'au café.

— C'est cela même : vous ne parlez bien qu'entre vous, sur la place publique, entre hommes. Vous avez perdu l'habitude des femmes, celles qui demanderaient un peu de délicatesse et de soins, celles qui ont le droit d'être écoutées et respectées dans leur vie extérieure comme dans leur vie intérieure.

Il m'était dès lors aisé de peindre, sans l'avoir vu, M. Lhuys dont je savais, d'autre part, d'un mot bref, qu'il exerçait, dans le civil, la profession d'ingénieur attaché à un grand établissement de crédit à Paris, et qu'il avait été, au cours de la guerre, officier du génie. Il revenait exigeant et désagréable, susceptible et orgueilleux, et trouvait une femme brûlée de charité et férue d'indépendance, dont la tendresse conjugale, pendant qu'il était au front, avait dérivé pour se perdre dans l'amour du prochain, comme un affluent se perd dans le fleuve, ou le fleuve dans la mer. Sans avoir reçu de Mme Lhuys la moindre confidence, — elle était trop fière et trop fine pour en faire, — j'étais au courant de leurs dissentiments. Jusqu'où ces dissentiments les avaient-ils conduits? Comptaient-ils déjà, ou pas encore, parmi les trop nombreux couples séparés par la guerre?

Avaient-ils prononcé les paroles irréparables? Qu'attendait-elle à Brides? Qu'il la rejoignît, ou que cet irréparable fût accompli?

Le travail de l'absence m'apparaissait comparable à celui de l'eau qui sourd de la roche. Qu'est-ce qu'une goutte d'eau qui tombe et que peut-elle contre la pierre? Qu'est-ce qu'un jour contre la force des tendresses humaines? Et ces gouttes qui sans interruption coulent l'une après l'autre, et ces jours qui se succèdent sans interruption, peu à peu désagrègent ce qui semblait solidement tenir. La rivalité professionnelle causée par l'absence avait rompu le ménage du sorcier de Champagny. Le guide de Pralognan avait, par l'absence, mesuré la vulgarité de sa femme. L'absence avait détaché Perthuis de la vie agricole et Mme Lhuys du foyer.

— « Voilà ce que c'est que de ne plus se voir tous les jours, » avait déclaré, non sans profondeur, la sorcière à Faveraz séparé.

L'habitude leur avait rendu leur sort tolérable. La guerre, en rompant leurs habitudes, avait brisé leurs liens par surcroît.

Un soir que j'avais tenté de grimper, — oh ! de quelques mètres à peine, et seulement pour ne pas perdre, moi, l'habitude des escalades, — dans l'anfractuosité de la gorge aux

pigeons, parmi les rochers et les ronces je découvris une sorte de vasque naturelle et, au bord, un ramier blessé qui avait dû se traîner jusque-là. Une de ses ailes portait des traces de sang et, quand il la voulut soulever en me voyant, il ne put y parvenir. Redescendant, je fis part de ma découverte à ma compagne de promenade. Fallait-il achever l'oiseau pour lui épargner la souffrance de la faim, puisqu'il ne pouvait remuer?

— Regardez en l'air, me dit Mme Lhuys, au lieu de vous livrer à des extravagances pour explorer un trou de la montagne.

Un autre ramier, au-dessus de la gorge, tournoyait. Notre présence le gênait sans doute. Cependant il ne consentait pas à s'éloigner. Et nous vîmes distinctement qu'il portait quelque chose au bec. Il venait ravitailler son camarade.

— Cachons-nous, me dit Mme Lhuys.

Il nous était facile de nous mettre hors de vue en suivant le sentier jusqu'au banc. Un peu plus tard, nous nous rapprochâmes : le pigeon s'envola du rocher, il avait rempli sa mission.

Ce manège dura plusieurs jours. Puis je remontai dans la gorge afin de prendre des nouvelles du malade. Mais le bord de la

vasque était vide. Le malade guéri avait dû s'enfuir. Il s'était enfui depuis peu, car son compagnon, familiarisé avec notre présence dont il avait éprouvé la sympathie, s'approchait le bec plein, à l'accoutumée. Quand il eut, à son tour, constaté le départ du fugitif, il resta un long temps à tournoyer au-dessus du rocher, tout décontenancé, comme s'il ne savait plus que devenir.

Et je pensai à toutes les infirmières sans blessés.

IV

LA DAME DE PRALOGNAN

Au contraire des baigneurs qui suivent à Brides leur cure d'air et d'eau et en ressentent peu à peu les effets bienfaisants, Mme Lhuys semblait perdre sa belle santé. Déjà, plusieurs fois, au restaurant, j'avais, de ma place, remarqué qu'il lui arrivait de se lever de table sans avoir terminé son repas, comme si elle était prise d'un malaise violent et subit. Elle devenait alors toute pâle, le nez serré, les yeux cernés. En promenade, je l'avais vue agitée de longs frissons, victime de contractions nerveuses. Son humeur s'en ressentait et j'avais soin de ne la point contrarier dans ses théories d'émancipation féminine. Elle m'entretenait maintenant d'une œuvre d'enfants tuberculeux pour laquelle on sollicitait son concours immédiat :

— C'est au bord de la mer, sur la baie de Cavalaire, que le sanatorium est construit. Il s'y fait de véritables résurrections.

Et elle me montrait des photographies, très parlantes en effet. Celui ou celle qui l'attirait à cet office de charité savait utiliser les images. Elle paraissait aussi préoccupée de l'heure des trains, non au départ, mais à l'arrivée. Attendait-elle quelqu'un? Son mari peut-être, son mari dont elle ne me parlait jamais plus, dont elle m'avait d'ailleurs si peu parlé, juste de quoi me renseigner sur sa profession civile et son grade militaire. Assisterais-je à leur entrevue?

Cependant j'eus la surprise, un matin, de rencontrer sur la terrasse de l'hôtel cette dame en deuil que j'avais croisée, au delà de Pralognan, sur le sentier de la Vanoise et qui avait échangé avec mon guide des paroles dont je gardais le souvenir. La guerre a autorisé plus de liberté dans les relations. Je me présentai donc à elle. Bien plus, je lui présentai Mme Lhuys qui se trouvait là. Sans jeunesse, sans beauté, sans une personnalité accusée, timide même et ne cherchant qu'à passer inaperçue, elle était de ces êtres dont on pressent d'instinct la noblesse, et dont on n'attend que des interventions heureuses. Je n'ai jamais su son nom, elle ne me l'a pas dit, et la présence de cette passante — elle devait repartir dès le lendemain matin —

m'a élevé l'esprit et le cœur tout un jour, davantage peut-être, et je suis certain qu'elle a produit sur Mme Lhuys la même impression. Je ne la connais dans mon souvenir que sous le nom mystérieux de *la dame de Pralognan* et je la revois cueillant des fleurs de montagne qui souriaient sous son voile de deuil, et les laissant tomber toutes en nous parlant de son fils et de son mari tenant leurs garnisons éternelles, l'un dans les Vosges, l'autre en Alsace.

— Le bon Faveraz, me dit-elle, m'a raconté votre accident. Vous voilà guéri.

— Grâce à mon infirmière.

C'est alors que je présentai Mme Lhuys. Déjà elle m'annonçait, avec la satisfaction de me communiquer une bonne nouvelle :

— Vous savez : il a repris sa femme. Et maintenant ils sont tout à fait d'accord, tout à fait. J'en ai été si contente.

Cette réconciliation était, sans nul doute, son œuvre, bien qu'elle nous cachât le rôle qu'elle y avait joué. Dans sa douleur sans remède, elle portait la joie des autres, comme les fleurs dans son voile noir.

— Comment cela s'est-il arrangé? demandai-je par intérêt pour mon guide et aussi par désir de satisfaire la curiosité

que je lisais dans les yeux de Mme Lhuys.

— Oh! bien simplement. Ils avaient un sentiment commun qui était au centre de leurs deux vies : le souvenir de leur fils tué aux Éparges. Le mort les a réunis. Nous sommes si faibles qu'il nous est parfois plus difficile de supporter les petits maux que les grands, mais un même chagrin, c'est de quoi réunir deux vies qui descendent.

— Un même chagrin, répéta Mme Lhuys.

— Ou une même foi, ou un même but.

La dame de Pralognan n'ajouta pas : *ou un pareil amour*, comme si elle gardait pour elle ce mot-là, ce mot qu'elle ne prononcerait plus.

L'après-midi je proposai à ces dames de les conduire aux Allues. C'est une vallée verdoyante au-dessus de Brides, qui se glisse entre les montagnes de la Lune et les rochers de la Loze : ses quatorze hameaux dispersés composent un gros village; la terre y est bonne et les flancs des monts portent de hautes herbes et de gras troupeaux. On peut s'y rendre en une heure de voiture, par une forêt en étages qui peu à peu découvre une vue étendue. Le fameux Perthuis, mon masseur, était des Allues. Comme je ne savais plus rien de lui, j'avais résolu de lui rendre

visite et de lui remettre un bon pourboire avant de partir pour le remercier de ses soins vigoureux. Un pourboire : jamais cette expression ne m'avait paru plus justifiée.

— Oui, c'est encore un ménage à vau-l'eau, expliquai-je à la dame de Pralognan pour la convaincre et la décider, car je n'osais emmener Mme Lhuys toute seule. La femme s'est tuée de travail, mais cela ne l'a pas rendue aimable. L'homme a perdu le goût de la terre, et de ses enfants, et de son foyer. Il exerce un métier extérieur, pour avoir plus de liberté. Et il n'aime rien tant que boire au café en échangeant avec des collègues des phrases, inintelligibles pour les non-initiés, sur la guerre dont il ne parle jamais chez lui. Mais je n'ai plus de ses nouvelles. On nous donnera son adresse dans le premier cabaret des Allues où peut-être nous le découvrirons en face d'un pot vide. Vous auriez l'occasion d'exercer votre ministère.

— Mon ministère?

— Oui, votre ministère de paix.

— La paix, dit-elle, Dieu l'a promise à notre bonne volonté.

Et cette paix qui nous a été promise rayonnait de son visage sans couleur, de ses doux yeux d'un éclat atténué et comme d'un

autre monde, que je comparerais à la clarté de la lune sur les prairies dans les beaux soirs d'été : les choses en sont transformées, elles n'ont plus de durs contours ni de couleurs vives, elles sont toutes légères, délicates et tendres. On la devinait dans son double deuil atteinte jusqu'aux racines mêmes de l'âme, et néanmoins sereine, oui sereine, non pas sereine *comme le calme des mers*, selon l'expression du vieil Eschyle, car cette sérénité-là est toujours menacée, mais sereine définitivement comme le visage de ces morts qui se sont endormis dans le Seigneur.

Elle nous accompagna donc aux Allues. Hors de la forêt montante, on découvre un val baigné d'eaux courantes, de quoi éteindre le feu dévorant de Perthuis s'il y avait daigné tremper ses lèvres brûlées. A la première auberge, je m'informai de mon homme. On ne l'avait pas revu de quelque temps déjà, mais l'on m'indiqua le chalet qu'il habitait, à l'entrée du hameau suivant, à gauche.

— C'est bon signe, observa la dame de Pralognan. Vous voyez que votre Perthuis se range.

— Il aura changé de cabaret, objecta Mme Lhuys.

Nous repartîmes et atteignîmes le hameau

prochain. Un tronc d'arbre creusé où trempait une lessive servait de fontaine et recevait d'un robinet fixé dans une pièce de bois rudimentaire une eau vive si limpide que c'était déjà rafraîchissant de la regarder couler.

— Quelle enseigne pour un ivrogne ! fis-je remarquer.

Nous entrâmes dans une cuisine à moitié occupée par une immense cheminée de bois à ciel ouvert. La terrible compagne de Perthuis dont nous avions recueilli, Mme Lhuys et moi, les imprécations, distribuait du pain et du beurre à une marmaille assemblée : du beau pain blanc de pur froment et du beurre frais, de quoi donner envie aux plus gourmands, et tels qu'on n'en voit plus que sur la table des nouveaux riches ou des paysans. Cette marmaille bien sage, bien tenue, bien rangée, bien propre, les joues rouges et luisantes, comme passées au vernis, attendait son goûter avec convoitise, mais avec discipline. Nous en fîmes compliment à la mère, et la fourmi noire, aux pattes toujours en mouvement, parut flattée.

— Pendant la guerre, déclara-t-elle, on a eu du mal pour leur gouvernement : on était tout seul. C'est cher à nourrir, mais ça se porte bien.

Déjà la dame de Pralognan avait apprivoisé les plus petits. Mme Lhuys les trouvait probablement trop sains pour mériter son attention. Ah ! s'ils avaient été croûteux, scrofuleux ou tuberculeux ! Cependant la fourmi ne m'avait pas reconnu ; à Brides, elle n'avait pas pris garde à moi quand elle avait pénétré dans ma chambre avec effraction. Je lui expliquai le but de ma visite et lui remis la petite somme que j'avais préparée :

— Perthuis regrettera bien, me répliqua-t-elle poliment. Il est en train de labourer.

— Il travaille donc, maintenant?

— S'il travaille ! Dites qu'il pioche d'arrache-pied. Il a déjà retourné tout le champ d'en haut. Rapport à la pente, la charrue n'y va pas.

— Et il ne boit plus?

— Quand il rentre, il vide la fontaine. Ces pays du diable, ça vous laisse le gosier sec. Le pauvre homme, il a bien peiné.

— Alors, il s'est remis à la terre?

— Il n'avait pas voulu y aller voir au retour de sa *Salonie*. Ça ne lui chantait plus. Mais quand il a fini par la visiter, mal tenue et mal nettoyée, — les femmes, ça n'enfonce pas le fer à fond, — il s'est jeté dessus et n'en bouge plus.

— C'est parfait. Et la guerre, qu'est-ce qu'il en dit?

— Quand il mange, et après qu'il a mangé, il en parle aux enfants, tant qu'il peut. Les gosses, ça les fait rire. Moi, ça me fait pleurer. Il leur en a f... des torgnioles !

— Aux enfants?

— Non, aux Boches donc !

J'interrogeai les gosses :

— Qui est-ce qui a été battu?

L'un d'eux retira une tartine de sa bouche :

— Le Boche.

— Qui est-ce qui a gagné la guerre?

— Papa.

Perthuis, reconquis par la terre, avait repris son rang de divinité domestique et trônait sur sa nichée dans une pose de héros.

Cependant la fourmi noire s'était rapprochée instinctivement de la dame de Pralognan et je l'entendis qui lui confiait :

— Il y a encore les dimanches qui me font peur.

— Eh bien, il faut ce jour-là mettre les petits plats dans les grands pour le retenir. Les enfants en seront émoustillés et, plus familiers, lui grimperont aux jambes. Il ne pourra plus s'en débarrasser.

— Et la boisson, madame, que vous oubliez.

— Je n'ai garde de l'oublier. Avez-vous du vin?

— Bien sûr : le vin de la vigne.

— Tenez-le bien au frais, dans la fontaine, et faites-lui en boire chez vous avec l'un ou l'autre de ses compagnons de guerre que vous découvrirez dans la paroisse.

— Mais le vin est cher, madame.

— Il sera moins cher que celui qu'on boit au cabaret.

Nous partîmes sur ce conseil.

— Vous le voyez, triomphait la dame de Pralognan, la bonne terre les a réconciliés.

Elle se réjouissait de cette réconciliation comme de celle du ménage Faveraz. L'harmonie fleurissait où elle passait. Et je répétai intérieurement la phrase :

— *Une même foi, un même but.*

— Je sais un prêtre de campagne, repritelle, qui applique au mariage cette parole du prophète Jérémie : *La terre est dans la désolation parce que nul ne réfléchit dans son cœur.* Il ajoute que le mariage est dans la désolation parce que les hommes et les femmes ne se comprennent plus, ne se connaissent plus, ne s'aiment plus. Voyez dans

les villages : les hommes et les femmes ne causent presque jamais ensemble. Ils mettent en commun leurs intérêts, ils gardent leurs pensées et leurs sentiments.

— Ils en ont si peu ! hasardai-je.

— Ils en ont. Et dans les villes, est-ce bien différent? Il faudrait passer dans chaque foyer pour secouer tant d'inertie et d'indifférence.

Je la voyais très bien dans ce rôle de fée qui révélerait à chacun l'amitié de l'autre. Ainsi avait-elle dû réconcilier les Faveraz.

Le lendemain matin, je l'accompagnai au tramway. Mme Lhuys était là. Déjà, nous nous sentions attachés à elle comme si, de l'approcher, nous dussions tirer quelque avantage.

— Au revoir, nous dit-elle, comme si elle nous donnait rendez-vous, avec la même sympathie, ici ou dans la paix éternelle.

Elle ne nous regardait pas en partant. A l'arrière de la voiture, elle fixait de son regard singulier, de son regard de l'autre monde, les montagnes de la Vanoise dont une brume vaporeuse atténuait l'éclat neigeux au soleil levant. — *Vous nous aimez toujours*, lui avait déclaré Faveraz en désignant toute cette nature alpestre. Elle était revenue, elle re-

viendrait encore, fidèle à son bonheur passé, dans la vallée de Savoie où elle avait été heureuse. Ses morts de l'Alsace et des Vosges y étaient plus vivants sans doute à ses yeux. De sa douleur et de son amour elle faisait du bonheur pour autrui.

— C'est une noble femme, murmura Mme Lhuys, traduisant nos pensées. Comment s'appelle-t-elle? Je désire retenir son nom. Vous ne me l'avez pas dit quand vous m'avez présentée à elle.

— Je l'ignore.

Elle en parut fort étonnée. Elle dut se contenter de la nommer comme moi : *la dame de Pralognan.* Nous remontions les jardins qui s'étagent devant l'hôtel de la Paix. Un automobile était arrêté devant le perron. Sur la terrasse une silhouette d'homme se détachait. Quel voyageur débarquait si tard dans la maison? Mme Lhuys s'arrêta, parut presque effrayée :

— Mon mari, dit-elle.

V

« NON PAS POUR VOUS, CRUELLE. »

Son mari commença par me regarder de travers. Il était brun, haut de taille, un peu épais de tournure, sans être gros, avec un air impérieux et sévère. On l'imaginait aisément dirigeant des travaux importants, commandant des masses ouvrières, mais pas du tout courtisant une femme avec des mots délicats et un visage plaisant. J'avais fait mine de me retirer : Mme Lhuys me traînait après elle comme un prisonnier à utiliser pour des travaux scabreux, et me voulut présenter sans retard. Il avait salué sa femme avec une politesse gênée : il n'eût pas salué autrement une étrangère. Elle lui tendit la main et il parut reconnaissant de ce geste comme s'il ne s'y attendait pas. Je voulus une fois encore prendre congé afin de ne les point importuner dans leur rencontre. Elle s'y opposa, je devinai qu'elle désirait éviter le tête-à-tête, et il dut subir le récit de mon entorse et de ma

guérison, auquel il ne daigna même pas témoigner qu'il prenait le moindre intérêt. Enfin je réussis à m'échapper, emportant un regard d'inquiétude, presque d'angoisse, non pas d'elle seulement, mais de tous les deux. Mes prévisions se justifiaient pleinement : l'accord intime était rompu, ils ne pouvaient plus vivre ensemble.

L'après-midi, elle voulut, et malgré mes protestations, m'accompagner dans ma promenade à la gorge aux pigeons.

— Votre mari ne réclamera-t-il pas?

Elle s'irrita contre le terme que j'avais employé. Un mari n'avait pas à *réclamer* contre les faits et les gestes de sa femme, quand ces faits et gestes nè contenaient rien d'injurieux à son égard.

Une fois sur le chemin, je vantai les charmes de cette promenade et j'ajoutai :

— C'est probablement la dernière, ou l'une des dernières, car vous allez sans doute partir.

— Pourquoi?

— Votre mari n'est-il pas venu vous chercher?

Délibérément, bien qu'avec l'ennui visible de me mettre au courant d'une situation qu'elle eût préféré garder secrète, et d'un ton

qui écartait d'avance les commentaires, elle me répliqua :

— Il est venu me dire adieu. Il a accepté un poste d'ingénieur aux mines de la Mure en Dauphiné, dans un endroit un peu sauvage.

— Et vous?

— Je vais à Cavalaire, au bord de la mer, diriger ce sanatorium de petits tuberculeux dont je vous ai parlé, je crois.

Nous ne revînmes plus sur ce sujet qui était traité une fois pour toutes, et nous parlâmes, comme à l'ordinaire, de questions impersonnelles, mais la conversation languissait.

De ma place, au restaurant, je les voyais à leur table. Ils se parlaient à peine. Visiblement il cherchait à la distraire, n'y parvenait pas et n'insistait pas. Je le devinai maladroit et sans patience. Le soir, elle se retira même au milieu du dîner, soit qu'elle fût contrariée, soit qu'elle eût été reprise de l'un de ces malaises subits qui la contraignaient au départ.

Comme je m'étais installé, un peu plus tard, sur la terrasse, enveloppé de ma pèlerine à cause de la fraîcheur de l'air, et occupé à suivre la montée des ombres sur les pentes des glaciers de la Vanoise, M. Lhuys vint franchement à moi et m'aborda.

— Vous permettez? dit-il même en s'installant sur un fauteuil d'osier, dans mon voisinage.

Il n'avait pas de manteau. Je lui en fis la remarque, et plutôt dans le désir de l'éloigner que par intérêt pour sa santé. L'amitié que j'avais conçue pour sa femme ne me prédisposait nullement à me lier avec lui.

— Oh ! répliqua-t-il, je suis habitué. Après quatre ans et demi de guerre, on peut se passer de tout.

De tout, vraiment? et même de sa femme? Il ne se montrait donc plus jaloux de ma présence? Déjà il était parti sur la guerre et m'interrogeait sur les secteurs où je m'étais battu. — Dans la forêt de Mort-Mare? j'y avais été en 1915? mais lui aussi. Et il me parlait de la Tête à Vache et de la Croix Saint-Jean, des mines, des contre-mines et des camouflets qu'il avait creusés. Nous aurions pu nous rencontrer encore en d'autres coins du front. Mais il vivait surtout dans la terre et la nuit. Mon homme était transformé. Il décrivait la guerre souterraine qu'il avait menée en termes précis de technicien, mais aussi avec un plaisir émouvant. Ici l'on s'attendait à sauter, et là on espérait prévenir la mine adverse et l'on réussissait à la prévenir

en effet : c'était le Boche qui était précipité en l'air. Perthuis devait parler ainsi, au café, de son travail de fantassin quand il rencontrait un collègue ; mais, chez lui, Perthuis se taisait, du moins autrefois, parce qu'aujourd'hui il en ajoutait plutôt pour éblouir ses enfants et personnifier à leurs yeux la victoire. Tout à coup, M. Lhuys me prit la main :

— Parlons plus bas. Ma femme habite au-dessus de nous. Elle pourrait nous entendre. Je n'y avais pas songé.

— Vous lui avez déjà raconté ces aventures?

— Oh ! non, ça n'intéresse pas les femmes. Nous pourrions l'empêcher de reposer.

Le charme était rompu. En vain, essayâmes-nous de renouer le fil de nos confidences militaires. Il ne répondait plus que par phrases brèves et il éludait tous les détails. Deux ou trois fois il parut vouloir entreprendre un autre sujet, puis garda brusquement le silence, comme s'il avait peur de sa propre voix. Il était déjà tard lorsque je me retirai. Et lui-même demeura longtemps encore sur la terrasse, insensible au froid. Je l'aperçus, plus tard encore, du balcon de mon second étage. Il n'était pas pressé de rejoindre

sa femme. Mais il était peu probable qu'il la dût rejoindre : la séparation, dès longtemps, devait être complète.

Le lendemain matin, comme je me disposais à sortir, il frappa à ma porte. Il avait dû préparer cette entrevue et peut-être avait-il passé à cette préparation une partie de la nuit, car il semblait fatigué, les yeux fiévreux, le teint plombé. Il n'était pas homme à user de subterfuges, ni à tourner autour de son but avec des formules diplomatiques. Non, il se présentait en camarade qui pensait me demander un service et mettait sa confiance en moi.

— J'ai besoin, dit-il après ces courts préliminaires, de vous poser une question. Je traverse une crise, une crise douloureuse, d'où mon avenir et l'avenir de ma femme dépendent. Je sais que vous lui êtes reconnaissant de ses soins, que vous lui témoignez de la sympathie. Vous a-t-elle parlé de nous, de notre vie?

— Mme Lhuys m'a parlé de sa vie d'infirmière, et c'est tout.

— Vraiment?

Ce *vraiment* était incrédule ensemble et attristé. J'éprouvai le désir de donner une leçon à ce mari policier, d'autant plus que

sa venue ne m'apportait que des désagréments en troublant une amitié qui enchantait mon séjour à Brides.

— Mme Lhuys, lui dis-je, a trop de délicatesse pour faire des confidences et trop de fierté pour se plaindre de quelque chose ou de quelqu'un.

Loin de se froisser de ma réponse, il posa la main sur mon bras, du même geste impératif que la veille quand il m'avait invité à parler bas afin de ne pas troubler le sommeil de sa femme, et je vis bien que l'idée fixe dont il était possédé ne laissait place à aucune susceptibilité, à aucune blessure d'amour-propre.

— J'aurais souhaité, reprit-il, qu'elle vous parlât d'elle, et qu'elle se plaignît de moi. Hier, un instant, en vous voyant monter ensemble ces gradins, j'ai été jaloux de votre accord. Une fois de plus, j'ai été injuste envers elle. Je suis souvent injuste envers elle. Pendant ces cinq années d'absence, elle a été admirable. Elle s'est dévouée de toutes ses forces aux blessés, aux malades, aux réfugiés. Le monde, les plaisirs de société ont cessé de compter à ses yeux. Elle s'est dévouée de toutes ses forces, mais aussi de toute son âme. De toute son âme, comprenez-vous, et c'est bien cela que je lui reprocherais. C'est même

le seul reproche que je lui puisse adresser. Eh bien ! c'est terrible à dire, je préférerais avoir des raisons plus graves, me trouver en face d'un rival, par exemple. Un rival, on le supprime, ou tout au moins on le combat face à face, on se mesure avec lui, on a devant soi un visage, un être vivant, quelqu'un. Tandis que je n'ai personne...

Il avait abandonné mon bras et, subitement debout, se promenait avec agitation à travers ma chambre, comme ces fauves qui multiplient les tours dans leur cage pour se donner l'illusion de l'espace. Puis, brusquement, il marcha sur moi. Rien qu'à son pas, je vis comment il entendait se mesurer avec un rival, et je me mis instinctivement sur la défensive, mais il s'arrêta net devant moi, me montrant un visage décomposé, et le plus découragé qu'on pût voir : je me rappelai instantanément un camarade affreusement mutilé — les reins brisés — que je visitai au poste de secours et qui me demanda s'il allait mourir. Il fallait une grave blessure intérieure pour l'avoir déterminé à se livrer ainsi à moi.

— Excusez-moi, dit-il. Je n'ai personne à qui me confier, à qui confier ma peine, et si vous saviez comme elle me torture ! *Elle* veut

partir demain. Demain, ce sera fini : je ne la verrai plus. Elle s'en ira à Cavalaire soigner les enfants des autres, et moi, je m'en irai seul, dans ma montagne. Est-ce possible, une chose pareille, quand on s'aime?

Il reprit avec plus de tristesse encore :

— Ou, du moins, quand on s'est aimé. Vous qui la connaissez, ne pouvez-vous lui parler, lui faire entendre raison? Vous êtes son dernier blessé. Elle ne croit plus qu'en eux. Vous lui parleriez en leur nom. Vous lui diriez qu'il y a d'autres plaies, moins apparentes, qu'il faut panser et guérir. Ne voulez-vous pas?

Il m'implorait, il me suppliait en m'adressant cette proposition insensée que je ne pouvais que repousser doucement. Je n'avais pas qualité pour faire allusion, devant Mme Lhuys, à un événement privé dont elle ne supporterait pas que je fusse instruit. Et je songeais que, si la dame de Pralognan était encore là, elle aurait pu, elle, avec des mots légers et persuasifs, tenter cette œuvre de réconciliation : elle pouvait, avec sa grâce de déesse sur les nuées, marcher sur nos faiblesses et nos misères sans nous en faire sentir le poids. Cependant, touché par l'accent de mon visiteur, je l'engageai à parler lui-même,

avec cette franchise, avec cette émotion.

— Non, non, protesta-t-il, je ne saurai pas. Les mots se durcissent dans ma bouche maintenant. Au début, peut-être. Quand je suis revenu de la guerre, je ne pensais qu'à être heureux. Retrouver mon foyer et mes occupations, mais c'était un rêve ! Or, j'ai eu du mal à me remettre à mon travail, plus que je n'aurais cru. Et je n'ai pas retrouvé mon foyer. Elle n'était plus la même femme et je ne m'étais pas aperçu du changement.

— Pendant vos permissions?

— Elles étaient si courtes ! Elles étaient comme des aventures dans l'existence monotone du front. Connaît-on ses maîtresses quand on est étudiant? On va au restaurant, au théâtre, on se laisse vivre, on ne réfléchit pas.

Je lisais clairement en lui, car il était sans complications. Il était de ceux, — hommes ou femmes, — qui, une fois mariés, ne se préoccupent plus du mariage : c'est un fait acquis ; dès lors, à quoi bon le mettre en surveillance? et un beau jour, on s'aperçoit que, faute de cette surveillance, le feu est à la maison. Mais comment, de loin, se serait-il rendu compte de la crise domestique qui, maintenant, les dressait en face l'un de

l'autre, sa femme et lui? L'absence lui donnait l'illusion de la continuité. Le retour avait supprimé ce mirage.

— Oui, reprit-il, quand je suis revenu, elle avait sa vie à elle, ses œuvres, ses obligations, ses habitudes, ses relations. Son hôpital n'était pas fermé et elle entendait y donner encore quelques heures. Un service de réfugiés la réclamait aussi. Elle m'en faisait part gentiment, et je la cédais à ces rivaux, pensant bien la reprendre au bout de peu de jours. Et je ne l'ai jamais reprise. Elle n'acceptait plus de se plier à ma vie à moi, comme il est naturel. Elle, non plus, ne se doutait pas de ces différences. Il a fallu le retour à l'existence commune pour nous les révéler à tous deux. J'ai commencé de me plaindre : elle m'a reproché mon égoïsme, mon oubli des nécessités collectives, à moi qui ai fait toute la guerre. Tout de même, il faut bien que l'homme commande.

Et redressé, courroucé, indigné, il affirmait ce droit au commandement d'une manière qui n'avait pas dû arranger ses affaires déjà mal en point.

— On peut, lui dis-je, commander sans en avoir l'air. N'avez-vous pas eu, dans votre compagnie, des sujets difficiles à manier et

que vous dirigiez en leur laissant croire qu'ils agissaient à leur guise?

— C'était la guerre. Elle a épuisé notre provision de patience

Puis il me fit un tableau navrant de son intérieur : sa femme ne s'intéressant plus à sa carrière, ni à son foyer, sortant pour ses œuvres, quêtant pour ses œuvres, passionnée de ses œuvres, joyeuse, oui, joyeuse de leur sacrifier sa jeunesse, son charme, sa santé et, par surcroît, le bonheur du mari, ayant pris en horreur ou en mépris la vie mondaine, la maison laissée sans direction, les domestiques livrés à leur fantaisie ou à leur paresse.

— Nous ne causions plus jamais ensemble. Quand nous étions seuls, nous n'avions plus rien à nous dire.

— Pourquoi ne lui parliez-vous pas de la guerre, comme vous en avez parlé hier soir? Vous en parlez bien.

— Avec vous, c'est différent. Vous êtes au courant, vous savez. La guerre, ça n'est pas pour les femmes. Elles ne la connaissent que par leurs blessés qui leur ont raconté des blagues pour se faire plaindre ou admirer. La guerre, il faut l'avoir vécue pour la comprendre. Alors, on saisit d'un mot. Et puis, est-ce que nous allons les apitoyer sur tant

de boue et de sang? Allons donc ! Épargnons-en la tristesse à nos femmes et à nos enfants.

Il répéta : *à nos enfants*, comme si ce mot douloureux l'eût frappé lui-même, et d'un ton plus bas, plus douloureux, qui annonçait la suprême confidence, il ajouta, non sans hésitation, et le visage ravagé :

— Ce qu'il y a de plus grave dans notre séparation, c'est que, précisément, ma femme attend un enfant. Comprenez-vous : nous attendons un enfant, et elle s'en va.

Je prévoyais si peu cette révélation que j'en fus presque suffoqué, et à coup sûr énervé. Le tableau qu'il m'avait tracé de sa vie conjugale ne me la laissait guère supposer, bien que les liens de la chair, comme ceux du cœur, soient lents à dénouer et nous retiennent encore lorsque nous nous en croyions affranchis. Ainsi, j'avais promené quotidiennement, — exercice hygiénique, — une femme enceinte à la gorge aux pigeons : il me semblait que cet homme aux yeux sombres et à la voix irritée ou tragique jetait le ridicule sur la belle amitié que j'avais vouée à Mme Lhuys, dont je m'expliquais mieux, néanmoins, les malaises et la nervosité. Je lui en voulus de sa paternité comme d'une

indélicatesse, et je me résolus subitement à lui refuser toute assistance. Ne se doutant point de ma soudaine hostilité, tout livré à son angoisse personnelle, il insista sans mesure :

— Claude est enceinte de quelques mois. A cause de cette maternité prochaine, j'avais obtenu d'elle, non sans peine, qu'elle renonçât au divorce et se contentât, momentanément, d'un séjour à Brides, loin de moi. Elle devait se reposer, réfléchir et me donner sa décision. Comme cette décision tardait, je suis venu la chercher. Or, non seulement elle ne croit pas pouvoir reprendre la vie commune, mais elle veut aller à Cavalaire diriger un hôpital de petits tuberculeux. Elle a bien le temps, dit-elle, de s'occuper de ses couches, et la maternité ne doit pas la détourner de plus grands devoirs. Imaginez-vous une pareille folie? Et je n'ai pas le droit de l'empêcher. Les hommes n'ont plus aucun droit. On s'épouse, on se sépare, on se prend, on se quitte. L'enfant ne compte plus. Pourquoi compterait-il plus que le mari? L'amour d'un homme, d'un homme de valeur, qui a fait son devoir, tout son devoir, assez bien je crois, est-ce que cela compte?

Il s'arrêta dans son réquisitoire. S'était-il

aperçu, dans un besoin de loyauté, qu'il venait d'être injuste? Par un revirement brusque, il confessa ses torts :

— Oui, j'ai été violent, méchant, brutal; j'ai prononcé des mots que j'aurais dû taire, j'ai regretté tout haut ma vie du front, j'ai voulu exiger, ordonner. Mais elle pouvait bien voir que c'était mon cœur qui saignait.

Et, vaincu, il s'assit, porta les mains à son visage qu'il appuya à ses genoux. Ainsi ployé et secoué de sanglots, il me rappela cette laveuse que j'avais vue au bord du Doron, le jour de la mobilisation, quand la cloche avait sonné. Mais la grande douleur collective ne recouvrait plus sa douleur personnelle. Une phrase que j'avais entendu prononcer par Mme Lhuys me revenait encore à la mémoire : *Les enfants ne doivent pas nous empêcher de remplir notre vie. Notre vie est à nous et au pays.* Comment avait-elle pu la dire, quand elle allait être mère? Devant le désespoir de cet homme qui se trouvait n'attendre un secours que de moi seul, et qui n'avait pas dû, par orgueil masculin, par dégoût d'inspirer de la pitié, pleurer ainsi devant sa femme, j'abandonnai mon sot amour-propre de tout à l'heure et je résolus de tenter



quelque chose. La dame de Pralognan nous avait donné sa recette de paix conjugale : *une même foi, un même but*, à défaut d'un même amour. Cette même foi, ce même but, n'allaient-ils pas naître?

— Écoutez, dis-je à M. Lhuys, je ne crois pas la partie perdue. Certes, je ne puis intervenir auprès de votre femme directement. Elle n'accepterait pas cette intrusion dans le domaine privé. Mais je puis insister auprès d'elle pour qu'elle prolonge son séjour ici. Quelques jours gagnés peuvent être le salut si vous savez en profiter. Elle est très désemparée. Elle ne sait plus où est le devoir, mais elle a un grand besoin de se dévouer, de servir. Parlez-lui de la guerre, comme à un soldat ; parlez-lui de votre carrière, comme à un ingénieur. Traitez-la en camarade qui est votre égale. N'essayez pas de commander. Et bonne chance !

Il me serra la main, un peu rasséréné, guère. Et je revis distinctement le regard un peu lointain, le regard supraterrestre de la dame de Pralognan, et son sourire aussi qui me remerciait.

VI

LES CLOCHES

Quelques jours plus tard, M. et Mme Lhuys m'annonçaient leur départ, — leur départ ensemble. Ils s'installeraient à La Mure, dans la villa mise à la disposition de l'ingénieur.

— C'est bien sauvage, s'excusait le mari, mais c'est confortable. La compagnie a un bon médecin.

— Je ne tiens pas au monde, déclarait sa femme à la première objection.

Lui portait le bonheur sur sa rude figure franche. Il couvait des yeux sa femme, comme un objet précieux et fragile, et cherchait à lui éviter toute peine matérielle. Sans doute ne manquerait-il pas de l'agacer par ses soins et attentions, car il avait l'esprit de géométrie, non l'esprit de finesse. Mais il maîtrisait son humeur farouche et exerçait sur lui-même son besoin d'autorité. Elle, je la découvrais résolue, sans retour en arrière, et

ses yeux que je connaissais bien, et où je suivais le flux et le reflux de ses sentiments, m'apparaissaient illuminés, les yeux de Pauline jetant son fameux : *je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.*

Certes, je me réjouissais de ce dénouement auquel je n'étais peut-être pas étranger. Le délai que j'avais obtenu avait porté des fruits merveilleux. Mais comment cela s'était-il passé? M. Lhuys qui, pendant toute une matinée, n'avait pas hésité à répandre en moi les secrets de son cœur, m'en aurait dû la confidence. Comme s'il avait déjà tout oublié, il donnait son ménage en exemple rien qu'à sa façon de s'occuper de sa femme. Je ne pouvais rien demander à Mme Lhuys, qui ne m'avait pas introduit dans sa vie privée. Ce fut elle, cependant, qui me donna cette preuve de son amitié quelques heures plus tard :

— Accompagnez-moi, me dit-elle. Les malles sont prêtes. Mon mari s'occupe de l'automobile. Nous avons le temps d'aller jusqu'à la gorge aux pigeons, une dernière fois.

Ce fut une exquise promenade d'automne. Le temps, presque trop beau pour la fin de septembre, enveloppait les montagnes d'une gaze bleue qui adoucissait leurs contours,

donnait à leurs pentes, à leurs rochers un aspect moins âpre. Nous nous étions assis sur le banc, sur notre banc, pour mieux contempler la Vanoise toute blanche, encadrée entre le Jovet et la Lauze, et l'emporter dans nos regards, mais Mme Lhuys se leva et se décida à me faire hommage de son secret. Elle devait le faire sous une forme assez étrange pour que j'hésitasse tout d'abord à deviner où elle voulait en venir.

— C'est là, me dit-elle, souriant d'un frais sourire enfantin, que j'ai entendu sonner les cloches.

— Les cloches, quelles cloches?

— Les cloches de la mobilisation.

Et elle prit un air malicieux, comme si elle me posait une devinette.

— Vous, reprit-elle avec complaisance, pour répondre à mon air interrogateur, c'était à Pralognan. Vous me l'avez raconté. Vous descendiez du col de Chavière, vous n'avez pas compris tout d'abord, et puis vous avez compris. Vous n'étiez plus libre, vous n'aviez plus le droit de gravir vos chères montagnes, de courir des risques inutiles. Votre vie ne vous appartenait plus, il fallait servir.

— C'est bien cela, madame, que les cloches annonçaient à chacun de nous.

Plus gravement, cette fois, elle murmura :

— Jusqu'à présent il me semble que j'ai servi librement, à ma guise. Mais aujourd'hui c'est différent : je suis appelée, je n'ai plus le droit de me dérober.

Et avec cette pudeur qui semble redonner aux jeunes mères une fraîcheur virginale, elle continua, toute rougissante. Au milieu même de son récit, tout à coup ne le suspendit-elle pas, comme si elle redoutait son inconvenance, et ne fallut-il pas ma sympathie et sa confiance pour la rassurer?

— Je vous dois bien cette explication. Si souvent, à cette place même, sur ce banc, je vous ai entretenu de nos droits de femme, de nos goûts, de nos aspirations personnelles, de nos devoirs de bienfaisance supérieurs à tous les autres. Et je sais, par mon mari, ce que nous devons à votre amitié. Alors je ne vous tairai pas plus longtemps la cause de mon acceptation, de mon retour. Vous aurez été mon dernier blessé. Cela vaut bien une confidence. Il me semble que c'est à tous ceux que j'ai soignés que j'annonce ma résolution, ma retraite. Il y a deux jours, je suis venue seule ici. La peine de mon mari me poursuivait : cependant j'étais résolue à ne pas reprendre la vie commune. Il m'avait

parlé de l'enfant que nous attendions, mais surtout des droits de cet enfant sur moi : toujours les droits des autres ! et ces droits nouveaux exercés sur moi, à l'avance, m'exaspéraient. L'attente ne se traduisait que par des malaises et des énervements. J'en voulais à la cause de mon tourment, loin de me réjouir d'être mère. Est-ce que je vous scandalise? Je vous dois d'être absolument franche, d'être vraie. Ainsi m'étais-je assise dans ces dispositions d'esprit. C'est alors que les cloches ont sonné...

Elle s'arrêta, comme interdite et, doucement, je l'engageai à continuer :

— Vous ne me comprenez pas. Vous allez comprendre. Il faut que je vous aie beaucoup de gratitude pour achever mon histoire. Ne me regardez pas pendant que je la finirai. C'est une chose si singulière, et si simple, que je vais dire. Les cloches ont sonné en moi. Le petit être que je porte, pour la première fois, a donné signe de vie. Inquiète, haletante, j'ai attendu, ne saisissant pas très bien ce signal. Et puis, l'appel s'est renouvelé, l'appel de la chère ombre vers la lumière, l'imploration de la vie. Que de fois, dans les nuits du front, j'avais entendu mes blessés m'appeler, m'implorer, mais c'était contre la mort. Ils se

débattaient sous la puissance obscure qui ployait leurs forces et éteignait leur clarté. Tandis que je recevais l'avertissement de la vie à venir. J'étais comme le tabernacle de cette vie incertaine, et que je donnerais. Je restais là, recueillie, prête à obéir comme une pauvre servante, et je connaissais dans cette soumission un bonheur inouï. Je pleurais, et il me venait aux lèvres et au cœur des prières oubliées, pas pour moi, pour *lui*. Je suis redescendue. J'avais envie de courir, mais je n'osais pas à cause de *lui*. Et j'ai dit à mon mari que nous ne pouvions pas nous séparer.

Elle laissa retomber ses mains, qu'elle avait portées jusqu'à ses yeux. Je pris l'une d'elles et la baisai.

Le soir, comme elle montait dans l'automobile, aidée par son mari qui l'entourait de précautions, je ne pus me tenir de lui demander :

— Et les petits tuberculeux de Cavalaire?

— Oh! me répondit-elle avec cet admirable illogisme des femmes qui ne s'embarrassent pas des contradictions, il y a des gens pour ça.

Elle rit franchement et ajouta :

— Moi, je suis mobilisée...

VII

NOTRE-DAME DE LA PAIX

J'ai quitté Brides le lendemain. C'était le dernier jour de septembre. L'hôtel, pour fermer, n'attendait que mon départ. Auparavant, je me suis fait conduire en voiture jusqu'à Pralognan, afin d'adresser mes adieux à tout ce beau vallon de Tarentaise. Les montagnes tremblaient d'aise dans la lumière qui était trop pure et trop limpide pour durer. Comme le 1er août 1914, je sentais autour de moi le frisson des choses amies, mais je pouvais sans arrière-pensée goûter leurs caresses.

J'ai voulu rendre visite à mon guide Faveraz. Il était absent quand je suis entré dans son chalet, au-dessus du village, un de ces chalets à galerie, avec un tas de bois sous l'auvent. Il y avait des géraniums aux fenêtres ; il n'y en avait pas à ma dernière visite. Sa femme m'a reçu, non pas rechignée et hargneuse comme autrefois, mais tâchant

à montrer une figure avenante, sans y parvenir toutefois à cause de ses dents gâtées et de sa face jaune. La *dame* avait dû passer par là. On m'offrit un petit verre d'eau de noix, du pain et du *reblochon*, qui est un fromage estimé en Savoie, sur une table bien propre qu'on voulut recouvrir d'une nappe. Je terminais ces agapes, quand Faveraz apparut sur le seuil de sa maison. Il me salua avec contentement, et même il salua sa femme, ce qui ne lui arrivait pas autrefois. Il la considérait avec résignation et sans plaisir. Et je songeais malgré moi à tous ces démobilisés qui, soignés dans les hôpitaux par de trop belles dames, ont supporté plus mal, au retour, la médiocrité de leur intérieur, quand j'aperçus une photographie de chasseur à pied en belle place sur la cheminée.

— Votre fils, n'est-ce pas?

Tous deux s'approchèrent, tous deux la prirent dans leurs mains, pieusement, à tour de rôle, tous deux parlèrent. Le mort les réunissait. Il était le lien véritable qui avait tenu quand s'était rompu le lien conjugal.

Une même foi, un même but, quand il n'y avait plus un même amour.

La terre avait reconquis Perthuis, et l'enfant à venir Mme Lhuys. La guerre finie, à

défaut de l'appel qui avait été adressé à tous pour le salut commun, chacun devait écouter en soi les cloches intérieures qui l'avertissaient des obligations de sa vie. Mme Lhuys avait même reçu d'elles un appel plus direct, mais la révolte qui atteint l'esprit a plus que toute autre besoin d'être confrontée avec les lois physiques qui commandent notre nature et notre race. Seuls, le sorcier et la sorcière de Champagny restaient divisés, mais la rivalité professionnelle s'était dressée entre eux.

Cependant j'avais avisé une autre photographie, celle d'une dame en deuil.

— Ne me donnez pas son nom, dis-je aux Faveraz en la remettant à sa place, je ne veux pas le savoir.

Et la revoyant avec ses fleurs de montagne qui souriaient sous le voile, portant dans sa douleur la joie des autres, je pensai à toutes ces femmes éprouvées qui ont accepté leur épreuve et, mieux encore, l'ont voulue féconde, et je prononçai tout bas ce nom :

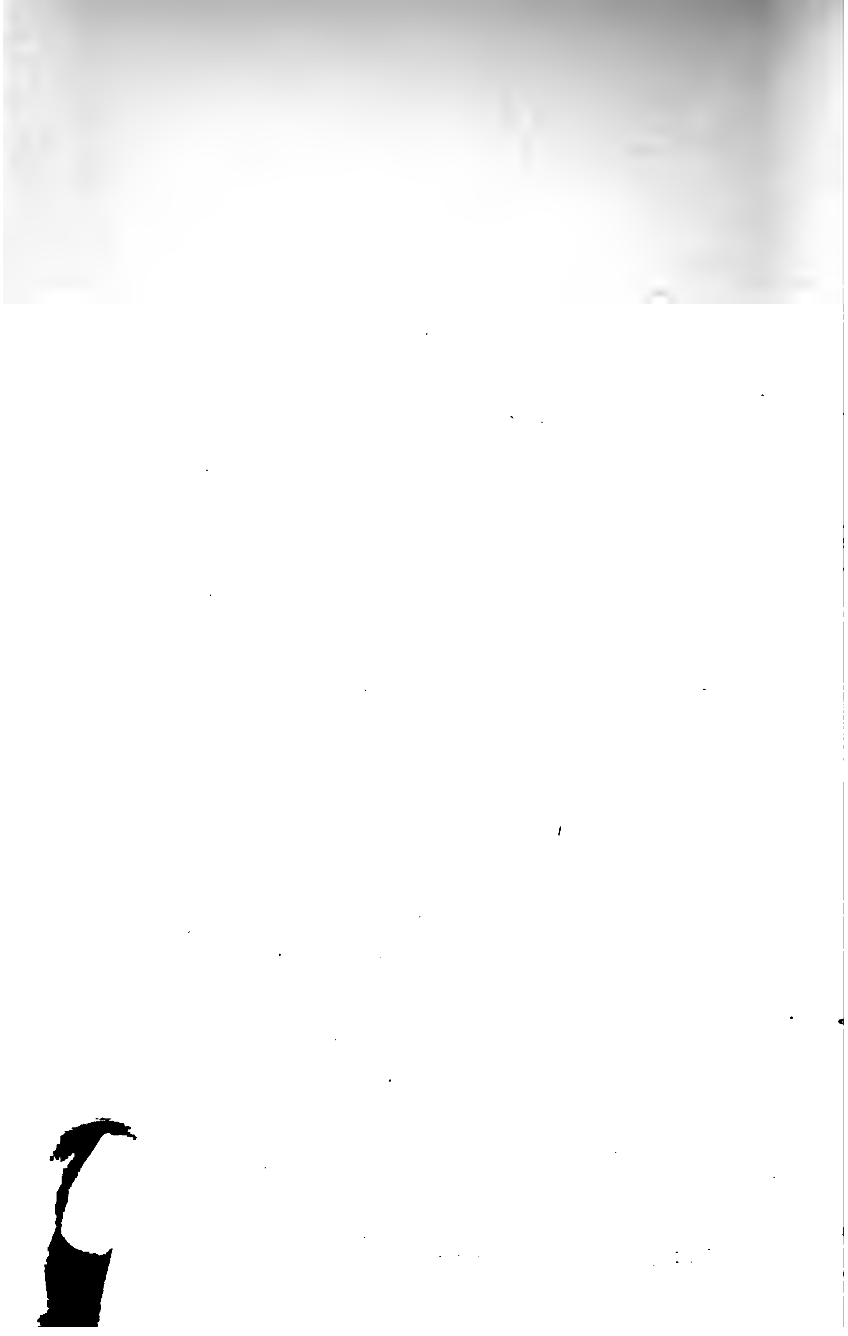
— Notre-Dame de la Paix.

Brides-Le Maupas, août-septembre 1919.

AUTRES MÉNAGES D'APRÈS-GUERRE

A M. et Mme Firmin Roz,
souvenir amical.

H. B.



I

LE MÉNAGE KERNLOOS

Quand on sut à Malines, dans la rue d'Hanswyk qui va de Notre-Dame-au-delà-de-la-Dyle à la place Raghens, que Nicolas Kernloos entrait à l'usine de pyrotechnie, ce fut une consternation.

Aucun ouvrier de la rue d'Hanswyk ni de tout le quartier, du Marché au beurre au boulevard des Arbalétriers, ne s'était encore déshonoré en acceptant ce genre de travail. Car l'usine de pyrotechnie de Malines fabriquait à plein rendement des fusées, des bombes, des explosifs pour l'armée allemande. Elle n'employait guère que des soldats. Les Belges refusaient leurs services, sauf, naturellement, ces quelques pauvres diables que l'on recrute partout avec la menace, l'appât du gain, la peur de la misère, et le respect du plus fort. Ceux-ci, d'ailleurs, personne ne les connaissait plus. Mis en quarantaine, ils n'avaient plus accès dans aucune maison.

Et dans les estaminets, s'ils entraient, ils faisaient le vide. Plus d'un, les rencontrant, se détournait avec ostentation pour gagner l'autre trottoir. Ces brebis galeuses ne sauraient compter dans une ville. Mais Nicolas Kernloos !

Nicolas Kernloos était presque un personnage. On le savait habile dans sa partie, rigoureusement honnête, fréquentant l'église et fuyant le tripot. Les autres, c'était le rebut : des apprentis, des manœuvres, tristes recrues qui gâcheraient longtemps la matière avant de la savoir utiliser, tandis que Nicolas Kernloos ferait profiter l'ennemi de son expérience et de son habileté. Pourquoi avait-il accepté le poste de trahison? Les besoins d'argent ne le tracassaient point. Sa femme tenait un atelier de repasseuse bien achalandé. Lui-même, ici ou là, touchait de bonnes journées. Adroit et musclé, il avait plus d'une flèche à son arc, et tous les métiers manuels lui étaient bons. Cependant l'un ou l'autre voisin chuchotait des choses. On savait qu'il était allé deux ou trois fois à Anvers, à pied, d'un village à un autre. On rapprochait, on commentait ses mystérieuses disparitions. Taciturne, et gardant pour lui ses secrets, il était naturel qu'il en fût dépouillé. Quelqu'un

lui attribua un faux ménage, un autre chuchota qu'il était peut-être un espion gagé par les Allemands.

On était au mois de février 1918, et le monde entier vivait dans l'attente. Les Empires centraux d'un côté, les Alliés de l'autre, se recueillaient, se ramassaient dans toute leur force pour attaquer. Lesquels attaqueraient les premiers? En pays flamand, on n'avait pas d'illusions. Les Allemands ne se gênaient pas pour annoncer leur prochaine offensive. Les trains passaient, bondés de troupes ou de matériel. Tout cela, disait-on, hommes et canons, venait de Russie. La Russie bolchevisée avait touché des épaules, signé sa honte à Brest-Litovsk. Mais les Américains? Quand un Belge parlait des Américains, les Allemands ricanaient. Les Américains? des sauvages qui étaient à l'autre bout du monde, qui ne passeraient pas les mers gardées par les sous-marins, et qui ne seraient jamais prêts! Comme si l'on ne savait pas qu'il faut trois ans de service militaire pour faire un soldat!

Cependant les Belges croyaient aux Américains. Ils croyaient aux Alliés. Ils y croyaient plus encore au dehors qu'au dedans, afin de ne pas donner aux occupants la joie de l'in-

quiétude qui, malgré leur foi, les tenaillait. En vérité, Nicolas Kernloos avait bien choisi son moment. Et il fut décidé qu'on le considérerait comme mort et que personne n'accepterait plus de le reconnaître, ni d'entendre le son de sa voix.

Quelle attitude adopterait sa femme Gertrude? Gertrude Kernloos était une grosse et brave commère sortie, toute vivante, d'un marché aux poissons de Jordaëns, ronde et haute, éclatante de santé, les joues vermillonnées, les chéveux d'un blond de paille, active, remuante, bavarde, toujours en mouvement et en gaieté. Alerte et allègre à l'atelier, elle n'avait pas de rivale pour exécuter et finir les petits plis, les bouillonnés et les volants. Elle animait la rue de son vacarme jovial, comme elle remplissait l'église de Notre-Dame-au-delà-de-la-Dyle de son exubérante dévotion. Sa langue, plus d'une fois, lui avait joué des tours. Elle avait été conduite à la Kommandantur et condamnée à quelques jours de prison pour avoir houspillé quelque brute allemande peu polie. Jamais elle ne se retiendrait de parler en présence de son homme, d'autant plus qu'elle en était fort gourmande. On avait deviné les voyages

mystérieux de celui-ci aux lamentations et aux soupirs de l'épouse qui avait cru se taire, à qui sans doute il avait été recommandé de se taire. Et tout le quartier se prépara à suivre les péripéties du drame conjugal qui s'annonçait. Une bonne patriote comme Mme Kernloos ne pouvait tolérer que son mari s'embauchât dans une fabrication de mort contre son pays. Mais, d'autre part, de quelle façon le mettrait-elle en quarantaine, selon la coutume adoptée en pareil cas dans toute la Belgique?

Elle fut avertie de la trahison par une voisine et commença par nier l'évidence avec des éclats qui durent retentir jusqu'au Jardin Botanique d'une part, et de l'autre jusqu'à la porte d'Egmont. Ce n'était pas possible : on mentait avec impudence, pour la déshonorer, elle, son homme, et ses six enfants qu'elle assembla autour d'elle et qu'elle harangua comme une troupe avant la bataille. Le monde était méchant et ne pensait qu'à désunir les ménages par la calomnie. Cependant, par prudence, — car elle ne manquait point de finesse sous une apparence épaissie, — elle se mit en route à l'heure de fermeture des ateliers, et s'en alla guetter le chemin qui conduisait à l'usine de pyro-

technie. Mieux valait, si le fait était démontré, éviter aux voisins et surtout aux mioches le spectacle d'une scène conjugale. Elle commença d'être ébranlée dans sa confiance quand elle aperçut son homme qui rentrait. Et sa voix tremblait quand elle l'aborda :

— Ce n'est pas vrai, dit-elle, Nicolas, tu ne viens pas de la fabrique?

Elle montrait le bâtiment d'où partaient chaque jour pour le front des wagonnets.

Nicolas Kernloos la regarda longtemps avant de répondre, et ce regard était gênant comme s'il pesait ou brûlait.

— Enfin, répondras-tu? reprit-elle impatiemment.

— Femme, dit-il avec douceur, mêle-toi de la maison et ne me demande plus rien.

Du coup, la colère envahit Gertrude. Au risque de se faire arrêter séance tenante par les soldats allemands qui, eux aussi, leur journée finie, rentraient en ville, elle montra les poings à la fabrique, elle maudit son mari, puis, solennellement, lui déclara :

— A partir d'aujourd'hui tu n'es plus mon homme et je ne te parlerai plus.

Il l'avait laissée dire, comme s'il n'avait aucun argument à lui opposer, et quand elle

eut terminé ses invectives, il se contenta de répliquer avec douceur :

— Il ne faut pas se presser de juger.

Ils rentrèrent côte à côte sans échanger un mot. Ainsi vécurent-ils désormais : sous le même toit, elle sans le regarder ni lui parler, et lui se taisant, mais levant sur elle un regard triste dont elle sentait le poids, car au bout d'un instant elle sortait de la pièce.

Le quartier les épiait et même, s'intéressant au conflit, imagina de parier sur la durée ou la rupture du silence. On avait, dans ces jours noirs qui suaient l'ennui et la méfiance, découvert un jeu inédit : Gertrude Kernloos tiendrait-elle sa langue trop bien pendue ou ne la tiendrait-elle pas? Ainsi le chœur interprète-t-il nos misères.

Le dernier jour de la semaine, Nicolas Kernloos voulut remettre sa paie à sa femme. Et cette fois il ouvrit la bouche :

— Tu peux prendre cet argent, déclara-t-il, il est bien gagné.

Gertrude le regarda en face. Elle eut tant de peine, dans son indignation, à garder ses lèvres cousues qu'elle en devint cramoisie comme si elle allait éclater. Une voisine qui passait s'arrêta devant la fenêtre, ayant entendu la voix de Nicolas et déjà escomptant

une réponse pour en colporter la nouvelle. Mais la réponse ne vint pas.

Cependant Mme Kernloos avait pris son mari par le bras et, d'autorité sinon de force, elle le traîna hors du logis, puis dans la rue l'emmena. Ils marchèrent l'un derrière l'autre jusqu'à Notre-Dame-au-delà-de-la-Dyle où ils s'engouffrèrent. Ils traversèrent toute la nef, et Gertrude ne s'arrêta que devant le maître-autel qui est orné de la grande *Cène* de Quellin. Là, elle lâcha Nicolas et lui montra, parmi les disciples assemblés autour du Christ pour le repas divin, Judas le traître, après quoi elle l'abandonna. Nicolas Kernloos ne rentra que très tard dans sa maison. On l'avait vu s'agenouiller, à la place même de son supplice, et y demeurer très longtemps, la tête dans les mains.

Trois semaines succédèrent encore à cette pénible semaine. A l'atelier, Mme Kernloos ne chantait plus. On ne l'entendait plus, ni dans la rue, ni chez elle. Une musique manquait au quartier. La gaieté s'en était allée. Et Mme Kernloos perdait ses belles couleurs, s'alanguissait, dépérissait : de chagrin, disaient les uns, de silence, prétendaient les autres.

Or un lundi matin, comme elle levait son

fer chaud sans plaisir sur le linge à repasser, Mme Kernloos fut toute secouée par l'explosion formidable qui se produisit et fit trembler les murs. Les vitres étaient brisées. Elles l'étaient dans tout le quartier. Les pierres mêmes avaient remué, comme si la ville allait s'effondrer. Certes, on avait entendu le canon à Malines, lors des sorties d'Anvers, quand les troupes belges marchèrent jusqu'aux portes de la ville, contraignant l'ennemi à battre en retraite momentanément. Mais ceci était bien autre chose. Les gros obusiers eux-mêmes n'auraient pas fait ce fracas. Revenus de leur stupeur, les habitants, peu à peu, se hasardaient dans la rue, pour savoir les nouvelles. Il n'y avait qu'une seule explication possible : la fabrique de pyrotechnie avait sauté.

Déjà Mme Kernloos en avait pris le chemin. Elle n'y était pas retournée depuis le jour de la rupture. Si la fabrique avait sauté, son mari n'était plus vivant. Dieu l'avait puni de la trahison. Dieu l'avait puni plus sévèrement que Mme Kernloos.

L'extrémité de la rue était gardée par un cordon de troupes. Mais la vérité avait franchi le barrage. Une rumeur circulait de groupe en groupe : la fabrique était détruite, plus de cent ouvriers militaires avaient péri ; les

quatre civils belges engagés n'avaient pas reparu.

— Et Nicolas Kernloos? interrogea quelqu'un sans apercevoir Gertrude.

— En morceaux, répondit une voix. C'est de son coin qu'est partie l'explosion.

Et les groupes d'approuver aussitôt :

— Justice est faite.

Alors Mme Kernloos comprit :

— Taisez-vous, dit-elle, imbéciles : vous ne savez donc pas pourquoi il était entré à la fabrique?

Et les soldats allemands qui faisaient la haie et qui avaient entendu ce dialogue inintelligible pour eux, car il s'échangeait en flamand, furent tout surpris de voir, dans la foule, les hommes se découvrir et les femmes s'agenouiller là, devant eux, dans la rue, tandis que Mme Kernloos, restée debout, pleurait sur l'homme dont elle avait douté.

II

L'ABSENTE

Peu de jours après l'armistice, Max d'Acquemont, capitaine de réserve aux dragons, obtint, avant d'être libéré, un poste au ministère. Il débarqua dans sa chère ville de Paris, qui lui manquait chaque jour depuis quatre ans et quatre mois, le sourire aux dents et la flamme aux yeux, malgré la nuit de voyage qui l'amenait de Lorraine, et malgré la tristesse humide d'un matin de novembre. Une ombre passait parfois sur son regard, mais il la chassait au plus vite. Sa maîtresse, Mme de Loris, l'avait bien négligé depuis quelque temps, cessant presque de lui écrire, et il lui était revenu de fâcheux bruits sur l'engouement subit de cette amie déjà ancienne pour un aviateur blessé et glorieux. Mais, bah! maintenant qu'il était là, il saurait bien la faire rentrer dans le droit chemin de l'adultère. Et puis, n'y avait-il pas encore, pour le consoler, cette petite

Mme Lubin, qu'il avait rencontrée à Nancy, où elle venait voir un camarade et qui, d'emblée, lui avait manifesté la plus audacieuse sympathie? Comme disait Mme de La Fayette du feu roi François Ier, « il n'avait pas une fidélité exacte pour ses maîtresses ». En attendant ses bonnes fortunes prochaines, il suivait avec joie la rue Spontini, où il aurait le plaisir de surprendre sa femme, cette jolie, et calme, et fidèle Édith, qu'il n'avait pas prévenue de son arrivée. Allons! la vie avait du bon, surtout lorsqu'on a échappé à la mort pendant quatre ans et quatre mois!

La porte de son petit hôtel ouverte, il gagna son cabinet de toilette, prit un bain, s'habilla en civil, non sans quelque recherche, puis il alla frapper à l'appartement de sa femme, en époux consciencieux qui se hâte de montrer sa politesse. Il pensait lui proposer un déjeuner au restaurant pour fêter son retour définitif. Mais l'appartement était vide. Il en ressortit un peu agacé. Et non seulement l'appartement était vide, mais il paraissait inhabité. Tous les meubles étaient rangés en bon ordre, en trop bon ordre. Il avait pris un aspect banal. Des bibelots, des cadres, qui lui donnaient un air intime, une personnalité, avaient disparu. C'était stupéfiant.

Qu'avait-il pu se passer? La dernière lettre d'Édith datait de la veille de l'armistice : elle était toute pareille à toutes les précédentes, pondérée, un peu cérémonieuse, et pleine de foi patriotique. Il s'impatienta contre une absence imprévue ; mais enfin, comme il ne s'était pas annoncé, cette absence avait sans doute une cause. Il sonna la femme de chambre. Ce fut la cuisinière qui se présenta. Aussitôt il la rudoya :

— J'ai appelé Charlotte.

— Charlotte est partie, monsieur...

— Partie pour où?

— Partie avec Madame.

Il voulut paraître renseigné, afin de ne pas être la fable de l'office, et se contenta de répondre :

— Je ne savais pas que Madame l'eût emmenée.

Mais cette réponse le privait de toute indication, le rendait à l'ignorante solitude. Il recommença de tourner dans l'hôtel, ne sachant que devenir. Qu'un hôtel peut être vide, quand la maîtresse de maison en est absente ! Après avoir erré au hasard comme une âme en peine, — et son âme n'était pas seule en peine, — il commença de s'irriter, ce qui est une mauvaise méthode pour mener



une enquête. Puis, comprenant qu'il n'y gagnait rien, il décida de se calmer, et il y parvint. Pourquoi, égaré par un faux amour-propre, avait-il si promptement mis en fuite la cuisinière? Il appela le valet de chambre qui, ayant eu les pieds gelés, avait été renvoyé de l'armée et, dès lors, se reposait chez Monsieur en multipliant les courses en ville. Le valet de chambre n'était pas rentré. Il réussit à mettre le main sur le portier :

— Madame a-t-elle dit quand elle rentrerait avec Charlotte?

— Madame n'a rien dit, monsieur.

— Avait-elle d'importants bagages?

— Tout un déménagement, monsieur...

— Et quel jour est-elle partie?

— Le lendemain de l'armistice, après avoir réglé toutes les dépenses pour ce mois.

— Bien. Je ne vous en demande pas tant.

Max rentra dans l'appartement de sa femme. Il y manquait en effet de nombreux objets dont il n'avait constaté qu'en gros la disparition, dont il remarquait mieux, prévenu, la place vide. Soulevant le buvard qui était en évidence sur le petit bureau, il y trouva enfin une lettre, une lettre cachetée à son adresse. Cette fois, il tenait son explication. Et cependant il hésita avant de rompre

le cachet. Que pouvait-elle bien contenir? Quel singulier secret livrerait-elle, qui donnerait la clé de ce départ, de ce déménagement à la cloche de bois? Et il lut :

Paris, ce 11 novembre 1918.

Monsieur...

— *Monsieur!* Il avait bien lu : *Monsieur.* Sa femme l'appelait *Monsieur.* Il eut le sentiment d'une catastrophe. Sa femme était partie avec un amant : aucun doute ne demeurait possible. La misérable! Il ne songeait point à Mme de Loris, ni à la petite Mme Lubin, ni à tant d'autres, dont il n'avait pas tenu le compte exact. Il était exaspéré. Et il eut toutes les peines du monde à dompter ses nerfs pour s'asseoir et aller jusqu'au bout de cette longue lettre dont la haute écriture régulière remplissait de nombreux feuillets. Cependant il réussit à la lire en son entier, bien qu'elle dût dépasser ce qu'il en pouvait attendre :

Paris, ce 11 novembre 1918.

Monsieur,

Vous m'avez toujours connue ponctuelle et ordonnée et m'avez souvent louée de la bonne tenue de notre maison. Je désire vous laisser

de moi cette opinion jusque dans mon départ. Ce départ est définitif. Dès lors il serait déplaisant de vous lancer en des recherches inutiles, ni de faire de grands éclats dont vous ne tireriez aucun agrément pour votre amour-propre. Mieux vaut annoncer vous-même une séparation à l'amiable. Je vais quitter la France, et vous perdriez votre temps à me poursuivre. Toutes nos affaires sont liquidées. Avec la procuration que vous m'aviez laissée pour la durée de la guerre, et qui me marquait une confiance dont je n'ai point abusé, il m'a été facile de séparer ma fortune de la vôtre. J'ai réalisé la mienne et je l'emporte : elle me suffit. Il ne m'appartient plus de me demander si la vôtre vous suffira.

Il me reste à vous informer des origines de ma résolution. Elles remontent à la première année de la guerre. Il y a quatre ans que j'ai décidé de vous quitter aussitôt cette guerre terminée. Ne m'accusez pas d'une dissimulation qui se pare des plus nobles motifs, et dont vous m'aviez fourni le modèle sans en avoir les mêmes raisons.

Nous étions mariés depuis six ans lorsque vous fûtes mobilisé. Certes, vous n'aviez point réalisé mon rêve de jeune fille. Votre ironie courtoise glaçait mes enthousiasmes. J'avais

imaginé dans le mariage une intimité que je n'y trouvai pas, ou plutôt qui n'était point seulement celle que vous m'imposiez. J'aurais désiré d'être mère et vous souriiez de mes déconvenues. Mais je n'étais pas malheureuse, et même je passais pour fortunée. Vous me laissiez une liberté que m'enviaient mes amies, et le monde apprivoisait mon humeur volontiers sauvage. C'est dans ces conditions que la guerre nous surprit. Vous dûtes partir dès le premier jour. Votre grade d'officier nous imposait cette séparation immédiate. Et même, par un scrupule dont j'ai démêlé plus tard les raisons véritables, vous devançâtes l'appel de quelques heures, malgré mes supplications, la crainte de votre danger m'ayant restitué la plénitude de ma tendresse. Mes adieux furent déchirants, les vôtres furent rapides, polis et condescendants; mais je ne fis pas immédiatement la différence.

Les premiers mois de la guerre, je me retirai à la campagne, dont je mis les terres en valeur. Puis je revins à Paris, pensant réclamer un poste d'infirmière qui me rapprochât de vous. C'est alors que je sus la vérité. Vous eûtes besoin d'une pièce dont vous m'indiquâtes la place exacte dans votre secrétaire, et je fus invitée à vous la rechercher. Soit maladresse de ma

part, soit défaut de votre mémoire, elle n'était pas à la place indiquée et fut d'une découverte malaisée. En remuant vos papiers, je tombai sur des liasses de lettres que je replaçai malgré leur apparence suspecte. Vous m'aviez témoigné une confiance que je ne pouvais tromper. J'ai connu alors la plus perfide tentation de ma vie. Pendant huit jours je suis venue, presque à toute heure, devant le secrétaire, me demandant si je le rouvrirais. J'ai compris que, si l'on ne doit pas succomber aux tentations, il convient de ne s'y point attarder et de ne les point discuter. Je tirai argument de votre confiance même qui ne pouvait rien avoir à me dissimuler, et des risques que vous couriez et qui m'exposaient un jour ou l'autre à accomplir ce que j'allais faire et que vous aviez dû prévoir en partant. Il n'était pas possible que vous ne l'eussiez pas prévu. Je finis donc par déplier ces liasses qui aimantaient mes doigts à distance. Vous voyez que je ne veux point me montrer supérieure à ce que je suis. Il est sans doute d'autres femmes, d'une nature plus haute, qui eussent refermé le secrétaire pour toujours après avoir exécuté les recherches régulières. Il y a dans toute fouille et dans toute lecture des papiers d'autrui quelque chose de bas et de policier qui répugne à la délicatesse. J'ai gardé

cette répugnance en m'y livrant, et, depuis que je m'y suis livrée, j'ai perdu toute une part de l'estime que j'avais pour moi-même.

Cependant cet acte m'a libérée du mensonge. A ce titre je ne saurais le regretter. Ce que je découvris dans le secrétaire, vous pouvez l'imaginer. Ou plutôt je me demande si vous pouvez l'imaginer. Vous êtes de ces hommes qu'un heureux privilège maintient dans le temps présent, à la manière des enfants qui vivent la minute même et passent instantanément à la suivante. Vous ne devez jamais vous souvenir, et je suis sûre qu'à la bataille même vous n'avez pas songé à la mort. Pourquoi aviez-vous gardé toutes ces lettres que vous ne deviez jamais relire, que vous n'avez jamais relues, que vous eussiez détruites soit à la veille de la mobilisation, soit au cours d'une permission, si vous en aviez soupçonné l'importance? Elles vous avaient amusé ou flatté, et c'est pourquoi vous les aviez laissées négligemment s'entasser. Moi, elles m'ont tuée.

Elles ont tué en moi un être de droiture, de confiance, d'élan, de générosité, de tendresse, car j'étais tout cela véritablement. Je me suis survécue, je me survis, mais la femme que je suis est tout autre. Elle est d'un calme qui m'effraie, d'un mépris qui m'épouvante, d'une possession

de soi dont je ne me serais point crue capable. J'apprenais tout d'un coup que vous aviez été l'amant de Mme de L... avant notre mariage et que vous l'étiez redevenu après, moins d'un an après. A elle-même d'ailleurs vous n'avez pas été fidèle. Ce n'est pas dans votre caractère. Vous m'aviez partagée avec ces dames, et vous en laissiez la preuve à ma portée. Ainsi j'étais mariée à quelqu'un que je ne connaissais pas. Je vivais près de lui, dans son ombre, et je l'ignorais. J'ai connu la peur et la honte, et j'ai voulu partir tout de suite, quitter cette odieuse maison qui était la vôtre. Et cependant je suis restée.

Rien n'a été changé entre nous. J'ai continué à vous écrire, comme auparavant, peut-être, sans doute avec plus d'application, mais l'avez-vous seulement remarqué? J'ai continué de vous recevoir à chacune de vos permissions, et même, — triomphant de ma honte et de ma peur, — j'ai cédé à vos désirs, toutes les fois que d'autres soins vous en pouvaient laisser, sans que votre égoïsme se doutât de mon déplaisir. Votre surprise sera grande quand vous lirez cette lettre, car vous ne vous serez aperçu de rien. Mais la connaissance des âmes n'est point votre affaire, et ce n'est pas là ce que vous demandez à vos amours, ou plutôt — pour ne

pas profaner ce mot qui est hors de votre portée — à vos liaisons.

Enfin l'armistice est venu. J'en ai poussé un cri de délivrance, comme si je confondais mon sort avec celui de mon pays. J'avais tenu la promesse que je m'étais faite envers moi-même. Libre, j'étais libre enfin! Ne soupçonnez-vous pas cette promesse? Non, en vérité, vous êtes de ceux à qui il faut tout expliquer des choses du cœur. Si vous étiez un mari déloyal, je vous savais excellent officier. Vos citations en témoignent, et la croix de la Légion d'honneur que vous eûtes sans être blessé. Vous avez eu cette chance de passer dans les pires traverses sans une égratignure. Et vous faites l'admiration de vos hommes par votre sang-froid. Elle vaut mieux que celle de vos maîtresses. A vrai dire, je vous soupçonne d'un manque d'imagination qui, vous empêchant de croire au danger et à la mort, vous laisse la plénitude de vos dons de chasseur. Le danger et la mort, vous les abandonnez aux autres, comme l'amour et le sentiment. Eh bien, je n'ai pas voulu diminuer votre valeur militaire, — la seule que je vous connusse, — en vous affaiblissant de mes plaintes, de mes reproches, de mon abandon, et surtout de la pensée que vous aviez pu vous tromper sur vous-même en me trompant. Votre

force venait de votre puissance d'oubli, de votre égoïsme, de votre inconscience. Il convenait de vous la laisser. Je vous l'ai laissée. Mais, pour obtenir de moi cette hypocrisie, il fallait lui fixer un terme. Ce terme, c'était précisément la paix, où vous n'auriez plus besoin de maintenir cette inconscience. Les onze coups de onze heures qui fixaient l'armistice ont sonné. Je ne suis plus à vous. Et je puis enfin vous dire que je n'ai pour vous que du dégoût.

Edith DE PROVENCHÈRE.

Ayant achevé sa lecture, Max d'Acquemont s'aperçut qu'il préférait sa femme à ses maîtresses. Après quoi, pour ne pas approfondir ce secret, il s'en fut chez Mme de Loris. Mais Mme de Loris était au chevet de son aviateur. Il courut chez Mme Lubin. Elle était encore à Nancy, et il savait pourquoi. Il rentra chez lui, ouvrit son secrétaire et brûla sans les relire toutes les lettres qu'il avait gardées. Ce geste accompli, il conçut des doutes sur sa supériorité de séducteur. Sa femme avait raison : il avait perdu sa force avec son inconscience, et cette perte était irréparable.

III

LA CONSULTATION

— Profession?

— Avocat.

— Age?

— Cinquante-six ans.

— Vous travaillez beaucoup?

— Tout le jour, et souvent la nuit.

Sur cette réponse, où il pouvait se reconnaître lui-même, le docteur Baron, spécialiste réputé pour toutes les maladies du système nerveux, considéra avec sympathie ce client qu'il interrogeait, après le minutieux examen, et, bavard, se lança dans les commentaires :

— Oui, nous travaillons trop. Je parle des intellectuels. On ne joue pas impunément avec son cerveau. Cela est contraire à la production même, à l'invention. Il faut, pour rechercher et trouver, des cellules neuves. Une idée cueillie à la promenade par un poète ou un savant peut servir mieux l'humanité

que tous les efforts accumulés pendant des années dans nos cabinets surchauffés. Mais vous verrez que notre régime égalitaire empêchera cete idée de naître et l'humanité de se réjouir ou de progresser. Cependant, nous donnons, nous autres, l'exemple aux ouvriers. Les huit heures ne nous suffisent guère. Mais le travail manuel, surtout à l'air libre, conserve. Guillaume II se porte mieux depuis qu'il scie du bois en Hollande pour son plaisir. Tandis que le travail intellectuel épuise. Vous souriez. Vous n'avez donc pas remarqué que les médecins parlent plus abondamment que les avocats?

— Et mieux. Je vous écoute, docteur : vous plaidez pour nous.

— C'est une cause mauvaise. Je me résume : organisme sain, pas de tares physiologiques, mais la machine est usée. Vous venez bien tard me consulter. Vous êtes menacé ; il faut vous arrêter.

— Dans quelques années.

— Non, immédiatement.

— Longtemps?

— Un an au moins.

— Docteur, vous plaisantez. On ne suspend tout de même pas la vie. J'ai deux filles en âge d'être mariées, un fils en âge d'entrer

en carrière, une femme qui ignore la valeur de l'argent, une clientèle sûre et confiante. Pour doter mes filles, pour établir mon fils, il faut une façade. Et cette façade, c'est ma carrière. Si je suis malade, si l'on me sait malade, cette façade s'écroule.

— Et si vous mouriez?

— Cela, c'est autre chose : c'est l'accident. L'accident n'a pas besoin d'explications.

— Vous me demandez mon avis : je vous le donne. Au prix de douze bons mois de repos à la campagne, votre système nerveux peut encore se reconstituer. Tout autre remède ne sera que palliatif.

— Je me contenterai des palliatifs.

— Faites-vous aider dans votre métier.

— On ne peut guère se faire aider.

Une fois encore, le grand docteur fut frappé de la réflexion :

— C'est vrai. Il n'y a plus de disciples en France parce qu'il n'y a plus de hiérarchie intellectuelle. L'élève se croit l'égal de son maître et veut prendre sa place. Vos stagiaires vous guettent, et mes internes m'épient. A la moindre défaillance nous serons frappés. Et cependant, je ne vois que le repos dans votre cas.

— Je me reposerai huit jours, je vous le promets.

— Ce sera de quoi tenir deux mois.

— Et vos palliatifs?

— Voici.

— Combien durerai-je? demanda, toujours avec son clair sourire, l'avocat Rambeau, se levant pour prendre congé.

— L'organisme est sain, je vous l'ai dit, et la nature est illogique : on ne peut savoir.

— Vous voyez bien.

— Ne vous y fiez pas.

La résistance de son client avait arraché au médecin cette riposte, qu'il voulut aussitôt rattraper :

— J'exagère pour vous décider. Vous vous reposerez.

M. Rambeau le regarda bien en face :

— Pas plus que vous, docteur. Voyons, vous savez bien que vous me demandez l'impossible.

Et il sortit. Bien qu'il fût très las, il ne héla pas de voiture et prit à pas lents le chemin du retour. De la place de la Madeleine, il descendit la rue Royale, traversa la place de la Concorde, entra dans le jardin des Tuileries. Il s'assit sur un banc pour y mieux suivre sa méditation, et boutonna son manteau, se découvrant en moiteur rien que pour avoir marché quinze ou vingt minutes. Mais il

avait perdu l'habitude de l'effort physique. Tout à l'heure, il achèverait le parcours. Il habitait sur la rive gauche, rue de Lille, un étage d'un vieil hôtel. Les passants, autour de lui, se hâtaient. Sans doute allait-on fermer les grilles. Les soirs, en mars, sont déjà longs, mais il commençait de se faire tard. C'était une fin de jour nuageux qui s'éclaircissait dans un ciel presque subitement rose.

Indifférent à cet éclat tardif comme au mouvement de retraite, M. Rambeau reprenait intérieurement le diagnostic du grand médecin. Il en pesait les preuves, il en admettait les conclusions, en homme qui fait son métier d'homme avec courage et qui pratique envers soi-même cette franchise dont nous n'usons guère qu'envers les autres. Jugé et condamné : ainsi résuma-t-il son cas sous une forme brève et professionnelle. Il durerait quelques mois, peut-être deux ou trois ans, et sûrement davantage, avec de l'hygiène, des remèdes, des précautions. Puisqu'il était averti, il prendrait garde. Deux ou trois ans, et peut-être moins. Le temps, en somme, d'établir ses enfants, d'arranger l'existence de sa femme. Une assurance sur la vie, assez importante, prise récemment un jour de dépression, l'y aiderait ; mais cette assurance,

qui exigeait de grosses annuités, resserrait encore la chaîne qui le ligotait.

Se reposer un an : il en avait de bonnes, le docteur ! Comme si l'on pouvait se reposer ! Il n'y a que les fainéants qui se reposent. Ils en ont la recette et la gardent précieusement pour eux. Ce sont les mêmes qui se reposent toute la vie, et les mêmes qui travaillent toute leur vie, mais l'on ne passe jamais d'un clan dans l'autre. Un avocat, un médecin, un professeur, un directeur d'usine, un chef d'entreprise ne se reposent pas. Ils sont remplacés, comme s'ils étaient morts. Le repos, c'est la mort anticipée.

Il songea à ses principaux clients apprenant que leur avocat se reposerait un an. Il crut les entendre crier à la trahison, à l'abus de confiance, et il leur donna raison. Il imagina l'étonnement, l'incrédulité, la révolte de sa femme et de ses enfants à la nouvelle qu'il les emmenait pour un an à la campagne et qu'il abandonnait pour ce congé sa profession. On se soumettrait peut-être extérieurement, mais comme on l'accuserait tout bas d'égoïsme ! Et quels mauvais bruits ne feraient pas courir ses relations sur cette disparition subite équivalant à une fuite ou à une désertion?

Puis sa mémoire lui représenta une pro-

priété au bord d'un lac, visitée et marchandée pendant une courte villégiature : une petite maison bien exposée au soleil, avec un grand jardin, à mi-côte d'une colline à pente douce : la chasse, la pêche, les promenades. La vie y coulerait sans bruit et peut-être les jours oublieraient-ils de se compter. Il se complut dans cette églogue dont le gardien le vint tirer en lui signifiant un ordre de prompt départ. Les grilles des Tuileries se fermaient.

Traînant le pas, il gagna la porte de sortie, traversa la Seine où se reflétaient déjà les lumières, prit sa rue de Lille emplie de ténèbres. Et il connut la peur de s'être refroidi en méditant sur un banc de jardin public. Décidément, il n'était pas fait pour la vie au grand air. En chambre, il durerait plus longtemps, comme ces plantes qui ne fleurissent qu'en serre chaude.

Avant de rejoindre les siens pour le repas du soir, il voulut, poussé par un impérieux instinct, rentrer dans son cabinet de travail, comme s'il y devait trouver plus de sécurité. Sur la table en désordre, les dossiers étalés déversaient leurs pièces. Et il connut une joie secrète à retrouver ces témoins de son labeur quotidien. Là, il échafaudait, comme des constructions logiques, ses consultations,

ses plaidoiries selon une méthode d'argumentation héritée des belles traditions de notre droit français. Là, il poursuivait la vérité juridique avec obstination. Là, il servait l'ordre et la raison, conseiller vigilant et plein de droiture, tacticien expert qui évitait les mauvais combats et les traquenards. Il avait bien fait de passer par là. Tout s'éclairait maintenant à ses yeux. Son travail était son véritable ami, son confident, son soutien. Il lui devait la meilleure part de sa vie, la consolation de ces amours inachevées ou incomplètes et de ces ambitions déçues qui sont au fond de tous les cœurs humains, et l'oubli, l'oubli profond, l'oubli heureux et momentané de l'argent, des choses matérielles, des soucis quotidiens, des petitesses, des vilenies, des jalousies. Le travail : il n'avait rien aimé davantage. Il se perdrait en lui, et du travail il glisserait un jour, tout doucement, dans la mort, cet autre oubli, mais définitif. Et c'était cela qu'on avait voulu lui ravir, c'était cela dont on avait prétendu le priver ! Que ferait-il sans son travail? Comme la plupart des autres hommes, il n'était bon qu'à travailler.

Rasséréné, il rejoignit sa famille qui l'attendait au salon. Ses filles avaient prié des

jeunes gens à dîner, et son fils des jeunes filles.

— Vous êtes en retard, remarqua sa femme.

— Comme tu as bonne mine, papa! s'exclamèrent ses filles.

— Tu rajeunis, compléta son fils.

— Cependant, expliqua-t-il, je sors de chez le médecin.

— Vous êtes donc malade? interrogea sa femme surprise. Et que vous a-t-il ordonné?

— Le repos.

Il fit des yeux le tour de ce salon luxueux et chaud qu'embaumaient les premières fleurs de printemps, de la salle à manger qu'on apercevait par le vitrage ouvert et dont la cristallerie recevait les feux assourdis de la suspension électrique en forme de vasque d'albâtre, et des convives qui l'interrogeaient du regard, vaguement impressionnés.

— Le repos : nous en avons tous besoin, déclara l'une des jeunes filles invitées. Nous avons dansé presque tous les jours depuis le 1er janvier.

Cette réflexion dissipa le malaise qui commençait de s'installer, remit les choses au point.

— Et pour combien de temps? demanda-t-on, presque en riant.

M. Rambeau prit son parti. C'étaient les risques de son métier d'homme :

— Huit jours.

On respira.

— Vous en avez de la chance, opina sa femme, comme le maître d'hôtel annonçait qu'elle était servie.



IV

LA TABLE VOISINE

Le décor est une auberge de campagne, dans un bourg assez opulent qui est presque à la frontière de la Savoie et du Dauphiné, au pied des montagnes qui ferment le massif de la Grande Chartreuse du côté de la vallée de l'Isère. C'est une auberge cossue, réputée pour sa cuisine. Le fait est qu'on y mange des gratins de pommes de terre à la dauphinoise, c'est-à-dire avec une béchamelle bien liée, des truites de torrent à la marinière, et des poulets rôtis fraternellement avec du gibier qui leur donne son montant, le tout à se pourlécher les badigoinces, comme dit Rabelais. On vous offre ce qu'on a. Vous n'êtes pas admis à commander votre menu, comme il arrive dans les gargottes. Non, on vous propose deux ou trois plats bien apprêtés, et c'est tout. Mais vous avez le choix entre deux repas, l'un à cinq francs, l'autre à huit, tous deux avec le vin. Ce n'est pas

cher, comme vous voyez.» La cuisine est à côté, et vous pouvez y entrer : vous constaterez que tout s'y passe loyalement. Le poulet rôti dans le jus d'alouette est réservé aux dîneurs à huit francs. Les autres se contentent de bœuf bouilli, de poisson et de pommes de terre. Nous descendions de la montagne avec un grand appétit : nous fûmes admis aux délices de la volaille.

Or, tandis que nous dégustions les hors-d'œuvre, un couple s'installa à la table voisine, non sans un grand concours de cérémonies, de mines, de saluts, de protocoles. On l'eût dit échappé d'une chaise à porteurs. A eux deux ils devaient bien avoir un siècle et demi, mais il fallait le découvrir sous l'art et sous le fard. Elle était peinte avec un soin extrême, les cheveux roux sous un toquet, les lèvres rouges, les joues émaillées, s'interdisant le rire qui eût fendu l'émail, n'autorisant qu'un petit sourire pointu. Cependant on ne pouvait s'y tromper : la vieillesse se marquait aux rigoles du cou, au tour des yeux, aux coins de la bouche. Mais la lutte, même avec la défaite, est émouvante. Elle défit sa fourrure, qui était râpée, pour exhiber une robe claire et courte, à la mode, livrant les bas à jour sur des jambes d'échassier. De loin, sa

toilette pouvait faire illusion. De près, toutes ses couleurs en cachaient mal la vétusté. Lui, pareillement vermillonné, une rose à la boutonnière — une pauvre petite rose d'arrière-saison aux pétales trop lourds, — un gilet à fleurs sous le veston trop luisant, et ramenant en tire-bouchon une longue mèche peu fournie destinée à dissimuler une calvitie trop évidente, multipliait les grâces et les politesses. Ils parlaient à voix haute, comme si la salle leur appartenait, ou comme s'ils étaient en représentation.

— Quel ennui, chère amie, que cette absence de la marquise !

— Elle nous eût si bien accueillis dans son château.

Nous comprîmes qu'ils étaient allés s'inviter chez quelque voisine de marque et qu'ils revenaient bredouilles.

Cependant il l'avait prise par la main pour l'installer à sa place, et même il baisa cette main avant de la quitter. Le propriétaire de l'auberge qui fait fonction de maître d'hôtel, volontiers familier avec ses clients, s'était approché avec déférence. S'étant laissé prendre aux apparences, il pensait avoir affaire à des personnages considérables. Il proposa les deux menus, en insistant sur le

plus cher, et en criant les prix sans vergogne. Le couple en parut effaré, scandalisé : ces questions d'argent se traitent d'habitude en secret, en catimini, en tapinois : on vous présente l'addition, pliée en deux, afin que personne n'en sache le montant, personne hormis le payeur qui, même, doit à peine le regarder, d'un coup d'œil furtif, avant de sortir en hâte un billet imposant qu'il a l'air d'abandonner négligemment. Fi ! quelle grossièreté que d'afficher les prix ! Déjà elle avançait une petite bouche pour déclarer qu'elle n'avait pas faim. Il l'approuva aussitôt.

Le premier menu leur suffirait.

Ils le dévorèrent. Les hors-d'œuvre disparurent comme par enchantement. Les arêtes du poisson accusèrent seules ses funérailles. Pas une carotte ne demeura sur le plat du bœuf bouilli qui fut absorbé en entier. Le gratin de pommes de terre fut nettoyé. Du fromage et des fruits il ne resta qu'un amas insignifiant de croûtes et de pelures. Mais il n'est pas exact de dire qu'ils dévorèrent. Ils causaient avec une certaine animation un peu affectée de leurs relations mondaines. Force personnes titrées comparaissaient, faisaient trois petits tours et s'en allaient : on eût dit un théâtre de marionnettes. Et pendant ce

défilé, dans la coulisse s'accomplissaient les rites vulgaires de la nutrition. C'étaient là des gestes sans importance, qui ne méritaient nullement de retenir l'attention, qui devaient passer inaperçus. Tout de même, en un clin d'œil, les assiettes se désemplissaient, et l'on pouvait se demander par quel tour de prestidigitation. Les portions étaient abondantes. On avait l'air de les dédaigner : on en découpait un petit morceau pour la forme. Et il se trouvait que le reste avait suivi et que le plat était vide, on ne savait comment. Jamais je n'ai vu manger autant avec un air si dégoûté. Encore ai-je surpris des regards de concupiscence jetés sur le poulet qui nous fut servi. Nous en eussions offert une aile volontiers, mais le reste se fût volatilisé. Chaque convive a droit à sa bouteille. Le vin est ordinaire, mais il a un bon goût de raisin. Les deux bouteilles furent mises à sec. Après quoi, l'addition fut réclamée.

— Il n'y a pas d'addition, fit le propriétaire devenu hostile. Donnez chacun cent sous.

Le mari sortit un billet de dix francs qu'il tint avec ostentation entre le pouce et l'index comme s'il s'agissait d'une coupure de mille, et le déposa avec autorité sur une assiette.

— Faut-il laisser un pourboire? demanda-t-il à mi-voix à sa compagne.

— Puisque c'est le propriétaire, répliqua celle-ci avec étonnement, comme si l'on venait de lui adresser une question indélicate.

Et profitant de cette circonstance, ils s'en tinrent au prix tout nu. Après quoi, avec le même cérémonial ils se levèrent de table, lui la tenant par la main, comme s'ils allaient danser un menuet. Et ils avaient l'air de personnages de Watteau devenus très vieux sous leur fard de jeunesse et très pauvres sous leurs atours, mais ayant conservé intacts leurs préjugés du monde et leur politesse.

*
* *

Ils furent instantanément remplacés par une troupe noire et avide qui guettait leur place depuis un moment et, sur le seuil, s'impatientait de leur retard. C'étaient quatre ouvriers décidés à s'offrir un bon gueuleton. Ils avaient dû, en attendant, absorber force apéritifs. Ils commandèrent sans hésiter le menu supérieur et ils réclamèrent du vin mousseux. Il n'y avait pas de champagne, mais un Saint-Péray appréciable. Et les voilà attablés avec des gesticulations et des cris.

A eux aussi la salle appartient. On dirait qu'ils vont tout engloutir, et je remarque avec stupéfaction que les plats sont moins bien nettoyés que précédemment. Ils ont droit au poulet. Mais ils se heurtent dans des discussions sociales. L'un d'eux appelle de tous ses vœux l'ère du peuple qui fera fleurir enfin l'égalité. Mais un autre le coupe sans façon :

— Des blagues !

— Eh !

— Des blagues, te dis-je. Il n'y a qu'un système, et c'est le même pour tous, et il a toujours été appliqué, et il le sera toujours. Par toi, par moi, par les autres, par tout le monde, quoi.

On réclame ce système qui doit être la panacée universelle. Il ne se fait nullement prier pour en livrer le secret :

— Mon système, c'est moi.

— Comment, c'est toi?

— Mais parfaitement, c'est moi. Il n'y a que moi. Moi d'abord, et je me f... des autres. Et toi qui parles, tu fais comme moi, tu penses à toi. En haut, en bas, tout le monde est pareil. Chacun pour soi, tous bolchevistes.

A tour de rôle, les autres le secouent, le rudoient, le réfutent ou le croient réfuter. L'individu doit se subordonner à la société.

C'est la société qui fixe à l'individu sa part.

— Qui lui fixe sa part? Tu réclames la tienne, tu ne t'occupes pas de celle des autres. Le patron veut tout garder, l'ouvrier veut tout prendre. Tous pareils, te dis-je, tous bolchevistes.

La discussion continue, au point qu'ils en oublient, non de boire, mais de manger. Ils ont abandonné toute hypocrisie, soit physique, soit morale. Ils ont maintenant les doigts pleins de jus de poulet, et la parole pleine de sang bourgeois. Mais une voix domine le tumulte, celle de l'ivrogne qui répète obstinément sa formule :

— Moi, moi, te dis-je. Et tous bolchevistes.

Un enfant — l'enfant de l'un d'eux — s'est approché de la table. Aussitôt on l'assied, on lui sert du poulet et même l'un ou l'autre, sans façon, en retire un morceau de son assiette pour le poser sur l'assiette du gosse.

— Dis donc, le chacun pour soi, il me semble que tu donnes au mioche.

— Les enfants, ça fait partie de soi.

— Et les chiens?

En effet, un chien s'est installé au pied de la table, et n'est pas oublié.

— Les chiens aussi.

— Et les camarades? réclame un pauvre

diable tout en os qui vient d'entrer. Ça sent bon ici.

— Mets-toi là : je t'invite.

C'est un éclopé de la guerre : on le devine et ils le crient, car ils ne sont pas secrets.

Il y a des fissures dans la théorie du bolcheviste, comme dans toutes les théories d'ailleurs. Et nous sommes partis sur ce contraste offert par la table voisine.

V

L'ATTENTE

Non, vraiment, on ne pouvait laisser plus longtemps cette pauvre Mme Silvère dans le doute, puisqu'elle s'obstinait, toute seule, et contre la raison, à ne pas croire au décès de son mari. Tout le quartier s'était mis d'accord, sous l'autorité de M. Bourganeuf, l'agent d'assurances qui menait le chœur, voyant par profession beaucoup de gens pour leur annoncer des catastrophes telles que les accidents, les incendies et, plus spécialement, la perte de la vie.

— C'est presque un scandale, avait-il déclaré : elle a refusé de porter le deuil.

— Par économie, approuva une ménagère.

— Par ladrerie, corrigea un tailleur.

— Mais, reprit M. Bourganeuf, il faut un témoin. J'en fais mon affaire.

Cette pauvre Mme Silvère ne soupçonnait pas l'orage qui s'amassait au-dessus ou au-dessous d'elle. Elle vivait, toute frêle, toute

mince et toute tendue, dans un sentiment unique, dans une pensée unique : elle attendait son mari.

Le ménage Silvère était, avant la guerre, la fable de la ville pour ses petites mines amoureuses et surannées. Lui, Alexandre, donnait des leçons de musique aux débutants. On lui confiait les enfants à cause de sa patience, de sa douceur, de sa politesse. Il obtenait d'eux ce que les meilleurs professeurs n'en tiraient point. Il avait pour son art une telle ferveur qu'il la rendait contagieuse. Et si les élèves lui montraient de l'impertinence, il se défendait si peu que sa faiblesse même lui servait de protection. Elle, Mélanie, confectionnait de ses doigts agiles de savants ouvrages de broderie. De loin ils touchaient à l'art tous les deux et leurs esprits, modestes comme leurs goûts, étaient au même diapason.

Le travail chez soi est mal rétribué, on n'a jamais su pourquoi, — ou plutôt il le faudrait demander aux intermédiaires qui en vivent largement, — mais, à force d'agiter habilement ses mains, Mme Silvère en retirait quelque profit qu'elle remettait fièrement à son mari tout ému. Les jours qu'elle recevait ses gains légers étaient l'occasion de tendres querelles, lui exigeant qu'elle les

gardât, elle suppliant qu'ils fissent partie du fonds commun, et pour finir on achetait un gâteau.

Ils avaient eu une petite fille, Hortense, qui était venue au monde péniblement et n'y était restée que dix mois, assez pour leur laisser un souvenir qui les attendrissait. L'enfant n'avait presque jamais pleuré ; quand elle commençait de rider et contracter sa petite figure en vue de la scène à faire, son père aussitôt prenait son violon et lui donnait un concert : les cris s'arrêtaient instantanément. — Elle sera musicienne, affirmait-il, tout illuminé, à sa femme. Ou bien l'enfant suivait avec un intérêt amusé le mouvement des doigts maternels qui couraient sur la broderie. Quand elle ne fut plus là, ses parents continuèrent de l'évoquer.

— Elle aurait quatre ans, disait l'un.

— Quatre ans et cinq jours, rectifiait l'autre.

Elle aurait eu quatre ans, six mois et treize jours, quand la guerre éclata. Alexandre Silvère était mobilisé dans un régiment d'infanterie. Il était mieux fait pour calmer les enfants que pour abattre les hommes, mais le devoir était le devoir. Ni lui ni sa femme ne songeaient à le discuter. Les choses de la politique se passaient sur un autre plan. Ils

n'y avaient pas accès et n'y avaient jamais réfléchi. Mais puisque le pays l'exigeait, ils obéissaient. Ils obéirent, le cœur en lambeaux, comme ils avaient obéi au destin quand ils avaient accompagné le convoi de leur petite fille. Il y a des malheurs dans l'air qui viennent tomber sur les épaules des hommes. Elle voulut aller avec lui à la gare, et le départ se passa bien. Il faisait le brave, elle se tenait. Ils se dirent au revoir, devant le monde, sans pleurer. Leur misère était au dedans. A quoi bon en faire part aux voisins? Et d'ailleurs, dans le grand péril national, chacun avait la sienne.

Elle reçut un paquet de lettres à la fois, à la fin du mois d'août. Il ne se plaignait de rien et il avait confiance. Elle savait le lire : elle devina ses douleurs. Puis une lettre vint encore après la bataille de la Marne. Puis plus rien. Il était porté : disparu. Disparu, cela ne veut pas dire mort. Et les mois passèrent. Elle mettait habituellement des robes de couleur sombre : elle continua de les mettre, mais n'y ajouta aucun insigne de deuil, aucun voile.

— Ma pauvre madame Silvère ! insistaient les voisines, il n'y a plus d'espoir.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Un

disparu n'est pas un mort. S'il était mort, on le saurait.

Elle brodait toujours, de ses doigts experts, un peu plus maigres, un peu plus froids. Elle tenait sa maison, comme autrefois, en l'attendant. Elle fréquentait un peu plus l'église. Mais rien n'était changé dans sa vie extérieure, ni dans son humeur toujours calme, toujours conciliante, toujours harmonieuse.

Ce calme et cette égalité d'humeur, après avoir provoqué l'admiration du quartier, commencèrent de l'exaspérer. Cette femme ne sentait rien. Ah ! son homme avait bien fait de ne pas revenir. On les croit pleines de tendresse, et elles sont aussi indifférentes que les souches des arbres coupés ! Cependant elle trouvait encore des défenseurs :

— Elle n'a pas tort, voyez-vous. Je connais un soldat qui n'avait pas donné de ses nouvelles depuis deux ans et qui, pourtant, vivait au fond des prisons d'Allemagne.

— Oui, la femme du boucher s'était remariée après dix-huit mois, et voilà que son mari, un beau jour, est revenu.

— Un beau jour?

— Enfin un jour. Elle attendait un enfant de l'autre. Ça a fait vilain, parce qu'il

réclamait la boutique. La femme, encore, il s'en serait privé.

— On ne saurait être trop patient...

Mais la patience, elle-même, a un terme. Après l'armistice, Mme Silvère perdit ses derniers partisans. Ne sachant pas l'intérêt dont elle était l'objet, elle ne pouvait pas s'en douter. La femme du tailleur engagea les hostilités d'une voix doucereuse :

— Eh bien, madame Silvère, cette fois je vous plains de tout mon cœur.

— Et de quoi me plaignez-vous, madame Rondin?

— Ce bon M. Silvère, il n'y a plus d'espoir qu'il revienne. Et vous voilà veuve définitivement.

— Vous vous trompez, madame Rondin. Tous les prisonniers ne sont pas revenus.

— Ils sont tous rentrés, madame Silvère, et par ordre du gouvernement.

— Il y en a encore dans les prisons. Ils y sont bien cachés et on ne le sait pas. Dans quel état doit être mon homme!

— Mais pourquoi l'aurait-on gardé?

Mme Silvère hésita, et prenant un air mystérieux, elle finit par confier à sa voisine :

— Dans ce pays-là ils sont tous musi-

ciens. Alors, vous comprenez, on l'aura gardé par jalousie.

Mme Rondin colporta aussitôt le propos, et l'on tint Mme Silvère pour folle.

— Ce n'est pas une folle, soutenait pourtant M. Bourganeuf. Elle a quelque arrière-pensée.

Mais il fallut renoncer à cette explication. Mme Silvère ne sortait guère de chez elle que pour se rendre à l'église. Elle ne fréquentait aucun homme et, bien qu'elle eût gardé quelque charme dans le chagrin, elle ne cherchait ni à plaire ni à déplaire.

— Une telle attitude, conclut alors M. Bourganeuf désappointé et dont la psychologie, réputée pourtant, était en défaut, une telle attitude est inadmissible. Une veuve est une veuve. On n'attend plus son mari après cinq ans.

On aurait pu lui objecter, il est vrai, que Mme Silvère était libre d'agir à sa guise, et que son attitude, ne dérangeant personne, ne regardait personne. Mais c'est là un argument qui ne saurait être pris au sérieux dans une petite ville où l'existence de chacun se compose pour une bonne part de celle des voisins et de tout le quartier. Mme Silvère se permettait de choquer l'opinion générale sans

en avoir souci, et il y avait là une obstination intolérable en effet. Des conciliabules se tinrent dans les cafés et, sous l'impulsion énergique de l'agent d'assurances, il fut décidé qu'on rechercherait les preuves du décès de M. Silvère. Ces preuves, en raison du temps écoulé, étaient difficiles à rassembler, mais on ne reculerait devant aucun effort. M. Bourganeuf, muni du numéro du régiment où le musicien avait servi, entra en campagne. Il s'adressa au dépôt dont il reçut en réponse la mention qui avait déjà été envoyée à Mme Silvère après la bataille de la Marne : *disparu*. Furieux, comme s'il était berné personnellement, il accusa d'incurie l'administration militaire et finit par provoquer une enquête. L'enquête constata la disparition du soldat Alexandre Silvère devant les falaises de l'Aisne attaquées sans succès par le 18e corps après la Marne. Le corps n'avait pas été retrouvé ; la mort, ni la blessure mortelle n'avaient été constatées par les camarades. De ces résultats médiocres Mme Silvère, *la veuve*, n'était pas informée. Elle continuait de vivre chez elle, retirée, douce et paisible, et M. Bourganeuf, quand il la rencontrait — ce qui lui arrivait fréquemment, car il la guettait, — s'imaginait qu'elle le narguait.

— J'en aurai le cœur net, assura-t-il à ses partisans qui étaient nombreux mais dont quelques-uns s'amusaient de ses déconvenues, ce qui achevait de l'irriter et l'exciter.

Il aurait abandonné la lutte qu'il avait entreprise, où il ne rencontrait d'ailleurs pas d'adversaire, s'il n'avait intéressé tout le quartier à ses recherches et au but qu'il poursuivait. Son amour-propre était en jeu : il ne pouvait plus renoncer. Ne défendait-il pas la vérité?

Un jour, enfin, après des mois et après des manœuvres de toutes sortes, M. Bourganeuf mit la main sur un camarade de Silvère qui avait pris part au même combat. Pourquoi celui-là n'avait-il pas été interrogé? Blessé à côté du musicien qu'il avait vu tomber, le crâne fendu par un éclat d'obus, il avait pu rejoindre son régiment. Évacué, transporté d'un hôpital dans l'autre, opéré, réopéré, convalescent, guéri, il avait été expédié à Salonique et, naturellement, n'avait plus entendu parler de rien. Cette fois, M. Bourganeuf triomphait : il avait un témoin oculaire. Et le quartier fut prévenu. La dernière, Mme Silvère fut avisée qu'un soldat la viendrait voir pour lui porter des nouvelles de son mari. Et le soldat vint en effet, conduit

par M. Bourganeuf, vêtu de deuil, important et solennel, et suivi de tous les voisins qui, dans la rue, attendraient le résultat.

Quand la tête du cortège pénétra chez elle, elle brodait à son habitude et ses doigts légers, ses doigts pâles couraient sur la dentelle. Elle accueillit ces messieurs avec sa douceur polie et les fit asseoir. Au militaire qui avait rapporté d'Orient un teint jaune et bilieux, elle offrit un verre d'une eau-de-noix qu'elle fabriquait elle-même. M. Bourganeuf, sobre et concentré, avait refusé. Le soldat, embarrassé mais aiguillonné par le récit, finit par raconter la bataille. On était parti ensemble, côte à côte, et voilà que tout à coup il s'est trouvé seul. Il regarde : son copain Silvère gît sur le sol, la tête ouverte.

— Mais il n'était pas mort, affirma de sa voix menue Mme Silvère qui avait suivi passionnément le récit.

Les doigts agiles s'étaient arrêtés. Ils étaient si blancs, si minces qu'ils ne semblaient plus vivants. Le soldat regarda cette femme. Le visage, comme les doigts, était décoloré, sauf une petite flamme dans les yeux. Eut-il peur, après tant de spectacles d'horreur qu'il avait vus, de voir encore tout à coup cette petite flamme, si petite,

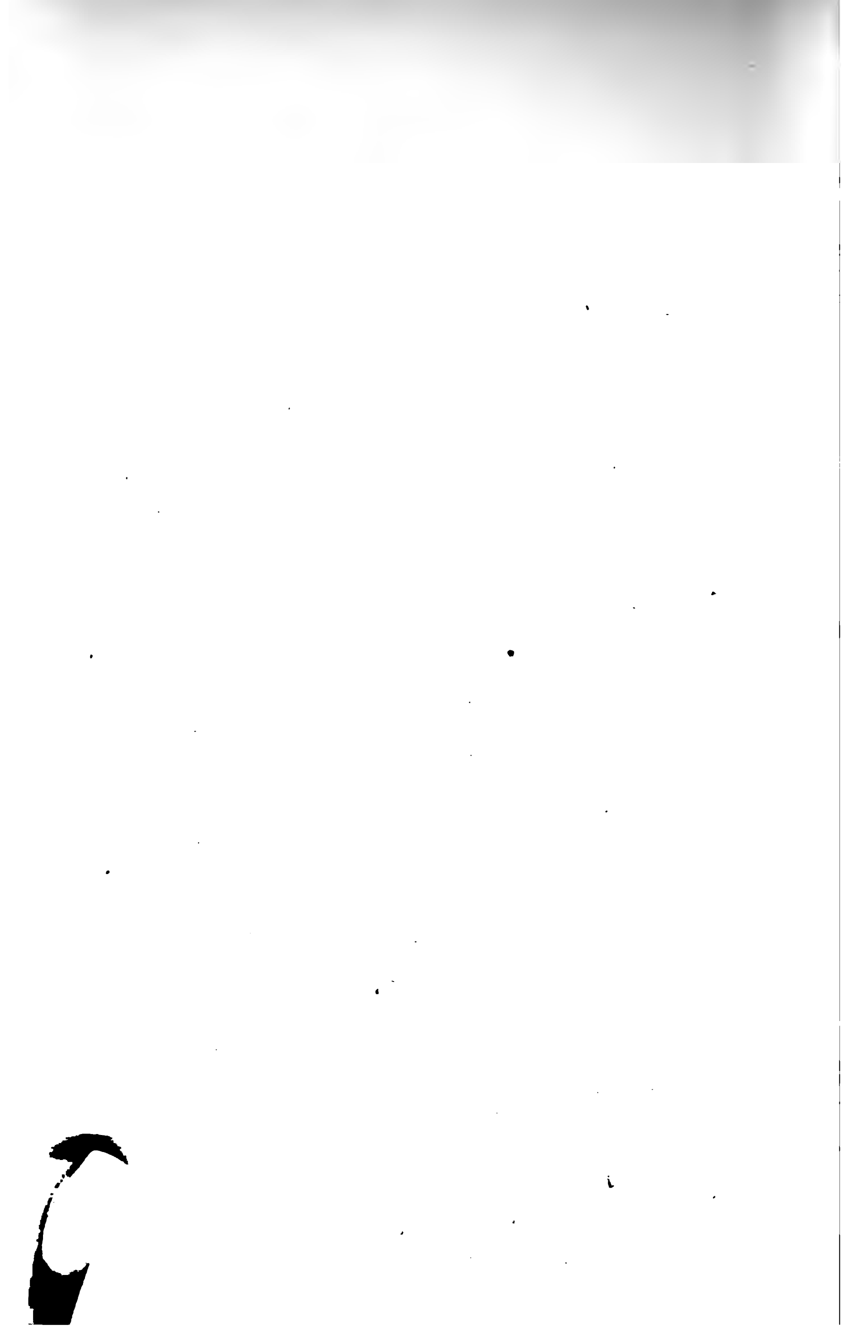
s'éteindre? Il donna un coup de poing sur la table :

— Tonnerre de Dieu, la petite mère, bien sûr que non qu'il n'est pas mort.

— Je le savais, approuva-t-elle simplement.

Et les doigts pâles recommencèrent de s'agiter.

Honteux, M. Bourganeuf dut affronter les quolibets du quartier. Ils ne lui furent pas épargnés.



VI

LES DEUX VEUVES

Parmi les veuves de la guerre, il en était deux dans la ville — la petite ville — qu'on prit l'habitude d'opposer l'une à l'autre en toute occasion, non pour leur physique, bien que, jolies toutes deux, l'une fût blonde et l'autre brune, mais parce que, dans le goût public pour la simplification, l'une représentait le type de la veuve inconsolable et l'autre le type de la veuve — non pas joyeuse — prête du moins à convoler en secondes noces.

La première, Mme Sermaize, avait fait un grand et juste vacarme en apprenant le décès de son mari : après une crise de nerfs, elle refusa toute nourriture pendant plus de vingt-quatre heures.

— Pourvu qu'elle n'en meure pas? se demandèrent avec inquiétude les voisines qui la veillaient à tour de rôle et qui avaient bien soin d'écarter d'elle tout instrument tranchant

ou même contondant, tels que ciseaux, couteau, marteau avec quoi elle aurait pu « se faire périr ».

Le quartier était informé, presque heure par heure, de son état, de sa température, des remèdes qu'elle prenait et du bouillon qu'elle avalait, presque de force, où l'on glissait traîtreusement un jaune d'œuf pour la mieux alimenter. L'imagination aidant, on racontait des accès de désespoir, des essais de suicide, toute une tragédie qui remplaçait momentanément les spectacles interdits. Enfin on commença de respirer en apprenant qu'elle s'était levée, oh ! quelques instants seulement, puis qu'elle avait mangé un blanc de poulet et bu un doigt de bordeaux. Décidément elle survivrait. Elle avait survécu en effet, et même s'était rétablie plus rapidement qu'on ne l'espérait d'un organisme aussi ébranlé. De tant d'émotions qu'elle avait causées, elle gardait un air intéressant et quasi populaire. Tout le quartier l'appelait : *cette pauvre madame Sermaize!* et les bonnes femmes ne parlaient d'elle qu'en levant vers le ciel des yeux blancs afin de bien indiquer leur considération pour une créature qui ne devait la vie qu'à une intervention divine.

L'autre, Mme Chancy, avait supporté le choc le mieux du monde. En apprenant du maire en personne — qui s'était dérangé, qui avait bien voulu se déranger pour cette pénible mission — la mauvaise nouvelle, elle n'avait pas seulement poussé un soupir. Elle était restée toute droite, immobile, bouche cousue, sans une larme. Enfin, quand elle avait desserré les lèvres, elle s'était contentée d'un : — « Je vous remercie, monsieur », — après quoi elle s'était enfermée. Personne n'avait reçu ses confidences, comme si son malheur n'appartenait qu'à elle, comme si le quartier devait en être privé ! Son mari passait pour un officier de grand mérite et même on le disait supérieur à celui de Mme Sermaize. Les circonstances de sa mort étaient glorieuses : pourquoi Mme Chancy ne les racontait-elle pas à tout le monde? Il avait fallu les apprendre par le soin du journal. C'était là une déception imméritée. Elle en avait infligé bien d'autres à ses relations en ne les tenant pas au courant de son chagrin, de ses regrets, de ses pensées intimes, en gardant le tout pour elle comme si personne ne méritait de recevoir ses confidences, comme s'il était convenable de n'en jamais rien révéler.

Cependant, après quelque temps de solitude, on la vit reprendre sa vie accoutumée, aller, venir, rechercher des occupations au dehors, remplir une charge d'infirmière à l'hôpital, puis, l'hôpital ayant été transféré plus près du front par une injure gratuite de l'autorité militaire à une population dévouée qui eût mérité plus d'égards et interprétait de la façon la plus défavorable et la plus désobligeante cette mesure d'ordre général, diriger un ouvroir et même faire la classe à de petits enfants. Enfin on la rencontrait partout, et même, pour marcher plus vite, elle raccourcissait son voile de plus en plus. Les propos ne manquèrent pas d'aller leur train, et même de courir la poste :

— Elle se distrait. Ce n'est pas comme l'autre.

— Elle s'habillera bientôt en blanc. Ce n'est pas comme l'autre.

— Elle se remariera. Ce n'est pas comme l'autre.

Car la comparaison s'imposait. L'autre continuait de traîner une vie languissante, passant de longues heures sur sa chaise longue, contrainte à prendre du thé et des gâteaux secs dans l'après-midi afin de ne pas attendre le repas du soir dont l'heure était

sans doute trop lointaine pour son estomac délabré. Elle, du moins, ne faisait pas la fière, livrait sa peine à toutes ses visites, au point que tout le monde lui en rendait et que son petit salon ne désemplissait pas. Mais elle, du moins, ne courait pas les rues, n'allait pas à la recherche des médecins-majors dans les hôpitaux, ni des professeurs dans les institutions et pensionnats. Elle vivait retirée, comme il convient à une veuve, et plus spécialement à une veuve de la guerre.

La guerre s'acheva, car tout prend fin. Vinrent l'armistice et la paix avec leurs cortèges de plaisirs retrouvés. On respirait un air plus vif, et les jambes trop longtemps immobilisées des jeunes filles commencèrent de s'agiter dans leurs bas de soie. Un jour, ô scandale ! on put voir Mme Chancy dans un bal blanc. Des jeunes filles qui apprenaient les danses nouvelles l'avaient attirée dans leur gentil guêpier et presque forcée à partager leurs leçons. Tout de même, ce n'était pas sa place, et l'opinion publique la blâma sévèrement, spécialement les mères de famille qui estimaient, en raison des pertes, les difficultés assez grandes pour marier leurs filles

sans admettre la concurrence déloyale des veuves. Ce n'était pas Mme Sermaize qui se fût rendue coupable de ce manque de tact! Elle recevait chez elle les démobilisés qui peu à peu rentraient et leur parlait des épreuves qu'ils avaient traversées et que, mieux que personne, elle était à même de comprendre et de consoler. Le thé qu'elle était obligée de prendre à cinq heures, voici que, dans sa bienveillance pour tous ces infortunés, elle l'allongeait pour eux. Tant de magnanimité lui valait beaucoup de considération, celle qui s'attache, en province, aux femmes qui ne sortent jamais et qui néanmoins continuent d'exercer une influence secrète par le moyen des personnes de qualité autorisées à franchir leur seuil.

Enfin le scandale escompté éclata. Un premier éclaireur qui n'était autre qu'une vieille dame, Mme Laude, au courant de tous les faits et gestes de tous les habitants de la cité, signala que Mme Chancy avait été vue sur la promenade publique qui longe les remparts en compagnie d'un jeune homme. Elle ne s'en cachait même pas. Elle avait rencontré sans baisser les yeux Mme Giron et ses deux filles dont les mœurs sont particulièrement recom-

mandables. Ce même jeune homme, devenu naturellement l'objet d'une surveillance attentive, fut aperçu rôdant autour de sa maison, ou, à l'heure du salut, la guettant au sortir de l'église. C'en était fait : le glorieux défunt était oublié et bientôt Mme Chancy abandonnerait son veuvage pour courir à d'autres destins. M. Oripeau, président de la société locale d'archéologie, qui se piquait d'érudition, la compara à la matrone d'Éphèse et tout bas cita dans les salons le vers de La Fontaine qui connut une fortune inattendue :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Le jeune homme inconnu fut surnommé : *le goujat debout*. Mme Giron, mal avertie, crut même qu'il portait un nom double, ce qui le rapprochait de la noblesse. On sut bientôt qu'il avait servi dans le régiment du capitaine Chancy en qualité d'officier de complément, qu'il exerçait à Dijon la profession d'architecte et qu'il y était même fort honorablement connu. A la vérité, ces renseignements ne répondaient pas au but de l'enquête qui avait été rigoureusement conduite, mais précisément ils avaient été soumis à un contrôle sévère, et l'on n'en pouvait douter.

A quels manèges avait dû se livrer l'experte veuve pour prendre dans ses filets une aussi belle proie?

Combien Mme Sermaize méritait mieux l'estime, elle qui ne bougeait pas de chez elle et recevait avec tant de sympathie un nombre de plus en plus considérable de militaires démobilisés? Elle se dévouait sans compter, ne poursuivait aucun but personnel, gardait pieusement le culte dû au héros mort pour la patrie. Si l'un de ses visiteurs, M. Bruneau, banquier, revenait plus souvent que tous les autres à l'heure du thé, chacun savait qu'ayant perdu sa femme au cours de la guerre, il avait plus que tout autre besoin d'être réconforté afin de reprendre le goût des affaires, à quoi la ville entière était intéressée.

Cependant Mme Laude, sentinelle toujours vigilante malgré l'âge et les rhumatismes, colporta une scène étrange dont elle n'avait pas été le témoin, mais qu'elle tenait d'une personne sûre et discrète, laquelle ne voulait pas être désignée. Ce jeune homme de Dijon, dont les allées et venues mystérieuses n'échappaient à personne, avait été surpris à nouveau sur la promenade des remparts accompagnant Mme Chancy. Tous deux s'étaient arrêtés

sous un arbre, quand il faisait déjà presque sombre. Lui parlait d'une voix suppliante, tandis qu'elle baissait la tête. Peut-être même qu'elle pleurait. Il se taisait, puis reprenait son discours avec plus de passion encore. A un moment donné, il se pencha, il lui prit la main et il la baisa à plusieurs reprises. Le croiriez-vous? il lui baisait la main frénétiquement, quand des jeunes filles, des enfants pouvaient passer. Elle ne se défendait pas. Et tout à coup elle a retiré sa main. On lui a entendu dire : — Non, non. C'est impossible. Jamais, jamais. Adieu, adieu! — Et elle s'est sauvée. Sa robe courte ne la gênait pas pour courir. Lui, il est resté immobile, la regardant s'en aller. Après quoi, il est parti à son tour, mais lentement, la tête baissée, comme s'il avait commis une faute.

Ce récit, bientôt amplifié et dénaturé, reçut des interprétations différentes dont la plus favorable fut que Mme Chancy avait refusé d'être la maîtresse de l'homme de Dijon, lequel sans doute occupait une situation trop importante pour la demander en mariage. Ainsi Mme Chancy demeura-t-elle sans gloire fidèle à son veuvage, tandis que l'on apprenait le remariage de Mme Sermaize qui épousait le banquier Bruneau. Mais de celle-

ci la voix publique ne cessa pas de célébrer le mérite :

— Cette pauvre femme ! fut-il déclaré, elle a tant souffert qu'elle méritait bien une compensation.

VII

LE CHOIX

— La moitié de l'École est mariée, je veux me marier, déclara un jour à sa famille Adrien Bilan, sous-lieutenant d'artillerie à la fin de la guerre, et présentement élève à l'École centrale.

Sa famille, composée de trois femmes, sa mère et ses deux sœurs, Geneviève et Marcelle, accueillit cette déclaration avec des sourires. Déjà, quand il était sous les armes, il avait manifesté de pareilles intentions, mais c'était pour obtenir une permission de huit jours dont il avait envie. Du moment que son offensive matrimoniale ne menaçait personne, elle ne pouvait être prise au sérieux. Ses sœurs qui, le dimanche, l'accompagnaient ou plutôt le conduisaient dans l'une ou l'autre maison amie où l'on dansait, n'avaient remarqué, de sa part, aucune préférence pour l'une ou l'autre de ses danseuses. Celles-ci étaient, d'ailleurs, des jeunes filles bien élevées, de

familles recommandables. En somme, il pouvait avec elles courir le risque du mariage. Parfois une jeune femme ou une jeune veuve se glissait en leur société, mais sous l'œil sévère de ces demoiselles bien décidées à endiguer la concurrence.

Comme il répétait : Je veux me marier, sa mère, impatientée, réclama un nom. Quelle était la jeune fille de son choix? Mais elle s'attira cette réponse :

— Je ne sais pas encore. Vous m'en demandez trop.

Marcelle et Geneviève s'esclaffèrent. Madame Bilan, au contraire, s'inquiéta. Son fils travaillait toute la semaine, mais, assez régulièrement, il rentrait fort tard un soir sur sept, et sans doute fréquentait-il un de ces *dancings* à la mode où les jeunes gens font toutes sortes de connaissances, généralement fâcheuses. Pourvû qu'il ne contractât pas en ces lieux de perdition quelque passion saugrenue ! Si elle avait pu le voir tourner, scrupuleusement attentif au mouvement de ses pieds, ne regardant pas, n'ayant pas le loisir de regarder sa danseuse, si outrageusement décolletée qu'elle fût, ne lui adressant pas la parole, et ne la reconnaissant même pas après l'opération, elle aurait compris à quel point

la danse est un sport hygiénique, sain et moral, de quelque nom exotique qu'elle soit appelée aujourd'hui. Mais à distance on n'imagine pas les choses telles qu'elles sont. Déjà, pendant la guerre, elle se réveillait toutes les nuits, le voyant enlizé dans la vase ou tenant tête avec son revolver à d'affreux assaillants boches, tandis que très souvent il dormait dans son abri ou jouait aux cartes avec des camarades. Et même, comme il n'y avait plus de péril à redouter, elle regrettait la guerre qui assainit les jeunes gens et, en temps de paix, rassure les mères de famille sur les mauvaises relations.

Cette période de préparation dura quelques semaines. Puis Adrien Bilan fit une nouvelle déclaration importante :

— J'hésite, affirma-t-il, d'un ton péremptoire.

Les deux jeunes filles rirent de plus belle.

— Comme l'âne de Buridan, répliqua la plus jeune, Marcelle, qui se piquait d'instruction et entre deux fox-trot préparait son baccalauréat.

— Parfaitement, approuva-t-il. Comme l'âne de Buridan.

— Et entre qui hésistes-tu?

— Entre une jeune fille et une jeune veuve.

Geneviève et Marcelle s'indignèrent :

— Alors, il n'y a pas de doute : épouse la jeune fille.

— Elle me fait peur, répliqua-t-il.

— Elle t'apprivoisera.

Épouser une veuve ! Elles ne toléreraient pas un tel scandale dans leur maison. Ce n'était donc pas assez qu'un million et demi de jeunes gens, et même d'hommes mûrs — car il y avait un peu de tout dans cette hécatombe, mais surtout de la jeunesse — fussent morts pour la France, laissant un million et demi de jeunes filles en proie à d'effroyables difficultés d'avenir ; ce n'était pas assez que les contingents alliés et, sur place, la réserve de la territoriale, vainement sollicités, ne donnassent que des secours précaires ou fragiles : fallait-il encore que des jeunes femmes qui, elles, avaient été pourvues d'un mari, se missent par surcroît sur les rangs sous le prétexte qu'elles l'avaient perdu? Ainsi les unes auraient droit à deux époux, alors que tant d'autres n'en trouveraient aucun. Les divorcées, du moins, remettaient un homme en circulation. Que devenaient le principe de la justice, et celui, beaucoup plus démocratique, de l'égalité?

Adrien Bilan, cependant, ne partageait pas

ce parti pris. Il est vrai que son cas était différent. Il n'appartenait pas au sexe sacrifié. On avait pu croire dans la guerre que ce sexe était le masculin. Mais la guerre était finie et oubliée, et dès lors il apparaissait nettement que les femmes demeuraient seules à plaindre.

Il avait livré les noms, car il ne tenait point au secret. Serait-il le mari d'Élisabeth Mériot ou de Mme Dubar? La jeune fille avait un entrain de tous les diables, une vie de tous les instants. Elle ne tenait pas en place, elle ignorait le repos, elle décidait, elle tranchait, elle ordonnait. Avec elle, évidemment, il ne connaîtrait plus l'indécision. Il rentrerait dans l'existence militaire où l'on vous distribue votre pâture physique et morale, où l'on reçoit chaque jour ses instructions. Il serait même un peu bousculé. Mais, en somme, sa nature incertaine s'était toujours accommodée d'un peu de commandement. Et ce commandement aurait de beaux yeux noirs, une belle peau fraîche, une forme agréable dans toute la série d'images qu'en tirait le mouvement perpétuel.

Mais la veuve n'était pas sans charme. Elle lui donnait l'impression flatteuse qu'elle était, plus que lui, flottante dans sa volonté. Elle

prenait volontiers une attitude paisible et immobile. Enfin, elle ne dansait que modérément. Et puis, elle avait eu pour mari un héros, et il est agréable de l'emporter sur un héros, même d'une façon posthume.

Cependant un complot s'organisa pour évincer Mme Dubar et assurer le triomphe de Mlle Mériot. Il rencontrait celle-ci partout. Geneviève et Marcelle s'étaient liées avec elle d'une amitié étroite et exigeante. Elle-même prenait une vigoureuse offensive, en femme qui sait le prix du temps et la promptitude des hommes à se dérober, tels les chevaux mal dressés devant l'obstacle. Et de son mieux, elle dressait Adrien. Mais celui-ci, depuis qu'il ne voyait plus la veuve, y pensait plus souvent. Les absents n'ont pas toujours tort. Et quelquefois, comme les morts, ils servent à écraser les présents sous des comparaisons dont le contrôle est heureusement écarté.

— Enfin décide-toi, réclamaient d'une commune voix Marcelle et Geneviève, persuadées de l'efficacité de leur complot.

— Décide-toi, répétait plus mollement Mme Bilan, qui ne tenait point à voir son fils se décider.

— Je ne suis pas pressé, protesta Adrien.

— Élisabeth est délicieuse. Elle sera une femme accomplie.

— Elle est agitée.

— C'est ce qu'il te faut. Un homme doit être mené par sa femme.

— Je ne vois plus l'autre.

— Quelle autre? osèrent-elles demander avec la plus insigne mauvaise foi.

— Mme Dubar.

— Justement, elle ne vient plus. Tu vois bien qu'elle t'évite.

— Je n'en suis pas sûr.

Comme cette indétermination se prolongeait, la famille fit donner la garde. Elle était représentée à Paris par un oncle d'Adrien, M. Alexandre Bilan, architecte fort estimé qui, père de six enfants, déployait un zèle magnifique pour les caser avantageusement et prodiguait ses talents dans les régions envahies où tout est à reconstruire, ce qui, dans sa profession, est parfait. Il partageait son temps entre son bureau de la rue Tronchet et sa succursale à Arras, remplissant tour à tour les rues et les trains. On le saisit au passage, tout affairé, important, les bras arrondis autour de ses serviettes, la barbe en bataille, le nez en coup de vent, et on le mit au courant de l'aventure. Il avait de l'autorité,

il saurait s'en servir pour assurer l'avenir de la famille. Il fallait absolument décider Adrien, puisque ce jeune homme voulait se marier sans attendre sa sortie de l'École centrale.

— Il est fou, prononça M. Alexandre Bilan. On ne se marie pas en ce temps d'incertitude où le monde entier est ébranlé dans ses fondations.

— Alors quand se marierait-on? réclamèrent les deux jeunes filles.

En effet, le monde avait toujours été ébranlé, et l'on s'était toujours marié. Mais leur oncle, comme il arrive, de ses soucis personnels tirait une théorie générale.

— Enfin, acquiesça-t-il, puisque vous le voulez tous !

— C'est Adrien qui le veut. Mais il hésite.

— Je ne comprends pas : il veut et il hésite ?

— Il veut se marier, et il hésite sur le choix de la personne.

— S'il hésite, il n'y a rien de perdu.

On lui expliqua, triomphant avec peine de ses intérruptions, qu'Adrien hésitait entre une jeune fille et une veuve. C'était là une attitude incompréhensible. Il fallait absolument le déterminer à épouser Mlle Élisabeth

Mériot qui, sous tous les rapports, était digne d'assurer son bonheur.

— Comment? proclama enfin l'architecte, sans écouter la fin, il hésite entre une jeune fille et une veuve? Mais c'est insensé, absurde, inadmissible. Faites-moi venir mon neveu, que je lui lave la tête. Comme s'il pouvait y avoir l'ombre d'une hésitation!

— N'est-ce pas, mon oncle?

— Hésiter aujourd'hui entre une jeune fille et une veuve! Oh! l'imprudente jeunesse!

Geneviève et Marcelle s'applaudissaient d'une telle vigueur dans la volonté.

— Mais, reprit M. Alexandre Bilan, qu'il l'épouse au plus tôt!

— Sans doute, mon oncle.

— Hâtez, précipitez les préparatifs de la noce, car je crains que cette veuve ne nous échappe.

— Cette veuve, mon oncle? Vous avez dit : cette veuve? Nous vous avons fait venir pour décider Adrien à épouser Mlle Mériot, notre amie.

— Il s'agit bien de votre amie Mlle Mériot. Vous êtes donc toutes folles, ma parole? En quel temps vivons-nous, grand Dieu? Vous avez toutes les yeux fermés. Cette veuve, elle habite chez elle?

— Naturellement. Où voulez-vous qu'elle habite?

— Mais je veux qu'elle habite chez elle, précisément. L'appartement est convenable?

— Très convenable. Il ne s'agit pas de cela.

— Comment! il ne s'agit pas de cela? Et son personnel, a-t-elle un personnel?

— Un personnel?

— Mais oui : une cuisinière, une femme de chambre?

— Sans doute, elle a une femme de chambre et une cuisinière.

L'architecte, se croisant les bras, considéra ses nièces avec un étonnement grandissant.

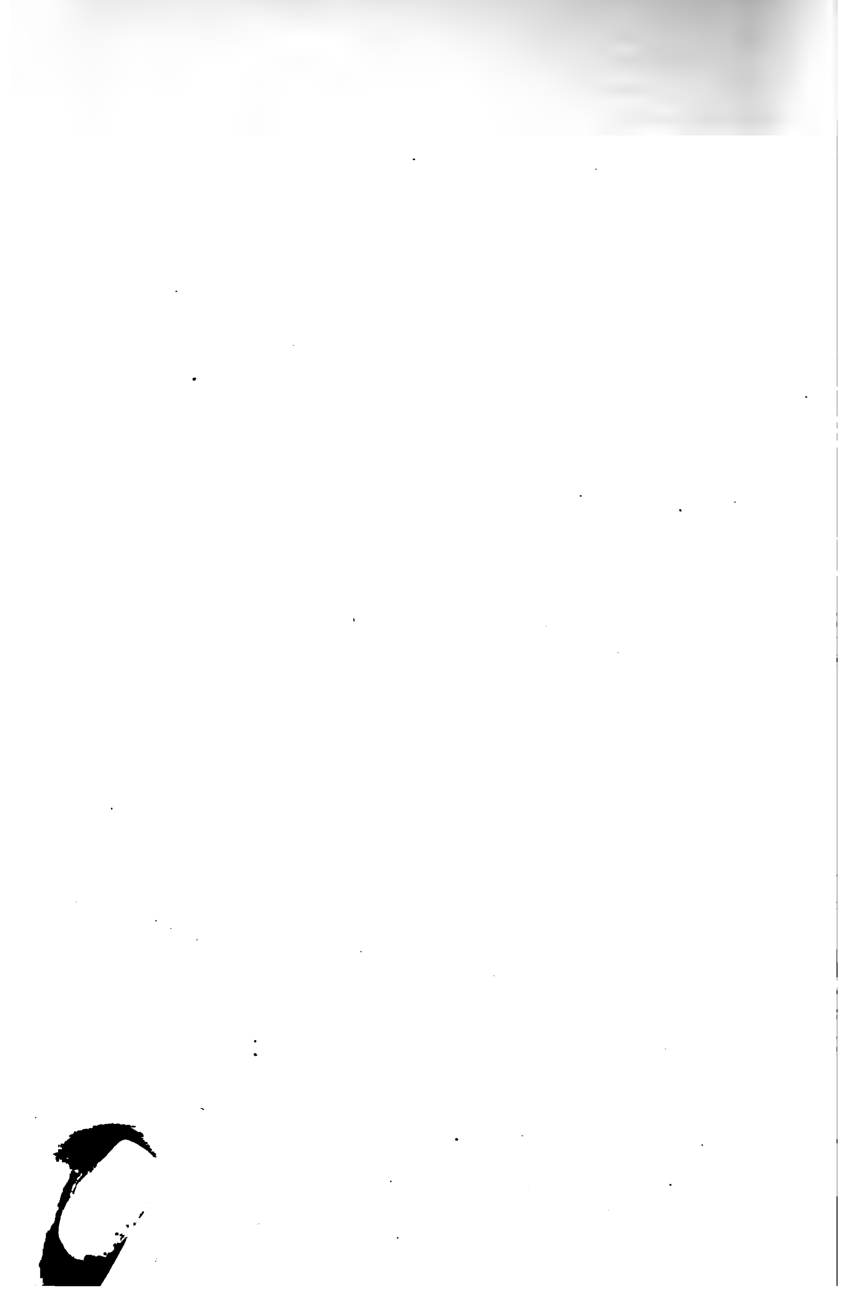
— Et vous hésitiez? Et il hésitait? Mais, petites malheureuses, quand une veuve, aujourd'hui, a un appartement et des domestiques, il faut se hâter de l'épouser, quelle qu'elle soit.

— Nous n'avions pas songé à cela.

— Vous n'aviez pas songé à cela. Et votre mère vous croit sérieuses! Où logerait-il sa femme, votre frère? Qui les servirait? Tandis que le voilà logé et servi. C'est une chance inespérée dans une famille. Et quand je songe que mes deux fils veulent épouser deux jeunes filles! Deux jeunes filles, vous entendez bien.

Deux jeunes filles : où les mettrons-nous? Ah ! si je pouvais vous prendre votre veuve pour la leur donner !

Et l'architecte s'éloigna, en faisant des gestes qui semblaient bâtir des maisons ou tout au moins diviser des appartements.



XIII

LE JEU

Les deux familles, les Mérand et les Silvestre, avaient cherché vainement dans le XVIe qui est considéré, dans le XVIIe qui est aéré, dans le VIIIe qui est fortuné, puis successivement dans chacun des vingt arrondissements de Paris, sur la rive droite et sur la rive gauche, à l'est et à l'ouest, et à Neuilly, et à Courbevoie, et jusqu'à Charenton. Il n'y avait pas un seul appartement à louer, — entendons-nous, — pas un seul appartement moderne à un prix abordable. Celui-ci, avenue Henri-Martin où l'on a pu voir l'affiche, et je crois même qu'elle y est encore, était proposé pour 35 000 francs. Cet autre, d'un loyer raisonnable, ne se pouvait prendre qu'avec l'achat d'un mobilier onéreux. Que faire? Car les jeunes gens insistaient, exigeaient, devenaient intraitables, déraisonnables, surtout désagréables. Ils voulaient se marier.

Mlle Marie Mérand avait attendu toute la

guerre. Elle marchait, elle courait sur ses vingt-trois ans. Elle n'entendait pas, avec sa jolie figure et sa jolie dot, être plus longtemps sacrifiée. Et Roger Silvestre, à vingt-cinq ans, se plaignait d'être distancé par tous ses camarades. Il occupait une situation fort convenablement rétribuée dans ce ministère de la Reconstitution des Régions libérées qui, s'il n'a rien reconstitué et s'il laisse les malheureux habitants, en quête de leur maison, errer dans les décombres comme des bêtes sauvages, a du moins distribué quelques places lucratives à des jeunes gens, tout en les contraignant à résider à Paris, afin de leur épargner, par une délicatesse digne de notre civilisation, le spectacle affligeant de nos ruines.

La jeunesse a toujours raison. On prit les grands moyens. Chaque famille logerait et hébergerait le jeune ménage une moitié de la semaine. Au lieu d'un domicile, il en aurait deux. De part et d'autre, on s'arrangerait pour le lui rendre confortable. Cette proposition fut tout d'abord assez mal accueillie. Les fiancés firent la grimace. Ils eussent voulu être chez eux. Mais enfin, puisqu'il était impossible de trouver une autre solution, ils acceptèrent celle-là, à titre provisoire.

« Une fois mariés, convinrent-ils, nous saurons bien nous débrouiller. Nous chercherons nous-mêmes. Pendant les fiançailles, on n'a point le temps. »

La cérémonie ne fut donc pas retardée davantage, et, au retour du classique voyage de noces que l'on se contente aujourd'hui de faire à Versailles ou à Fontainebleau, l'on appliqua le système adopté. Les lundi, mardi, mercredi appartinrent aux Mérand ; les jeudi, vendredi, samedi aux Silvestre. Quant au dimanche, tantôt les Silvestre le gardaient, et tantôt ils le passaient à regret aux Mérand, qui s'efforçaient à leur tour de le confisquer.

Au bout de trois semaines, les nouveaux époux avaient accepté la situation. Ils ne se condamnaient plus à de vaines ascensions d'escaliers, ni à des colloques discourtois avec les concierges. Grâce à un vieux personnel demeuré rebelle à toutes les tentatives de débauchage, la table était soignée, surtout chez les Mérand, mais l'appartement des Silvestre était plus spacieux et le service plus précis. En somme, on pouvait vivre chez les autres. Le tout est de s'y accoutumer. Il fallait bien supporter les inévitables conversations sur la cherté de la vie et les récrimina-

tions contre le prix des denrées. Mais on pouvait s'échapper la dernière bouchée avalée et n'opérer que des rentrées nocturnes.

Les appointements, très appréciables, du ministère des Régions libérées, et les revenus de la dot de Madame passaient tout entiers en menus plaisirs : dîners au restaurant (rarement : ne fallait-il pas en ce temps de restriction proscrire toute dépense inutile?), théâtres, dancings. Le jeune ménage sortait presque tous les soirs, sauf le dimanche qu'il réservait à la famille.

— Êtes-vous bien sûrs de ne pas nous avoir donné le dernier? demandait-on, chaque semaine, aux jeunes gens qui en tenaient un compte équitable et rigoureux.

Cependant, tout en continuant à déclarer qu'elles étaient trop heureuses de garder « ces chers enfants », les deux familles, sans se consulter ni s'entendre, s'étaient remises en campagne.

— Nous avons trouvé, déclaraient les Mérand à leur fille, dès que celle-ci débarquait le lundi ou, chaque quinzaine, le dimanche.

— Et quoi donc? répliquait la jeune femme qui feignait de ne pas comprendre.

— Un appartement.

On le visitait en commun. On convoquait

même les Silvestre. Les deux familles le déclaraient parfait, et d'un loyer possible. Mais Roger ou Marie faisaient des objections : c'était bien loin, pas de moyens de communication, sauf les automobiles, devenus, comme chacun sait, inabordables.

— Vous serez chez vous : personne ne vous dérangera.

C'était bien haut : un cinquième étage, et, faute de pression, l'ascenseur fonctionnait irrégulièrement.

— A votre âge, on a des jambes.

L'appareil de la salle de bain était suranné et incommode.

— Vous le ferez changer à vos frais.

Le jeune ménage ne se décidait pas. Quand il arrivait le jeudi, chez les Silvestre, ceux-ci avaient découvert un nouvel immeuble, dans un quartier charmant, sans doute un peu populaire, mais le voisinage des halles faciliterait les approvisionnements.

Pris entre une double offensive qui se déclenchait de part et d'autre chaque semaine, avec régularité, cerné, poussé dans ses derniers retranchements, il fallut se rendre. On se rendit dans un coquet cinquième d'une avenue nouvelle au Champ-de-Mars. Le bail en était élevé, mais les jeunes gens, vaincus, avaient

réclamé du moins les honneurs de la guerre.

On les installa en grande pompe. Le mobilier fut d'un prix exorbitant. Chaque famille se défit de quelques pièces pour les aider : un lit de bonne, une table de cuisine, quelques ustensiles. On vint pendre chez eux la crémaillère, très gaîment : le maître d'hôtel des Mérand avait confectionné le menu, et le valet de chambre des Silvestre avait apporté les vins. Après quoi, on les laissa en tête-à-tête.

— Enfin seuls ! proclamèrent-ils d'un commun accord. Plus de ces ennuyeuses jérémiades sur le prix de chaque chose, sur le détail de chaque repas ! Nous sommes les maîtres. Nous sommes nos maîtres.

Leur personnel, recruté avec peine, se composait d'une cuisinière martiale et velue, officieusement fournie par le ministère des Régions libérées qui assurait des places, tant bien que mal, aux populations errantes, et d'une femme de chambre de quinze ou seize ans, venue d'Alsace en grand uniforme. Le premier déjeuner fut brûlé. On prit la chose en riant. Mais le dîner n'était pas cuit.

— On mange mieux chez moi, déclara Roger.

— Chez toi?

— Je veux dire chez mes parents.

Le dixième jour du mois, Madame montra à Monsieur son porte-monnaie vide :

— La cherté de la vie est déconcertante. Le prix des denrées monte chaque jour.

— Je croyais qu'il n'en serait plus question.

— Il faut vivre.

Roger ouvrit son portefeuille et n'y trouva rien.

— Chez moi, on avait toujours de l'argent, déclara la jeune femme.

— Chez toi?

— Je veux dire chez mes parents.

Le quinzième jour, la femme de chambre, à peine nubile, partit avec un chauffeur.

Le seizième, la cuisinière descendit à l'étage inférieur, ayant reçu des propositions de gages nettement supérieurs. Madame tenta de la remplacer au pied levé, mais son échec fut complet. Monsieur dut rendre visite au charcutier et rapporta quelques tranches de jambon.

Le dix-septième, une scène violente remplaça le déjeuner. Dans l'après-midi, Madame regagna, avec une malle, indice d'un long

séjour, le domicile de ses parents, et Monsieur débarqua avec ses bagages chez les Silvestre.

Ils avaient joué au mariage, et ils avaient perdu.

IX

LA VIE COMMUNE

Pendant toute la guerre, le lieutenant, puis capitaine, puis commandant Alexis Dumoulin n'avait pas cessé d'écrire à sa femme, sa chère Juliette, qu'il attendait avec impatience la paix, — la paix victorieuse s'entend, il n'en saurait être une autre pour un soldat, — afin de reprendre avec elle cette vie commune dont la privation avait été si prématurée et se prolongeait si cruellement. De son côté, Mme Dumoulin soupirait quotidiennement après le retour de son mari et exhalait dans toutes ses lettres des lamentations à fendre l'âme. Il est vrai qu'elles étaient conçues dans les mêmes termes et arrivaient en manière de péroraison comme des clauses de style.

Dès après la Marne, elle avait abandonné la garnison de Belley, où le jeune ménage venait de s'installer au moment de la mobilisation, où elle ne connaissait personne, et qui l'eût tenue éloignée de toutes relations, de

toutes nouvelles, de toute assistance, pour gagner précipitamment Paris et se réfugier chez ses parents, rue Desbordes-Valmore, dans sa chambre de jeune fille, mais avec son petit Jacques. Elle y fut la bienvenue. Sans doute dérangeait-elle les habitudes de son père et de sa mère. Celui-ci, avoué honoraire, Me Perchette, retiré des affaires, mais encore actif et remuant malgré sa taille et sa corpulence, s'était révélé stratège à nos premiers revers. Il avait prévu la Marne, le premier, sur une carte, sans sortir de son cabinet, et il continuait de marquer avec des punaises et des drapeaux le front tenu par nos troupes de la mer aux Vosges. Un tel patriote ne pouvait sans déraisonner montrer mauvais visage à sa fille que la séparation éprouvait. Il admit Jacquot, malgré son jeune âge, à suivre ses plans et le dressa de bonne heure à l'art militaire. Quant à Mme Perchette, elle fut ravie et ne le cacha point, car elle s'ennuyait entre ses œuvres et les dissertations tactiques de son mari. Allons ! cette guerre que chacun détestait avait ses avantages, ses petits bénéfices. Si elle frappait tant de mères, elle en comblait au moins une.

Ainsi la vie reprit-elle son cours normal, troublée seulement par les permissions de

l'officier, qui laissaient des suites sensibles, car deux filles naquirent successivement dans le petit hôtel de la rue Desbordes-Valmore qui, heureusement, était assez vaste et pouvait comporter une *nursery*. On voyait venir dans l'immeuble le capitaine, puis le commandant, avec des regards différents. Mme Dumoulin l'affrontait avec joie certes, mais sans montrer toutefois des élans qu'elle eût estimés contraires à la bienséance. Quant à M. et Mme Perchette, ces permissions étaient leur cauchemar. L'officier s'affichait bruyant, exubérant, autoritaire. Il se livrait en public auprès de sa femme à des manifestations excessives et ne se gênait pas pour regretter son installation de Belley où, du moins, il connaissait l'intimité du foyer conjugal. En outre, il bousculait sans pitié les cartes que son beau-père tenait à jour et tournait en dérision les pronostics savants que l'ancien avoué émettait volontiers au cours des repas. Dès qu'il était reparti, le calme rentrait dans l'immeuble, et l'on reprenait une bonne petite existence confortable, resserrée et patiente, jusqu'à la prochaine permission.

Vint l'armistice. M. et Mme Perchette, après s'en être réjouis avec le pays tout en-

tier, se regardèrent atterrés. Alexis reviendrait définitivement des combats. Alexis emmènerait sa femme et ses enfants, — justement le petit Jacques venait de faire connaissance avec le Jardin des Plantes et avec le Jardin d'Acclimatation, — Alexis installerait le vide et le silence dans l'immeuble de la rue Desbordes-Valmore, si heureusement peuplé par la guerre. Quant à Juliette, elle ne montrait nulle hâte à changer de vie. Elle s'était accoutumée, et sa nature passive s'accommodait de toutes circonstances. Le commandant fut envoyé à Mayence. Il écrivit une lettre indignée et superbe ensemble où il s'élevait contre la prolongation d'une séparation que les hostilités ne justifiaient plus, mais s'inclinait devant le devoir. Juliette acquiesça, comme il convient à la femme d'un officier de l'armée active de qui l'on attend l'exemple. Et les beaux-parents respirèrent : la chance leur accordait un délai. Ils garderaient quelque temps encore leur fille et leurs petits-enfants. M. Perchette promit à Jacquot une visite à la grande volière du Jardin des Plantes.

Après une année entière passée dans la Hesse, où Mme Dumoulin ne l'avait pas rejoint, — et comment l'eût-elle fait dans

l'incertitude de l'avenir, avec des enfants en bas âge? — le commandant, sur ses intrigues et manœuvres, fut nommé à Montélimar. Il vint lui-même en porter la nouvelle, mais n'obtint pas le succès qu'il avait escompté. La nouvelle fut accueillie sans enthousiasme.

— Très bien, mon ami, approuva mollement Juliette. Montélimar, est-ce loin?

Comme la plupart de ses compatriotes, elle ignorait la géographie. Mais son père, familier avec les atlas, intervint aussitôt, avec fracas. Si Montélimar était loin? C'est-à-dire que Montélimar était au bout du monde. Le Midi n'avait rien de plus éloigné. Il fallait une journée entière, en rapide, pour y parvenir. Et les rapides ne s'y arrêtaient pas. Pouvait-on habiter Montélimar? Il y avait bien eu un président de la République qui en était venu, mais précisément il y était retourné, et personne n'en avait plus entendu parler. Comment osait-on, au ministère de la Guerre, infliger une telle garnison à un officier qui, au cours de la guerre, avait conquis deux grades, la croix et plusieurs citations? Pourquoi ne l'avait-on pas affecté à la place de Paris? Paris était donc réservé aux embusqués?

En vain le commandant essayait-il d'endiguer cette protestation. En vain objectait-il que tout le monde ne pouvait pas être nommé à Paris et que Montélimar se trouvait sur la ligne des grands trains de Marseille.

— Qui ne s'y arrêtent pas, triompha M. Perchette.

— Enfin, Montélimar vaut bien Belley.

— Mais Belley, c'était avant la guerre.

On ne pouvait comparer ce qui s'était passé avant la guerre à ce qui se passait à présent. Tout avait renchéri, tout était devenu compliqué et difficile, y compris la vie conjugale. Le commandant Dumoulin s'en rendit compte lorsqu'il voulut prendre ses dispositions pour le départ en commun. Y pensait-il vraiment? Condamnerait-il une femme délicate, alourdie du poids de trois enfants, à un tel exil? On ne l'eût pas cru capable d'une telle barbarie.

Il était violent, mais ingénu. Une maladie inespérée de l'un des trois mioches vint couper court au débat. Le commandant se résigna à partir seul. A quoi bon louer un appartement? Il prendrait pension à l'hôtel, en attendant l'arrivée de sa famille. Trois mois, l'attente se prolongea. On l'admit au régime des permissions. Il fut supplié d'entreprendre

des démarches pour obtenir un changement d'affectation qui l'éloignerait moins de la capitale. M. Perchette, qui avait conservé quelques relations politiques, ayant mené la procédure en divorce d'un ministre et conjuré la déconfiture d'un sénateur, l'appuierait de tout son pouvoir. A tant de bonnes raisons il se rendit et convint que le séjour de Montélimar lui avait été insupportable.

— Vous voyez bien! soupira Mme Perchette.

Peut-être la présence de sa femme eût-elle modifié l'impression de ce séjour, mais nul n'y pensa. On choisit en famille la garnison d'Orléans. Et après un siège de neuf mois, — plus long que celui des Anglais que Jeanne d'Arc mit en fuite, — le commandant Dumoulin était nommé. On but le champagne rue Desbordes-Valmore, et le petit Jacquot se grisa. Mais, quand il fut à nouveau question du départ en commun, M. Perchette prit d'autorité la direction de la conversation :

— Il faut avant tout retenir un appartement. Ma fille ne peut loger dans la rue, ni sous un pont de la Loire.

Alexis, encore ému de la réception de la

veille, en convint, et il partit, toujours seul, pour faire le cantonnement. M. Perchette s'était renseigné au préalable : la crise des loyers sévissait terrible dans la préfecture du Loiret. Derechef, le commandant Dumoulin s'installa à l'hôtel.

Aux dernières nouvelles, Mme Dumoulin habitait toujours chez ses parents. La chronique raconte qu'elle ne s'en ira plus, car, ayant rendu visite à son mari, dont elle ne recevait plus aucune plainte relative à leur séparation, pour lui causer une agréable surprise et l'exhorter à la patience, elle l'aurait trouvé en ménage.



X

RETOUR DE BAL

Les Damblave sortaient à peu près tous les soirs et ne rentraient jamais dans leur appartement de l'avenue Hoche avant deux ou trois heures du matin. Car ils rattrapaient en dansant le temps perdu. Le temps perdu, c'était la guerre. Lui, Roger Damblave, — vingt-huit ans, — avait dû quitter le golf et le tennis, où il excellait, pour la tranchée, puis pour les tanks, ou plutôt, pour ne pas contrister le général Estienne, pour les chars d'assaut. Il s'y était comporté comme tout le monde, c'est-à-dire honorablement, et, comme presque tout le monde encore, n'y avait pas rencontré grand plaisir. Elle, Mary Puygarde, — vingt-trois ans, — une de nos meilleures raquettes, avait dû vivre à la campagne plusieurs années, avant d'obtenir un diplôme d'infirmière et de rentrer à Paris dans un hôpital à la mode. Mariés dans l'été de 1918, à la faveur d'une légère blessure de

l'officier de tanks, — je veux dire de chars d'assaut, — ils avaient eu un enfant, juste pour la signature de la paix. Ayant ainsi, de toutes manières, rempli leur devoir patriotique, ils ne s'occupaient plus que d'eux-mêmes. Une nourrice, heureusement abandonnée par un soldat, veillait sur le jeune Gaston. La femme de chambre couchait dans le voisinage. Une sonnerie électrique reliait ce personnel à la chambre de la cuisinière, qui était la femme du chauffeur et qui logeait au sixième. Cette combinaison ôtait tous scrupules à la jeune Mme Damblave, qui pouvait impunément se livrer à ses ébats chorégraphiques et se contentait, à ses retours, de venir embrasser le nourrisson.

Or, un soir, les Damblave rentrèrent plus tôt que d'habitude. Ils avaient passé la soirée chez la duchesse de Lantillac, qui, soumise à l'archevêché, avait proscrit les danses étrangères et les avait remplacées par une revue excessivement décolletée et pimentée, mais dont la représentation n'avait pas été de longue durée. Il n'était pas encore minuit. Mme Damblave, comme elle avait accoutumé de le faire, se précipita, avant même de quitter son manteau, dans la chambre de la nourrice pour y contempler le sommeil de

son héritier. Elle en sortit aussitôt dans un état d'agitation extrême, appelant à grands cris son mari :

— Roger ! Roger ! il n'y a personne !

Roger, qui avait déjà passé un pyjama, accourut, presque ironique, tant la nouvelle lui semblait incroyable :

— Comment, personne? Et Gaston?

— Parti.

— Pas tout seul !

— Avec la nourrice.

— Allons ! allons ! ils seront tous deux chez Sophie.

Sophie était la femme de chambre. On se rendit chez Sophie. Sophie était pareillement absente, et son lit, pas plus que celui de la nourrice, n'était défait. On pressa le bouton de la sonnerie qui reliait l'appartement à la chambre de la cuisinière, et comme personne ne descendait, — quelles minutes angoissantes ! — Monsieur monta lui-même par l'escalier de service. Il trouva au sommet Joseph, le chauffeur, qui ressortait de chez lui avec un visage bouleversé :

— Monsieur, déclara-t-il d'une voix sinistre : les temps sont bien mauvais, ma femme n'est pas rentrée à cette heure.

— La cuisinière non plus? observa Roger

avec découragement. Accompagnez-moi, mon ami.

L'épreuve égalisait leurs conditions. Ainsi escorté, M. Damblave rejoignit sa femme qui se désespérait. On tint conseil avec le chauffeur. Tout le personnel avait dû partir de compagnie, emportant l'enfant, mais dans quelle direction? Il fallait courir au commissariat de police voisin, et peut-être même à la préfecture, pour obtenir une poursuite immédiate.

— Attendez-moi ici, Mary, prononça Roger, qui retrouvait son ton de commandement aux armées. Vous, Joseph, allez au garage chercher l'auto.

— Je ne vous quitte pas, supplia la jeune femme.

— Soit, nous irons ensemble.

Pendant que l'automobile sortait du garage, Roger commença son enquête en allant réveiller la loge. Avait-on constaté le départ en commun de la cuisinière, de la femme de chambre, de la nourrice et de l'enfant? On n'avait rien constaté du tout. La concierge, de mauvaise humeur, répondait mal au questionnaire. Était-elle responsable de ce qui se passait dans la maison, une si bonne maison? Et puis, enfin, n'était-ce pas la nuit du samedi au dimanche?

— Certainement, approuva M. Damblave. Mais qu'est-ce que ça fait?

— Eh bien, la nuit du samedi au dimanche, tout le sixième s'en va. Il n'y a plus personne.

— Et où va-t-il, le sixième?

— Je n'en sais rien. A un *dancin* de l'avenue de Wagram.

— Parfait! parfait! s'exclama M. Damblave, comme s'il était heureux de cet exode hebdomadaire du sixième.

Et, rejoignant sa femme, il la rassura d'autorité :

— Votre fils est retrouvé.

— Où est-il?

— Je l'ignore encore, mais j'ai une bonne piste.

Mme Damblave monta dans l'automobile, tandis que son mari donnait ses instructions au chauffeur :

— Joseph, vous descendrez l'avenue de Wagram et vous vous arrêterez devant tous les *dancing*.

— Mais, monsieur, il y en a beaucoup.

— N'importe.

— Je croyais que nous allions au commissariat, s'étonna Mme Damblave, qui avait entendu.

— Les commissaires ne découvrent jamais

rien, déclara péremptoirement Roger, que sa femme commença de considérer comme une sorte de Sherlock Holmes.

Avenue de Wagram, on fit sans résultat deux ou trois établissements nocturnes. Il y avait bien des bonnes, mais pas d'enfants.

— Vous voyez! murmura Mary, déjà revenue de sa confiance. Comment pouvez-vous imaginer que la nourrice ait emporté l'enfant dans un pareil lieu? Elle l'a abandonné, et on nous l'a volé. Gaston, mon petit Gaston!

Elle pleurait et commençait à reprocher à son mari leurs trop fréquentes sorties, comme si elle s'était contentée de l'accompagner par dévouement conjugal. Cependant l'automobile, après cinquante mètres, s'était de nouveau rangé au bord du trottoir. De nombreuses lampes électriques, de toutes couleurs, annonçaient un lieu de plaisir. Comme M. et Mme Damblave, après avoir acquitté le droit d'entrée, pénétraient dans la salle de bal, ils crurent entendre des cris d'enfants qui venaient d'une pièce voisine.

— Gaston! soupira Mary.

Et, entraînant son mari, elle ouvrit une porte. Tous deux s'arrêtèrent sur le seuil, étonnés, stupéfaits du spectacle qui s'offrait

à eux. Sur des matelas et des couvertures étaient étendus une vingtaine de bébés, les uns dormant, les autres éveillés et jouant avec des polichinelles et des poupées, ou pleurant et hurlant avec une obstination malencontreuse, gardés par une femme en corsage clair fort échancré, qui s'avança vers eux aussitôt :

— Vous avez le numéro? demanda-t-elle.

Déjà, Mme Damblave avait fait le tour des mioches et tenait sur son cœur le petit Gaston par miracle retrouvé, le couvrant de caresses et de baisers et sanglotant de joie. Mais la gardienne intervint à nouveau dans cette scène de reconnaissance.

— Le numéro? répéta-t-elle sèchement.

— Quel numéro? interrogea Roger.

— Le numéro de vestiaire. On ne prend pas un gosse comme ça, sans numéro. Celui-ci, voyez, c'est le numéro 15. Avez-vous le numéro 15?

M. Damblave, prenant son plus grand air, la voulut écarter.

— Laissez-moi tranquille avec votre numéro. Voici notre enfant que nous cherchions et que nous avons découvert.

— Si c'est votre enfant, donnez le numéro.

Et comme Roger et sa femme faisaient

mine d'emporter de force Gaston, la gardienne ouvrit la porte qui donnait sur la salle de bal et, d'une voix de théâtre, lança :

— On vole le numéro 15 !

Trois femmes, à ce cri, lâchèrent d'un commun accord leur cavalier au beau milieu d'un tango assez vif et se ruèrent au vestiaire. C'étaient la nourrice, la femme de chambre et la cuisinière. Elles accouraient au secours du numéro 15 et se trouvèrent tout soudain en présence de M. et Mme Damblave. Mme Damblave, qui pressait son fils sur son cœur décolleté, les reçut de la belle manière :

— C'est ainsi que vous le gardez. Je vous chasse toutes les trois.

Les trois femmes ne parurent qu'un instant décontenancées.

Déjà la cuisinière, plus éloquente, avait repris l'usage de la parole :

— Vous avez pu voir, madame, qu'il était bien gardé.

— En effet.

— La preuve, c'est que vous l'auriez voulu prendre, vous n'auriez pas pu. Madame ne sait peut-être pas que c'est une bonne maison, ici, une maison de tout repos.

— Parlons-en ! intervint Roger.

— Parfaitement. Il y a un vestiaire pour les enfants, avec des numéros d'ordre, comme dans les soirées du grand monde.

— Le numéro 15? dit encore Roger.

— Oui, monsieur, le numéro 15. Chacune de nous, à tour de rôle, garde les petits, les amuse ou les endort. Il n'y a rien à craindre. Ils sont surveillés comme à la maison.

— Et vous vous êtes souvent livrées à ce commerce? interrogea encore Roger.

— Chaque samedi.

— Chaque samedi, mon fils est venu ici! protesta Mme Damblave.

— Où il a été déposé, ajouta son mari, comme un parapluie ou une canne.

— Avec plus de soins, assura la nourrice.

Et la femme de chambre, qui avait plus d'instruction, tira cette conclusion de l'aventure :

— Monsieur et Madame sortent tous les soirs. Tous les soirs, ils laissent M. Gaston. Nous, nous ne sortons qu'un soir par semaine, et nous emmenons M. Gaston.

On revint en chœur, avenue Hoche. Et comme on allait se séparer, Mme Damblave, qui avait réfléchi aux difficultés nouvelles de l'existence, proposa des conditions de paix au personnel :

— Le samedi, nous garderons M. Gaston, mon mari et moi. Mais les autres jours, vous me promettez de ne pas sortir.

Les conditions furent acceptées, et tout rentra dans l'ordre. C'est pourquoi M. et Mme Damblave n'acceptent jamais d'invitation pour le samedi soir, qui est leur jour de garde.

XI

ON DÉSERTE

Mme Fraineuse, — la jolie, et blonde, et menue, et frêle, et mignonne Mme Fraineuse, — était une de ces femmes fragiles qui semblent faites pour parer une chaise longue et embellir de leur sourire alangui et de leur grâce touchante une vie mondaine raffinée où tous les heurts et tous les efforts seraient avec soin évités. On avait toujours envie de lui dire : « Reposez-vous, de grâce ! Il ne faut point vous fatiguer... N'y a-t-il pas des gens taillés pour les travaux physiques, avec des bras robustes, de grands pieds, des corps considérables ? »

Elle avait épousé, un an avant la guerre, le beau Charles Fraineuse, dont les débuts au barreau avaient été remarqués. Le beau Charles Fraineuse était un homme éloquent, qui donnait l'illusion du talent, comme il avait donné à sa femme l'illusion de l'amour et du bonheur. On disait de lui : « Il est un

des maîtres de demain... » Mais on ne cesserait pas de le dire. Un enfant leur était né, quand la mobilisation vint séparer le ménage.

Mme Fraineuse se fit plus de souci qu'il n'était nécessaire. Combien de nuits passa-t-elle en prière pendant que son mari dormait ou jouait aux cartes avec des camarades? Celui-ci, qui avait fait son temps dans la cavalerie, avait été versé dans le train des équipages, d'où il passa dans le service automobile, d'où il réussit à prendre place dans le conseil de guerre, grâce à ses connaissances en droit et, plus encore, à son entregent. Certes, il lui arriva de courir des risques, même au conseil de guerre de sa division, qui, sans raison, tenait séance dans un village bombardé, mais plus spécialement pendant qu'il était appelé à la conduite des autos, sa machine ayant été un beau matin démolie par un obus, comme il venait de la quitter momentanément pour satisfaire à la nature. Comme on le voit, le sort le favorisait. Cependant il tirait de ces circonstances des récits que sa force oratoire amplifiait et qui parvenaient aisément à terrifier sa faible femme. N'avait-il pas été question de lui remettre la croix de guerre pour avoir survécu au décès de son véhicule?

Une intrigue ou l'envie avait fait échouer ce légitime projet.

*
* *

Pendant son absence, Mme Fraineuse, outre l'inquiétude qui la rongeait et qu'il entretenait comme un culte conjugal indispensable, avait connu des responsabilités nouvelles et lourdes. Une exploitation agricole l'obligeait à de longues installations à la campagne, où elle se débrouillait mal parmi les mille difficultés de la vie rurale, ne trouvant pas de main-d'œuvre et rencontrant, en toute occasion, la sourde malignité paysanne qui s'en donnait à cœur joie contre une femme seule. Deux autres enfants lui étaient nés au cours de la guerre, fruits heureux des permissions : deux filles, Denise et Simone, venues se joindre au petit Paul, l'aîné, déjà turbulent et omnipotent. De sa santé précaire elle tirait des ressources inattendues. Jamais on ne l'aurait crue capable de déployer une telle activité. Jamais on ne l'entendait se plaindre, sinon de la longue guerre et des misères de nos soldats ; mais sa plainte ne remontait point jusqu'à elle-même. Loin de paraître se traîner, elle semblait passer

d'un devoir à l'autre comme ces nuées légères qui s'accrochent au sommet des monts et traversent ainsi tout le ciel.

Elle avait pensé trouver une aide chez une sœur qui ne s'était pas mariée à la suite d'un chagrin d'amour et qui était bien portante et libre de tout son temps. Mais cette sœur lui avait fait comprendre que le service de la patrie passait avant celui de la famille.

— N'est-ce point la même chose? avait objecté Julie, la cadette, à Suzanne, l'aînée. Mes enfants, n'est-ce pas l'avenir du pays?

— Ce sont les tiens.

— Justement. Et je t'offre d'être leur seconde mère.

— J'ai mes filleuls et mes blessés.

En effet, Suzanne Lestrées, infirmière, et même infirmière-major, régentait un hôpital auxiliaire dans le voisinage du front et, vraiment, avait mieux à faire qu'à habiller, laver, torcher et garder des mioches, fussent-ils ses neveux et nièces.

*
* *

Julie Fraineuse, s'inclinant devant ces raisons supérieures, n'insista pas. Elle pouvait encore satisfaire à toutes les exigences de sa

vie, même quand elle était obligée de s'aliter, grâce au personnel dévoué qu'elle avait eu la chance de recruter lors de son mariage. C'étaient deux sœurs, d'une quarantaine d'années, qui lui étaient solidement attachées, comme il arrive à des êtres sains et vigoureux de subir, même à leur insu, l'espèce de charme délicat et tendre qu'exerce la fragilité. Un instinct secret les pousse à protéger la faiblesse. Il y a là comme un honneur professionnel. De plus, elles aimaient les enfants et n'éprouvaient que du plaisir à s'occuper d'eux, comme si ces vieilles filles fussent reconnaissantes à Mme Fraineuse de les avoir mis au monde à leur place. Mais elles ne résistèrent pas au détraquement universel de la guerre. La plus âgée s'éprit d'un mutilé, qui occupa bientôt dans son cœur la place de sa maîtresse et des petits, et, comme il lui fallait nourrir ce manchot, devenu fainéant et sans cesse exhibant sa blessure, elle dut quitter le service de Madame pour prendre un petit restaurant dans la banlieue. Ses affaires marchant, elle appela la cadette. Et dès lors Mme Fraineuse connut les difficultés de la question domestique. Elle cessa d'exécuter les prescriptions du médecin, qui lui ordonnait, dans la journée, au moins quelques

heures de repos. On la vit, avec son même sourire peureux et doux, faire le métier de la cuisinière et celui de la femme de chambre, quand l'une ou l'autre manquait, et parfois tous les deux.

Elle respira à l'armistice. Son mari revenant sain et sauf de la guerre, les choses n'allaient-elles pas au mieux? Le reste, on s'en accommoderait par surcroît. Le reste, c'étaient les mille détails obscurs de la vie journalière. Le reste, on en vit, on n'en meurt point, n'est-ce pas? Il n'est arrivé à personne d'en mourir, et moins on y attache d'importance, mieux cela vaut pour la paix du cœur, sinon pour l'ordre de la maison.

Cependant elle ne tarda pas à s'apercevoir que son mari lui était rendu transformé. Il se remettait lentement à ses affaires et tenait des discours magnifiques qui lui donnaient à croire à lui-même qu'il s'en occupait. Il se montrait aussi plus exigeant pour le service et la nourriture, comme s'il avait toujours à ses ordres un ordonnance et un caporal d'ordinaire. Sa femme se multipliait pour lui procurer le confortable auquel il avait bien droit après toutes les fatigues de la campagne. A grands frais, elle avait réussi à recruter une cuisinière, Emma, qui ne trou-

vait rien d'assez cher chez les épiciers et chez les fournisseurs. Après bien des mois d'intervalle, elle mit la main sur une femme de chambre, Émilie, qui s'habillait à la dernière mode et s'en allait, le soir, au cinéma. L'appartement était à peu près tenu, et Monsieur se réconciliait avec la cuisine de ménage. Madame, pour subvenir à la dépense, économisait sur ses toilettes, — ce qui lui valait de mauvais compliments sur sa négligence, — et s'occupait elle-même des enfants, du lever au coucher, comme si elle était la plus valide de toute la maison. Il est vrai que, de la voir active et ménagère, personne ne s'inquiétait plus de sa santé.

— La guerre t'a fortifiée, remarquait obligeamment son mari, tandis qu'elle nous a tous épuisés.

***

Une quatrième grossesse vint compliquer un état de choses qui marchait si bien. Mme Fraineuse l'annonça tardivement à son mari, devinant qu'elle n'en serait point félicitée. En effet, il s'en plaignit ouvertement, comme s'il y était étranger.

— Il faudra donc, conclut-il, que je plaide

sans arrêt d'un bout de l'an à l'autre.

Il plaidait surtout chez lui, avec une facilité qui l'éblouissait lui-même, ou au café. Là il rencontrait d'anciens camarades du conseil de guerre ou du service automobile, qui lui composaient une cour agréable. Chez soi, quand on a du talent, on n'est jamais très bien compris.

Mme Fraineuse n'avait rien changé à son existence, malgré son état qu'elle cachait à son personnel. Elle continuait de prendre à sa charge les soins des trois petits, et souvent elle remplaçait, dans son travail, la femme de chambre, dont les sorties se multipliaient, ou bien aidait la cuisinière dès qu'un surcroît de besogne s'imposait, par exemple lorsque son mari invitait, sans la consulter, quelque ami ou quelque utile homme de loi. Mais il vint un moment où les deux servantes commencèrent de lui lancer des œillades malveillantes, devinant qu'on leur dissimulait un événement prochain. Elle crut même remarquer des conciliabules secrets tenus à l'office. Pour écarter cette hostilité soupçonnée, elle redoubla de politesse et de prévenances, accordant des soirées de congé, en prévision du moment où il la faudrait bien remplacer elle-même qui travaillait pour tout

le monde. Le petit sourire délicat se faisait plus humble, plus fragile, plus suppliant.

En vain avait-elle tenté d'appeler à son aide Suzanne, sa sœur aînée : celle-ci, ne se contentant pas des services rendus pendant la guerre, qui lui avaient valu la médaille de la reconnaissance nationale et une gloire bien gagnée, était allée acquérir au loin d'autres mérites en rejoignant avec une mission de la Croix-Rouge notre armée de Syrie.

Mme Fraineuse mit au monde une fille, qu'elle voulut appeler Dolorès, ce qui acheva de consterner son mari déjà choqué de cette naissance intempestive, qu'il eût du moins souhaitée masculine. Au moment des grandes douleurs, — elle avait résisté jusque-là, — elle demanda comme une faveur à Émilie de la remplacer auprès des trois aînés. Émilie n'avait pas daigné répondre : du coup, elle manquait un rendez-vous avec un garçon épicier qui lui devait apprendre une danse inconnue.

* * *

Deux jours plus tard, Mme Fraineuse reçut dans sa chambre d'accouchée, où elle nour-

rissait de son pauvre lait anémique le nouveau-né qui s'annonçait difficile, la visite d'Émilie et d'Emma, qui se poussaient l'une l'autre à prendre la parole.

— Qu'y-a-t-il, mes amies? finit-elle par leur demander pour les mettre à l'aise, et son sourire craintif tentait de se faire accueillant, afin de ne pas ressembler à la détresse de la victime qui voit venir ses bourreaux.

— Eh bien, voilà, Madame, prononça enfin la femme de chambre qui avait le verbe plus haut, nous venons dire à Madame que nous quittons Madame.

— Vous me quittez? murmura Mme Fraineuse. En ce moment? Toutes les deux! Et pourquoi?

— Parce qu'il y a trop d'enfants ici.

— Je vous en épargne la peine. Dès que je pourrai me lever, je les reprendrai tous. Ce n'est que pour quelques jours.

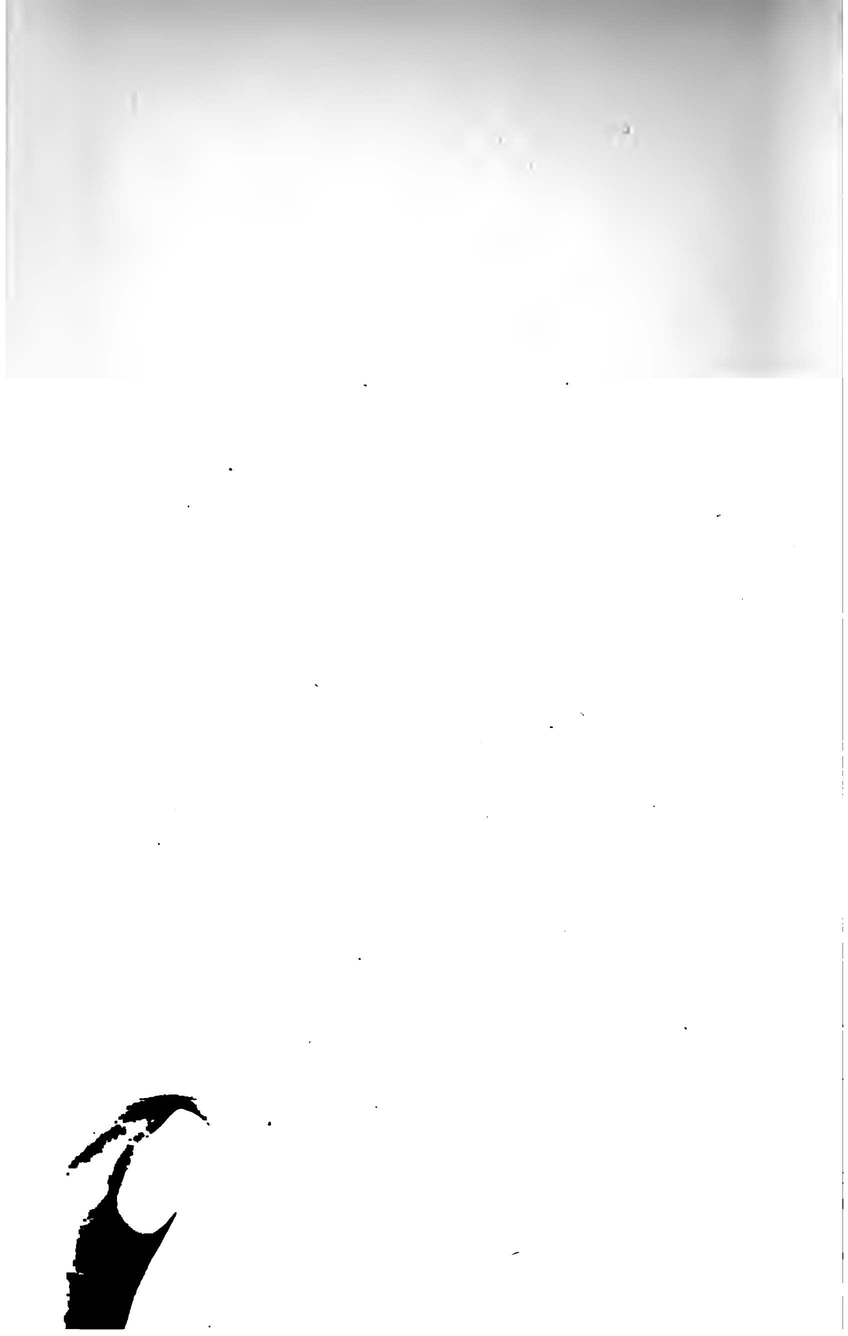
— Madame comprendra que c'est impossible. Il y a trop de travail.

— Trop de travail! Je ferai ce que je pourrai. Ne me quittez pas. Je ferai...

Elle s'arrêta dans sa phrase. Un flot de sang lui avait envahi la bouche. Elle se renversa en arrière. La petite Dolorès, perdant le bout du sein, se mit à pleurer. Les deux

bonnes se sauvèrent effrayées, puis revinrent, mais pour constater que leur maîtresse ne remuait plus.

Meurt-on des mille détails de la vie journalière?...



XII

LA JUSTICE DES ENFANTS

C'est un joli vallon que bordent des montagnes boisées. Quand on s'y trouve, on se demande comment on y est venu, car un vieux château historique, dressé sur une colline, en défend l'accès. L'air y est vif, les eaux abondantes et bienfaisantes, et la vue des salubres forêts de sapins rafraîchit le regard.

L'hôtel a eu l'ingénieuse idée de convertir en salle à manger une cour plantée de platanes. Ainsi l'on prend ses repas dehors, à l'ombre vigilante des arbres. Parfois, une large feuille, desséchée bien avant l'automne, se détache, mélancolique présage, sans même que le vent ait soufflé, hésite un instant, flotte, et puis descend avec lenteur, en vol plané, pour atterrir, comme un petit aéroplane bien dirigé, sur une corbeille de fruits ou sur la coiffure d'une dame. En septembre, il fera déjà trop frais, et trop de feuilles tomberont à la moindre brise : il faudra rentrer.

Au delà d'une grille, c'est la route où passent les automobiles pressés.

Pendant qu'on déjeune ou qu'on dîne, il arrive que des musiciens ambulants s'introduisent dans la cour sans cérémonie pour régaler d'une aubade les touristes. C'est un violon qui grince, une guitare dont la monotonie énerve, un grave violoncelle, une flûte perçante. On a un peu abusé des concerts et des quêtes. On voudrait un brin de tranquillité. Et voici qu'un pauvre diable de chanteur, qui a le tort de succéder à tous ces charivaris, se voit interdire l'entrée. Il essaie en vain de parlementer, d'invoquer les droits de l'art et sa misère. Et même il montre à sa boutonnière l'insigne des blessés. Il a souffert de la guerre, et personne n'y prend plus garde. Sommes-nous donc, déjà, si oublieux?

Le portier s'est montré impitoyable. C'est bien, c'est bien : il s'en ira. Mais le chemin est à tout le monde. On ne peut pas l'expulser du grand chemin qui appartient aux mendiants comme aux quarante-chevaux. Il chantera quand même, il chantera parce qu'il veut chanter, pour lui et aussi pour nous qui serons contraints à l'entendre. Et il s'installe derrière la grille. Deux coups d'ongle

à sa mandoline dont le bois résonne, dont les cordes sont bien en place, et il prélude.

Avez-vous entendu quelquefois, dans les campagnes piémontaises, ces chœurs de paysans qui rentrent de faucher ou de vendanger? Les voix sont chaudes, elles se marient amoureusement, et la prairie que le soir embrume, avant de s'endormir, paraît chanter un hymne. C'est l'allégresse de la terre qui monte avant les ombres de la nuit.

Sur les bateaux blancs qui font le service du lac de Côme ou du lac Majeur, avez-vous entendu quelquefois un pêcheur ou une pêcheuse, rentrant au port dans sa barque, lancer quelque refrain populaire en manière de laudes à sa pêche? L'eau porte la voix à miracle. L'air humide s'en imprègne et la transmet au loin. Et c'est alors toute l'eau, encore agitée de lumière, qui paraît chanter.

Mais le soir est un étrange magicien. Il transforme ces témoignages de joie qui s'échappent des lèvres humaines après le travail de la journée. Et le plus souvent nous y découvrons une tristesse déchirante, la plainte des destinées incomplètes, la cruelle douceur des amours inachevées ou impossibles.

Notre bonhomme n'a pas la voix bien forte.

Ne parlons pas trop haut si nous voulons l'écouter. Sa chanson est un peu macabre : il y est question d'un clair de lune dans un cimetière, peut-être même de revenants, mais on ne comprend pas très bien et l'on ne saura jamais exactement ce qui se sera passé malgré le nombre des couplets. C'est une vieille romance des temps romantiques : cela sent l'Espagne, la volupté et la mort. Mais cette voix a un charme surprenant. Au commencement, on ne s'en apercevait pas, et l'on continuait la conversation. Peu à peu, on se met à parler à voix basse, et puis l'on se tait. Alors il est comme seul dans le grand jardin, sous les arbres. Il n'y a plus de grille : il est là, tout proche.

Ce n'est pas un mendiant, c'est Pelléas qui interroge Mélisande au bord de la fontaine. Oui, c'est bien cela : il a le timbre pathétique, inoubliable, de Jean Périer, cette voix qui pénètre, qui perce le cœur, et qu'on entend retentir en soi, quand elle s'est tue, comme un souvenir, comme un sentiment qu'on a éprouvé, comme une aventure de tendresse qu'on a réellement vécue. Quelle singulière chose ! Une telle voix, déjà fatiguée et si grêle, dans la bouche noire d'un pauvre homme qui passe ! Il a fini sa chanson, et per-

sonne ne s'en est aperçu. Personne ne s'en est aperçu, parce qu'on l'écoute encore, et il faut un instant pour que l'écho, à son tour, s'affaiblisse et s'éteigne.

Maintenant, c'est une autre voix qui retentit, une voix qui implore, et puis qui menace, et enfin qui maudit. Le pauvre diable, qui a chanté pour tous ces gens qui mangent, — il est vrai qu'il a chanté derrière une grille, dans la rue, sans y être invité, sans autorisation officielle, — le meurt-de-faim qui pendant sa chanson a pu distinguer sur les tables tant de plats divers, ici un melon rafraîchi dans la glace, et là un poisson éventré à belle chair rose, ailleurs une volaille bien roussie au feu, et partout des fruits colorés qui doivent être savoureux et fondants, voudrait échanger sa musique contre les miettes de notre festin. Il tient une sébile à la main. Rien qu'une petite quête rapide, et il s'en ira. Il promet de ne pas s'attarder, de ne pas insister, d'aller de l'un à l'autre sans s'arrêter. Comment? pas même cela, pas même ce tour des tables qu'il accomplira au pas de course! Ce n'est pas juste : il a chanté. Il a donné, lui, ce qu'il avait dans l'estomac, et il ne reçoit rien en échange. Alors, c'est un véritable guet-apens : on le dépouille, on l'assassine, c'est donc

pire qu'à la guerre, c'est donc pire que du temps des Boches. Il ne lui reste plus qu'à crever de misère au bord de la route. Dieu ne permet pas de telles abominations : vous verrez qu'il enverra le feu ou la grêle, car Dieu est pour les grands moyens. Inutile de le toucher, de le pousser : il n'est pas sourd, il n'est pas idiot, il s'en ira puisqu'on le chasse. Mais là, vraiment, c'est bien mal.

Et, en effet, il s'en va, lamentable, vaincu, effondré, la tête basse, et sa mandoline, au bout du bras, touche presque le sol.

Ce qui se passa alors, ce fut exquis, comme un brusque vol de mouettes au-dessus d'un lac immobile : elles sont posées sur l'eau comme d'imperceptibles points et tout à coup elles battent l'air de leurs ailes blanches et c'est un nuage de plumes où le soleil joue.

Presque à chaque table où il y avait des enfants, une petite fille, un petit garçon se leva, réclama en hâte une aumône à ses parents — vite, vite, de la monnaie ! Pas de monnaie? une pièce blanche ou des billets, beaucoup de billets parce que, ce papier sale, ça ne doit pas avoir beaucoup de valeur — et les voici qui se mettent à courir, robes roses, robes bleues, robes blanches, costumes de marins, petites culottes courtes, pour rat-

traper le chanteur. Ils ne s'étaient pas concertés, ils ne s'étaient pas donné le mot : d'un même élan, spontanément, ils se précipitaient. Et beaucoup plus que de la pitié, ce fut, je crois, un sentiment de justice. Peut-être aussi avaient-ils, même vaguement, senti ce qu'il y avait dans cette musique?

Ils atteignent le pauvre homme, ils lui remplissent la main de sous, de pièces blanches et surtout d'un tas de billets de toutes couleurs, et c'est à qui reviendra le plus vite, car ils n'ont pas attendu de remerciements.

Le chanteur les a regardés, un peu étonné. C'est à n'y rien comprendre, ma foi ! Il n'a pas fait de quête, et on court après lui pour lui donner de l'argent. Une telle poursuite, il n'y est pas habitué. Ces gosses-là, c'est gentil tout de même. S'en ira-t-il comme cela, sans leur avoir dit merci? On est poli, quand on a l'honneur d'être artiste. Redressé, ragaillardi, fier comme un homme qui n'a rien demandé, il revient s'adosser à la grille, et il chante de nouveau. Et sa voix douloureuse trouve, si loin qu'il lui faille les chercher dans ses souvenirs, des accents de victoire...



XIII

LE LOCATAIRE

— Vous aurez de mes nouvelles, affirma poliment M. Menestrel en se retournant, dans l'escalier, vers son locataire.

Mais celui-ci lui pouffa au nez, sans respect pour cette courtoise menace. Il est vrai que M. Menestrel l'avait proférée si souvent sans y donner suite.

M. Menestrel était un homme doux, paisible et craintif, qui vivait du revenu d'une maison qu'il avait héritée de son père et de quelques économies amassées pendant vingt années, occupées au greffe du tribunal en qualité de second, puis de premier commis. Il rendait visite en personne à ses locataires, leur accordait de petites réparations après avoir beaucoup argumenté et touchait ses termes avec exactitude. Comme il était d'un commerce tranquille et bienveillant, du rez-de-chaussée aux galetas on le traitait avec égards, sauf Balivaux, le maçon, qui occu-

pait au cinquième trois pièces où il avait entassé six enfants.

Ce Balivaux travaillait peu, buvait beaucoup, criait davantage et se servait de sa nombreuse progéniture comme d'une fortune qu'il administrait. Car, en l'invoquant sans cesse, il touchait impérieusement des subsides, tant de l'Assistance publique que de la charité privée. On ne refusait rien à un homme accablé de si lourdes charges et qui insistait. Balivaux, bien nourri, bien abreuvé, gaillard et rubicond, vivait au cabaret tandis que sa famille grouillait comme elle pouvait dans un espace restreint. Aussi devait-il quatre termes à M. Menestrel, patient et peiné. Ce n'est qu'une habitude à donner, et Balivaux comptait bien être logé gratis tout le temps qu'il lui plairait : ce ne serait pas ce misérable propriétaire qui oserait le mettre à la porte !

M. Menestrel, poussé à bout, osa pourtant. Il chargea un huissier de l'opération, qui prit des semaines et même des mois. Rien n'est plus difficile que l'expulsion d'un locataire récalcitrant.

Un matin, Balivaux dut déguerpir avec femme et enfants et ses meubles qu'on lui laissait pourvu qu'il détalât. Mais il cria tant

et tant sur le trottoir qu'il ameuta la population. C'était une population généreuse qui s'apitoya aussitôt sur les émigrants.

— Si ce n'est pas une pitié, de chasser ainsi de pauvres diables !

— Six enfants qu'on jette au ruisseau !

— Dix enfants?

— Vous pouvez les compter. Il y en a plus de douze.

— A l'eau, le proprio !

On conspua comme un capitaliste repu et barbare le doux M. Menestrel, qui fuyait la publicité. On brisa ses carreaux, on démolit en partie sa porte d'entrée, qu'il avait fait réparer tout récemment. S'il ne s'était précipitamment réfugié dans sa cave, on l'eût assommé ou lapidé. Balivaux, congestionné et fier, dirigeait la bagarre.

— Où irai-je maintenant? réclama-t-il quand il n'y eut plus rien à casser.

La foule attendait une intervention miraculeuse. Elle se produisit. Le plus ardent des manifestants, dans une inspiration subite, s'écria :

— Chez moi. Venez chez moi.

On acclama cet éloquent discours. M. Desanchois, qui l'avait prononcé un peu précipitamment, connut l'ivresse du triomphe po-

pulaire. On se forma en cortège pour marcher à sa suite et chacun prenait au départ quelque pièce du mobilier, répandu dans la rue, pour aider à l'installation.

D'un soupirail, M. Menestrel vit dévaler cette assemblée de déménageurs.

A mesure qu'il approchait de sa maison avec cette foule dans son dos et cette famille nombreuse à héberger et loger, M. Desanchois sentait fondre son enthousiasme. Comment l'accueillerait Mme Desanchois? Accepterait-elle, bien qu'elle fût charitable, les conséquences d'un dévouement aussi indiscret? Deux ou trois fois il se retourna, prêt à revenir en arrière. On l'applaudissait, on le félicitait : il était prisonnier. Balivaux, radieux, menait en rang sa descendance.

Visiblement, le ciel les protégeait. Mme Desanchois était absente. On mit à profit cette absence. Les victimes furent introduites dans la salle à manger, qu'elles accaparèrent immédiatement. Quand elle rentra pour déjeuner, Mme Desanchois trouva les huit Balivaux autour de la table, terribles comme une armée rangée en bataille. Dans l'escalier, dans l'antichambre, leurs meubles qui débordaient l'avaient déjà remplie d'inquiétude, après la foule exaltée qu'elle avait traversée.

— Qu'est ceci? s'informa-t-elle. Le feu? Un incendie?

— Pire encore.

— Et quoi donc?

— La cruauté d'un riche.

Bien qu'elle ne comprît pas très bien, elle accepta la situation, mieux que ne l'espérait l'anxieux M. Desanchois. Ce n'était qu'un repas à improviser. Après, tout rentrerait dans l'ordre. Mais, les joues gonflées, Balivaux s'étala. Le soir venu, il avait ingénieusement réparti sa famille. Les époux Desanchois, reculant peu à peu devant l'invasion, furent relégués dans leur chambre, qu'ils fermèrent à clé. Cette chambre donnait sur la cour, de sorte qu'ils n'entendirent pas la petite aubade de la foule, revenue pour fêter leur magnanimité. Les Balivaux, aux fenêtres sur la rue, reçurent toute la musique.

Le lendemain, l'enthousiasme populaire était tombé. M. Menestrel réclamait des dommages-intérêts pour tous les dégâts qu'il avait subis, et une information judiciaire était ouverte. Une souscription, lancée par le journal socialiste de la localité en faveur des victimes, échoua lamentablement. Il fallait déjà payer les vitres cassées. Mais les Balivaux ne voulaient plus s'en aller. M. Desanchois en

avait peur, et Mme Desanchois, par surcroît, lui faisait des scènes.

Il s'adressa au parquet. On lui annonça qu'il était poursuivi. N'avait-il pas pris la tête de la manifestation? Puisqu'il avait offert sa maison, qu'il continuât de pratiquer l'hospitalité !

Il essaya de prendre ses hôtes par la famine, et emmena au restaurant Mme Desanchois. Balivaux, livré à lui-même, commanda le menu et n'épargna pas la dépense. Quand le ménage rentra, Balivaux, qui était à table, daigna l'inviter. Les petits Balivaux, déchaînés, remplissaient l'appartement de leurs gambades dont les meubles souffraient. La position n'était plus tenable. Ni menaces, ni supplications n'obtenaient rien. Balivaux avait réponse à tout :

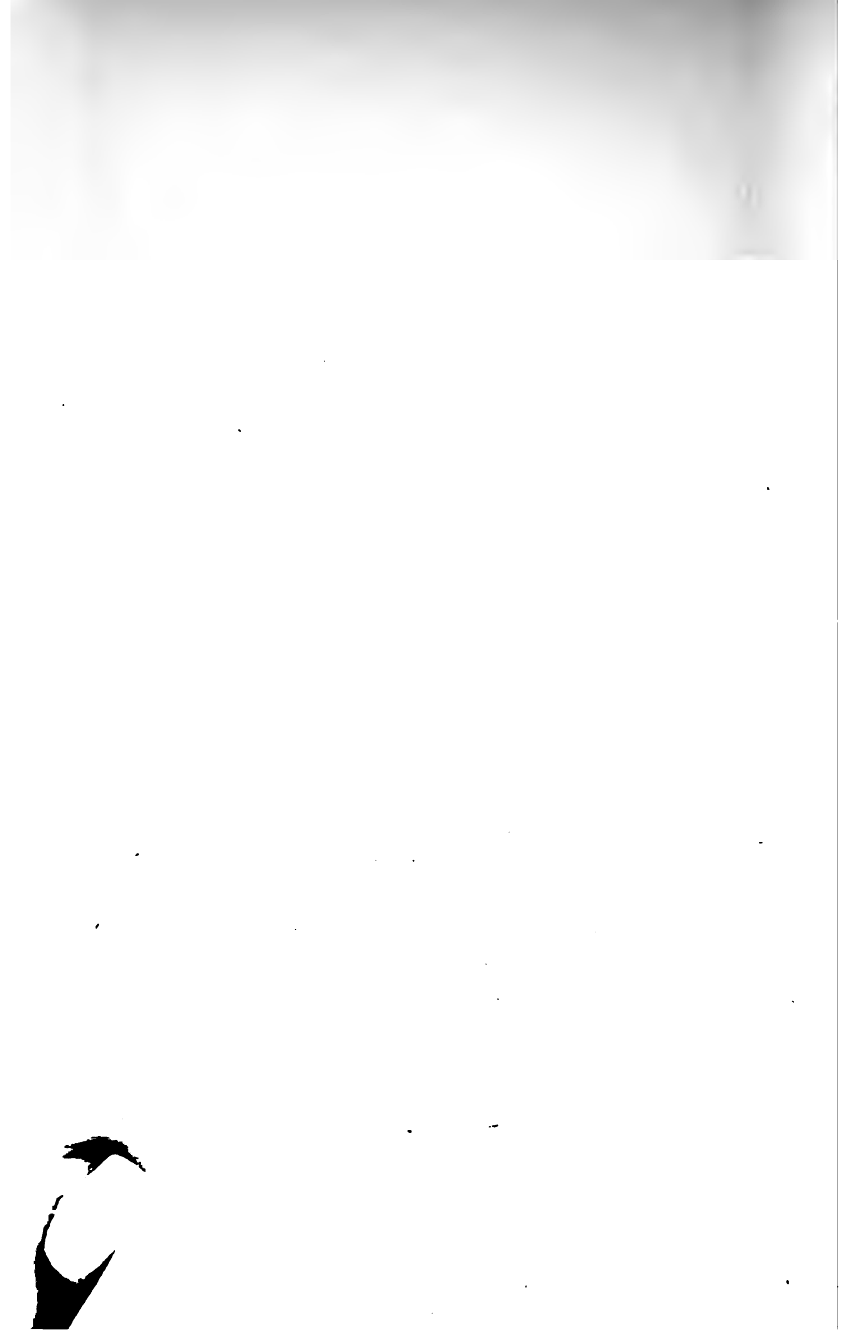
— Et mes enfants? Mes pauvres enfants? Jetez-les à la rue, pendant que vous y êtes.

Après avoir pensé prendre une maladie de nerfs, Mme Desanchois essaya d'un autre système. Tout le jour, elle se répandait en courses à travers la ville, et le soir elle annonçait à son hôte une bonne nouvelle :

— J'ai trouvé une place pour le plus petit.

C'était une place dans quelque maison de

charité. Après le plus petit, le plus grand. Tous y passèrent. Prêt à toutes les aubaines, Balivaux acceptait toujours, sans voir que les manœuvres de l'ennemi l'affaiblissaient. Un jour vint où il demeura seul. Sa femme même était casée dans une blanchisserie. Jamais elle n'avait montré tant de contentement. Mais la maison était bonne et Balivaux acceptait son isolement. Il déjeuna de bel appétit avec le ménage Desanchois. On apporta une bouteille cachetée, puis une autre, et une troisième. Balivaux buvait toujours, et il buvait tout seul. Quand il fut ivre-mort, on le jeta à la porte. Réveillé, il recommença dans la rue un grand vacarme. Mais personne ne se présenta pour le recueillir, et M. Menestrel, qui l'entendit, s'enferma à triples verrous.



XIV

LA VISITE INATTENDUE

C'est le soir du jour de l'An. On a dîné en famille, et bien dîné, c'est certain. Une dinde dodue et dorée, rissolée à point, a été découpée par le maître de la maison, avec un art qui se perd tous les jours. Mais le maître de la maison est un traditionaliste. La preuve en est qu'il a détaché la mitre d'évêque. Le poisson a précédé la volaille et le foie gras l'a suivie. C'est dans l'ordre. Et, de même, le grave et le romanée sont venus à leur tour. Au dessert, on a distribué le champagne à la ronde et les enfants, par privilège, ont été autorisés à tendre leurs flûtes où la mousse a bondi. On les a munis de flûtes parce qu'elles sont plus vite remplies que les coupes. Vous voyez que l'on a pensé à tout.

Comme il convient à une vraie famille, trois générations sont représentées. Deux, cela ne donne pas une impression de durée, et quatre, ma foi, c'est bien rare. Les grands-

parents, qui se défendent avec énergie contre les assauts réitérés de ce maudit jour de l'An, poteau indicateur de nos vies, ressemblent à des portraits flamands ou hollandais : lui, qui a le sang aux joues sous un toupet blanc, un beau Frantz Hals bien cambré, officier des arquebusiers de Saint-Georges, plutôt que régent de l'hôpital Sainte-Élisabeth ; elle, plus maigre, et qui ne mange guère avec plaisir que de la salade, à une vieille femme de Van Eyck. Les parents sont dans la force de l'âge, c'est-à-dire au point où l'on n'a plus envie de bouger : le père a fait son devoir comme officier de territoriale et il est revenu de la guerre sans blessure, non sans fatigue. Mais il se hâte, en brave homme laborieux qui a ses affaires, et de grosses affaires à rétablir, d'oublier la dure campagne. Quant aux enfants, ils sont en nombre respectable, respectable pour aujourd'hui : autrefois, on eût fait avec mépris leur compte. Dès qu'on se lève de table, ils se précipitent sur leurs jouets. Vraiment, le petit Jésus les a gâtés : voici des poupées qui jouent de la prunelle, comme de vraies demoiselles vivantes quand il passe un joli garçon, et voilà des chiens articulés qui remuent les pattes. Il y en a, il y en a ! Il y en a pour une petite fortune.

Les grands magasins vendent des merveilles et l'on ne saurait résister à leurs étalages, malgré les prix exorbitants auxquels les marchands vous les cèdent, par faveur, en jurant qu'il n'en vient plus d'Allemagne.

On a bu le café et les liqueurs. Allons, la vie est bonne et tout le monde est bon. Et ces dames, qui sont bonnes, permettront à ces bons messieurs de fumer sans aller au fumoir. Et d'ailleurs, ne sont-ils pas conviés à une petite cérémonie? Quelle cérémonie? Ne va-t-on pas digérer dans la paix cette excellente dinde? Sans doute, mais il ne faut pas oublier que la petite fille doit réciter une fable — une fable ou une poésie, on ne sait pas au juste, — enfin une machine qu'elle a apprise à son cours. On s'attendrit sur la petite fille. Bien sûr, on écoutera sa machine. Il faut l'appeler tout de suite, sans quoi elle s'imaginerait qu'on ne tient pas plus que ça à l'entendre. Les enfants sont susceptibles, appelez-la, appelez-la vite !

Elle ne se fait point prier, elle est toute prête, elle aime déjà à parader. Plus la galerie est nombreuse, plus elle est contente. Elle est entrée en sautant. Après un bond, elle s'est fixée, droite sur ses jambes, comme un jeune chevreuil à l'arrêt. Puis, elle glisse un

pied en arrière : c'est une belle révérence de cour, une révérence pour saluer toute la compagnie. D'une voix claire et sans émotion, elle annonce le titre : *La Prière du gosse au petit Jésus de la crèche.* La Prière du gosse ! Il n'en faut pas davantage pour que parents et grands-parents, grands frères et petites sœurs ouvrent les oreilles avec complaisance. Ce sera gentil, gentil tout plein, une petite confiserie pieuse, un dévot fondant, un bonbon de candeur fleurie. Grand-père s'est bien calé dans un fauteuil, la face vermeille et les yeux vifs. Grand'mère dodeline de la tête pour recueillir mieux la petite anecdote sacrée. Et le chapelet des vers se dévide :

> Petit Jésus, écoûtez-moi :
> C'est la première fois que j'ose
> Venir à vous en grand émoi
> Pour vous demander quelque chose.

Oui, ce sera l'inoffensive litanie qu'on attendait. On n'aura pas de surprise. Une surprise risquerait de déranger la digestion. Tandis qu'avec ce commencement, on est tranquille. C'est un musiquette agréable, comme il convient. Mais voilà que ça se gâte immédiatement :

> Vous ne savez pas qui je suis :
> Je suis le gosse du sixième...

Oh! sans doute les vers purs et simples ne témoignent point, ne cherchent pas à témoigner de cet art d'orfèvrerie littéraire qu'on célèbre dans les salons à la mode, auquel on est revenu instantanément après la guerre, à la grande joie de ceux qui ne l'ont point faite. Mais les poètes à la mode ignorent la détresse et la misère des petits gosses du sixième. Ils ne s'occupent que des cœurs des belles Madames, des belles Madames qui ont pour le moins deux cent mille livres de rente. Ils ne s'intéressent qu'aux douleurs qui viennent de l'amour, et plus ils compliquent l'amour, plus ils y récoltent une moisson de belles douleurs, de belles douleurs rares et subtiles, pareilles à ces orchidées qu'on fait pousser dans les serres et qui ne sont presque plus des fleurs naturelles. Ou bien, quand ils daignent parler de charité, cela devient aussitôt une ode magnifique et fastueuse qui est déjà par elle-même une image de la richesse. C'est : *Donnez, riches, donnez*, avec un grand tapage d'épithètes, un vacarme de mots choisis, un luxe de métaphores. Et la charité, prompte à l'effroi, se perd dans le tumulte. On ne pense plus à elle, on pense à la façon dont on l'a harnachée. Elle aussi est devenue tout à coup million-

naire, comme si elle avait gagné un gros lot.

De temps à autre, à travers les siècles, sort de la bonne terre ou du pavé quelque poète boueux qui remet les choses au point, un Villon ou un Verlaine qui savent ce que c'est que le malheur, le malheur qui n'est point sentimental, le malheur de l'estomac qui crie famine, de la peau mordue par le froid, le malheur de l'humiliation, de la pauvreté, de la honte. De temps à autre, comme un cadeau royal, un poète est donné aux pauvres bougres, aux gosses qui n'ont pas de joujoux. N'y en a-t-il donc plus aujourd'hui? Est-ce que la misère a cessé avec la paix revenue, avec le fameux progrès? Est-ce que la détresse humaine a diminué? Demandez à Charles Péguy qui fut ce poète-là. Il vous dira, quoique mort, si l'humanité n'a pas la même capacité de souffrir, si *l'anxiété du pain quotidien* n'existe plus, s'il n'est pas autant d'hommes qu'autrefois qui *tremblent pour la faim, qui tremblent pour le pain de leur femme et de leurs enfants*. Oui, je ne sais guère que Charles Péguy pour donner ce frisson-là, le frisson qui humilie les riches. Mais Péguy a été tué il y a longtemps. Si longtemps? Sans doute : c'était à la bataille de la Marne. Et la prose de Charles Péguy

ne se découpe pas comme une dinde de Noël ; on ne la donne pas à réciter aux petites filles dans les pensionnats et c'est pourquoi il échoit à d'humbles poètes qui ont fait de leur mieux, mais qui ont senti la vie passer, l'honneur de servir la charité. Celui qui a écrit *la Prière du gosse au petit Jésus de la crèche* n'est pas mort. Ce n'est pas sa faute. Il a fait pour cela tout ce qu'il a pu : il s'est battu et il a été grièvement blessé. Il a même presque perdu les yeux, ses yeux qui regardaient avec passion le monde vaste et divers, ses yeux de peintre et de poète. Pourquoi ne pas donner son nom : il s'appelle Victor Robic.

Cependant la petite fille continue de réciter sa machine. Le gosse du sixième rappelle à Jésus qu'il a eu froid, qu'il a eu faim. Il le lui rappelle en connaisseur, et non pas en amateur :

Hélas ! j'ai souffert tout cela,
Tous deux nous connaissons la dèche...

Quand la petite fille a fini, personne ne bat des mains, personne n'adresse des compliments. On garde le silence pendant quelques minutes. C'est pourtant singulier, et, franchement, on pourrait se montrer plus aimable pour une enfant qui a appris tout cela par

cœur. Déjà, la voilà qui s'en va un peu penaude ; d'habitude on la félicitait et on l'embrassait. Mais sa maman la rappelle et lui met dans la main un tambour de basque, objet imprudemment offert au cadet :

— Maintenant, fais la quête, lui dit-elle, pour le gosse du sixième.

Quelqu'un est entré dans la maison, quelqu'un qu'on n'attendait pas, et l'on devine, sans la voir, que la Misère est là. Elle ne demande rien, mais elle est là, puisqu'on en a parlé.



XV

SUR UNE NAISSANCE

Tu es né quand l'année nouvelle était elle-même au berceau. Je suis un ami de ton père et il m'a convié à te venir voir sans retard. Devant moi, il t'a pris dans ses bras et soulevé en l'air. Et comme il a le culte des belles-lettres — tu le sauras un jour — il a souri et il m'a dit :

— Vous rappelez-vous l'invocation d'Hector aux dieux avant de sortir de Troie?

Nous avons revu la scène de l'*Iliade :* Hector rencontrant Andromaque aux Portes Scées, quand il s'en va au-devant d'Achille, posant son casque pour ne pas effrayer le petit Astyanax, prenant l'enfant et le consacrant aux dieux.

Nous aussi, nous avons appelé sur toi la bénédiction divine. Tu viens au monde après la tourmente qui a secoué notre pays comme l'ouragan un vieux chêne. Mais l'arbre était profondément enraciné. Il a résisté : cepen-

dant ses plus hautes et ses plus jeunes branches ont été brisées. Tu as été conçu dans la victoire, et pourtant les visages qui, les premiers, se sont penchés sur toi, se contraignaient au sourire, afin de dissimuler leur inquiétude. Cette inquiétude, plus tard, bien plus tard, elle te sera révélée, ou peut-être ne la connaîtras-tu jamais. Je l'ai vue et comprise et, si je la révèle, c'est pour tous ceux qui connaissent en ce moment une inquiétude semblable.

Oui, je sais, partout l'on va répétant : La France a besoin d'enfants, gloire aux familles nombreuses ! Rien n'est plus exact et l'avenir de notre pays est à ce prix. Mais ta mère vient de vivre quatre années douloureuses tandis que ton père était aux armées. Elle était restée seule avec tes deux frères et tes deux sœurs encore bien petits. Elle ne s'est jamais couchée le soir sans réunir son monde dans la prière pour l'absent et sans se demander si quelque jour de délivrance elle reverrait cet absent. Plus heureux que tant d'autres, ton père est revenu. Il a repris sa vie intellectuelle. Il enseigne les humanités, mais comme l'État rémunère mal ceux qui élèvent la jeunesse, il donnait des leçons supplémentaires. A son retour, il a vainement sollicité la re-

prise de ces cours particuliers. Des vieillards bien conservés avaient reparu, de jeunes réformés s'étaient multipliés avec une vigueur inattendue et toutes les places se trouvaient prises quand les anciens combattants les venaient trop tard redemander. Et pourtant ce retard ne leur était pas imputable.

Un grand changement s'est produit dans nos mœurs. Les professions libérales menacent de cesser de nourrir leur homme ou le nourrissent mal, tandis que les travaux manuels sont en grande estime. Vendre du latin, ou même du français, n'est pas un bon métier. Ah ! si ton père était professeur de danse ! Voilà une profession à la mode ! Apprendre à des jeunes gens ou à des jeunes filles à lever les pieds et à compter les temps : voilà qui mérite un salaire de maréchal de France ! Mais quel professeur de danse se contenterait aujourd'hui du salaire d'un maréchal de France? Il est vrai que nos maréchaux n'ont enseigné que le saut de la Marne, et celui de la Meuse, et celui du Rhin : pourvu que l'ennemi ne profite pas de leurs leçons !

La France a besoin d'enfants. Gloire aux familles nombreuses ! Mais se préoccupe-t-on de les loger? L'appartement de tes parents n'est pas grand. Avant ta venue, on y était

déjà à l'étroit, et il a fallu se serrer pour te faire place. Encore ton père et ta mère sont-ils trop heureux du sursis qui leur est accordé par la loi et qui leur donne sécurité pour deux ans. Deux ans : ton père a été absent presque cinq années. Il a payé son loyer, non sans peine. Son propriétaire ne lui en tient aucun compte. Il est vrai que d'autres locataires, plus riches d'ailleurs, se sont gardés de remplir leurs engagements. Après ces deux ans, où irez-vous? On ne bâtit rien, on ne construit rien. Les matières premières sont introuvables ou hors de prix. Les maçons réclament des journées exorbitantes et n'aiment plus leur travail : il n'y a qu'à les voir opérer. Autrefois, ils chantaient et leurs bras actifs et vigoureux rythmaient leur musique. Ils aimaient à voir l'édifice monter, et, quand l'édifice était achevé, ils le couronnaient d'un beau bouquet glorieux. Maintenant, ils ne s'intéressent plus aux pierres. Dès qu'ils commencent leur ouvrage, ils ne pensent qu'à s'en aller. Partout les maisons manquent et les loyers montent. Où logera-t-on ces familles nombreuses?

Le déjeuner offert à l'occasion de ton baptême a été copieux, mais simple. On a dû renoncer à la dinde, à l'oie, au poulet qui sont

trop chers. C'est bon pour les nouveaux riches, ou pour les ouvriers qui, parqués dans des taudis, mettent tout leur argent à leur nourriture ou au cinéma, et la faute en est à leurs inhabitables logements. Ta mère, du fond de son lit, a recommandé de veiller à la dépense, avec ce souci d'économie qu'ont les femmes de chez nous pour défendre la maison. On a pourtant cité des chiffres fantastiques à l'occasion du réveillon de Noël. Il y a de l'argent en France, ou plutôt des billets, mais ces billets ont changé de mains. Les intermédiaires en ont pris la plus grande part. C'est une révolution des fortunes. Un professeur est très désarmé dans une révolution, même pacifique. On croit pouvoir se passer de latin, et même de français, et peu à peu les méthodes d'écrire se perdent, puis celles de penser. La direction diminue de valeur et, quand la direction est faussée, tout le corps social s'en ressent. Mais les membres se sont toujours plaints du cerveau.

Ton parrain qui habite la province n'est point venu. Il s'est excusé dans une lettre dont l'humour dissimulait tant bien que mal la tristesse. Les voyages sont devenus si chers et si dangereux qu'on ne s'y aventure plus sans nécessité. Mais, avec le prix de ce voyage

manqué, il t'a envoyé un beau billet que tes parents ont converti en bon de la Défense. Il convient d'être prudent et de penser à l'avenir, à ton avenir.

Ton avenir, quel sera-t-il, mon petit? On s'en préoccupe autour de toi. Oui, tu as été conçu dans l'inquiétude et enfanté dans la douleur. Cependant, ton père a déclaré qu'il fallait se réjouir. Quand il t'a élevé en l'air pour implorer la protection de Dieu, ses yeux rayonnaient de fierté. Ceux qui ont donné la vie connaissent une joie grave, ignorée de ceux qui ne sont pas appelés à se survivre. Ils se savent responsables du passé, qui leur a été confié pour ne pas décroître. Dans les livres de raison que tenaient les anciennes familles de France, j'ai tant de fois relevé ce sens de la responsabilité qui s'appuyait sur la foi religieuse. Un marchand d'Amiens, Pagès, au seizième siècle, salue ainsi la venue d'un neuvième enfant : « La divine bonté, continuant de verser ses saintes bénédictions sur notre mariage, nous favorise par la naissance d'un fils. Je prie Dieu de tout mon cœur que, par le mérite de son très précieux sang, il lui plaise faire grâce au père, à la mère et à nos neuf enfants tous vivants, de le servir si fidèlement sur la terre que nous

puissions le posséder éternellement dans le Ciel. » Un Joseph Sudre, d'Avignon — héros de la vie familiale — accablé de charges lutte pied à pied pour assurer l'existence des siens, pour les *nourrir* — mais nourrir signifiait alors élever, et non pas seulement donner à manger. — Il perd son fils aîné, celui qui apportait les plus hautes espérances : « Je m'appauvrissais pour lui avec plaisir », constate-t-il dans son journal, simplement. Un autre héros — le terme n'est pas trop fort — Louis Dulaurens, père de dix enfants et sans fortune, relève le courage ébranlé de sa femme. « Il ne faut point, lui écrit-il, avoir espoir aux hommes, tout en Dieu. Estant chrétienne comme vous estes, ne vous faschez de rien ; tout en Dieu qui est le père commun de nous tous et qui nous mandera ce qui est nécessaire. »

Tes parents n'ont pas dégénéré. Ils sont dignes de tels exemples auxquels nous devons la durée et la force de notre pays. Par eux, ta vie à venir prendra tout son sens et toute son importance. Ils t'élèveront comme un enfant de la victoire. Les enfants de la victoire doivent s'avancer avec confiance, sans timidité, dans le monde qui s'ouvre devant eux. Ils y trouveront encore le reflet de la gloire

conquise par leurs pères. Le nom de la France resplendit plus qu'avant 1914. Il resplendit comme autrefois avant nos défaites. Tu pourras t'enorgueillir d'être Français et tu ne supporteras pas qu'on mette en doute la valeur de notre patrie.

Cette valeur, il t'appartient de l'augmenter. Tu le peux par ton travail. Quand tu auras choisi une carrière, remplis avec application et conscience les tâches qui te seront données. Aujourd'hui la noblesse du travail est partout reconnue. Qui ne travaille pas est méprisé. Mais il y a la qualité du travail qui semble avoir diminué. Cela vient d'un faux esprit d'égalité qui traite sur le même pied le bon et le mauvais ouvrier. Être le premier, ou l'un des premiers dans sa partie, voilà une ambition recommandable. Bien faire ce qu'on doit faire, c'est le but que tout homme peut s'imposer. Et pour bien faire, il faut aimer. Il n'y a encore que l'amour pour nous exalter. Aimer son travail, c'est d'ailleurs organiser sa vie à merveille. Les heures qu'on y passe coulent aisément et laissent pour le repos une humeur agréable.

N'écoute pas ceux qui te parleront de la haine des classes. Ce sont les plus pernicieux conseillers. La guerre a réuni tous les citoyens

dans le même but. Or, la paix n'est pas différente de la guerre. C'est toujours la même concurrence, et c'est encore le même but commun à atteindre que facilite l'unité de commandement. Les classes, où sont-elles? Les nouveaux riches ne sont pas partis de bien haut. Que de mercantis parmi eux! A la campagne, le fermier est souvent plus fortuné que le propriétaire. Quant aux professions libérales, très atteintes par la guerre, il les faut entourer de respect et il convient de les mieux rétribuer, car c'est d'elles que viennent encore les méthodes de travail et les directions intellectuelles si nécessaires aujourd'hui. Pour les patrons et ouvriers, rien n'est plus absurde que de les opposer. Ils ont le même intérêt au succès de leur affaire commune. Le même? Il y eut une période où l'égoïsme des patrons ne se préoccupait guère de cette communauté. Cette période est aujourd'hui condamnée. Et même ne convient-il pas de mettre les ouvriers au courant des résultats d'une entreprise, pourvu que la direction responsable demeure entièrement libre de la conduire? Les soldats n'ont pas le commandement, mais on obtient d'eux davantage quand ils savent la raison de l'opération où ils sont engagés.

Je pense à toutes ces choses en te regardant. Toi, tu ne regardes que ta mère. C'est ton avenir éloigné que j'envisage. Tu ne t'en préoccupes guère. Mais toi-même, rien qu'en vivant avec tant de naturel, tu nous donnes l'enseignement dont nous avons tous besoin : la foi dans la vie.

Paris, 1919-1920.

FIN

TABLE

LES CLOCHES INTÉRIEURES

AUTRES MÉNAGES D'APRÈS-GUERRE

